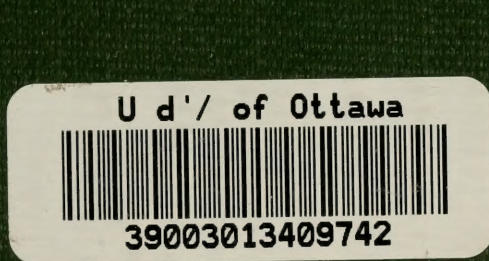

U d'/ of Ottawa
39003013409742

ANACRÉON

FRANÇAIS-GREC

PARIS
IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT

ANACRÉON

FRANÇAIS-GREC

SUIVI

DE PIÈCES ANACRÉONTIQUES
DE BION, THÉOCRITE, ETC., DES POÉSIES DE SAPHO

ET D'UN

SPÉCIMEN DE L'HOMÈRE FRANÇAIS-GREC
ET DU DANTE FRANÇAIS-ITALIEN

EN VERS IMITATIFS

PAR

PAUL-PIERRE RABLE

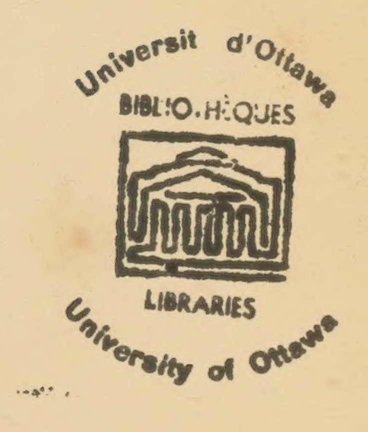
PARIS

J. CLAYE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-BENOÎT

M DCCC LV

1855





Au

DISCIPLE D'ANACRÉON

Dans les luttes de l'art veux-tu rester vainqueur,
Idolâtre la forme, et sois vierge en ton cœur.

PRÉFACE.

Voici l'Anacréon français-grec, c'est-à-dire Anacréon traduit dans les proportions du type grec en vers imitatifs de sept ou de huit syllabes, et toujours correspondants. Il n'y a, en effet, dans toute la traduction qu'un seul vers de plus que dans le texte, et il se trouve dans la seconde ode d'où je n'ai jamais pu l'éliminer, tant l'original est condensé; mais la copie n'en est point altérée, parce qu'elle ne renferme rien d'inutile et de redondant. D'ailleurs il y en a un de moins dans la nichée d'Amours qui est la trente-neuvième; mais celle-là est si jolie, que rien n'y manque!

Or, on conçoit que pour arriver à un semblable résultat, je ne m'en suis pas tenu à une première inspiration. Il n'y a point de génie humain qui comporte une telle concision, une telle énergie, une telle exactitude spontanée dans une langue aussi peu rhythmique, aussi peu idéalisée que la nôtre. Il faut donc se créer une langue analogue, et en quelque sorte un cerveau antique, ce qui, indépendamment de la disposition naturelle, est l'œuvre du temps, de l'amour et d'un constant exerçice, car les forces cérébrales succomberaient à une opiniâtreté inconsidérée. Mais il y a, même dans nos climats, une saison favorable à l'inspiration, un moment précis où il faut donner le coup de force, pour surmonter une difficulté qui paraît invincible

entre mille autres, et qui ne se dénoue le plus souvent qu'après un long tourment d'esprit. Quant à moi, je ne suis parvenu à rendre la première ode irréprochable qu'après l'avoir abandonnée dix années entières. En effet, je ne pense pas qu'on puisse trouver une autre combinaison passable, et je crois avoir atteint l'unique point de perfection relative, car, pour peu qu'on y change un mot, la pièce devient insignifiante, ou enchevêtrée de chevilles, et par conséquent monstrueuse. Aussi, pour fixer son jugement, fera-t-on bien de comparer ma traduction avec toutes les autres.

N'y eût-il donc que cette première ode de faite comme elle doit l'être, je ne regretterais point les vingt années de ma vie que j'ai consacrées à rêver un idéal insaisissable pour les modernes, dont la langue et les habitudes intellectuelles sont naturellement incompatibles avec une telle condensation métrique. Mais si, en considérant l'œuvre dans ses détails et dans son ensemble, les artistes, les hommes réfléchis, les véritables appréciateurs du beau, reconnaissent que j'ai fait subir à ma langue une transformation en quelque sorte anacréontique, cet assentiment sera pour moi le plus magnifique couronnement de mon œuvre. Certes, je n'aurai pas le mérite de la création qui appartient tout entier au type; mais j'aurai du moins tout entier celui de m'être religieusement appliqué à conserver à l'ode anacréontique son unité absolue de structure, sans laquelle il n'y a ni infinité dans la forme, ni sublimité dans la grâce, et par conséquent rien, absolument rien qui puisse faire briller en nous quelque lueur même réfléchie du divin et impérissable génie d'Anacréon.

SOMMAIRE DE L'ŒUVRE

Les dix premières odes d'Anacréon, dans l'édition vulgaire, me semblent disposées avec intelligence, chacune y occupe sa place relative ; mais il n'en est pas de même des dizains suivants : l'harmonie y manque, et pour la rétablir j'ai dû imiter la disposition du premier dizain, sauf les modifications que le sentiment intime révèle en raison des antécédents et des conséquents. Dans ce premier dizain, le poète nous initie à son état intérieur, il chante l'Amour, la création de la beauté, et l'alerte de l'Amour au milieu d'une première nuit de printemps. Il passe ensuite au principe bachique, soutien et charme de la vie ; l'Amour est son échanson ; la rose compose sa couronne ; le chant et la danse sont les accompagnements et les agréables suites du festin. Puis il revient à l'Amour, qui le force à courir avec lui ; il en rêve ; il rêve aussi à ses amis, car le cœur déborde ; il lui faut une colombe messagère ; il lui faut enfin un simulacre du dieu qui le possède, il lui faut un Amour de cire. Voilà pour le premier dizain, pour les dix premières années d'initiation, où l'on pressent, où l'on rêve, où l'on cherche plutôt que l'on n'aime déterminément.

Le second dizain distingue plus profondément le poète

de son sujet. Anacréon est vieux; mais il aime à entretenir les illusions du bel âge nécessaires au genre de poésie qu'il cultive. C'est un artiste consommé dans l'art de vivre heureux. Il repousse les brocards des jeunes femmes; il songe à Bathylle, son type de beauté mâle; il peint les fureurs de l'amour. L'ordre bachique est réduit en système, il en fait une théorie du bien-être; il commande une coupe d'automne large, profonde et admirablement sculptée, car il veut boire, puisque tout boit, et qu'il ne comprend pas comment on y trouve à redire. Enfin pour revenir à l'amour qu'il combat, il signale sa première défaite, laquelle est immédiatement suivie de mille autres; il commande une coupe d'été où toutes les joies de la belle saison soient figurées; il adresse à sa maîtresse le multiple et charmant tableau de ses gracieuses métamorphoses autour du beau corps qu'il dessine en le contemplant. Ainsi le poète, quoique vieux et badinant sur son âge, revient à l'âge mûr dans l'ordre bachique, et aux souvenirs de la jeunesse dans l'ordre érotique.

Le troisième dizain multiplie les créations de la muse bachique, la philosophie s'y montre peu soucieuse de la richesse; la vie est courte, les soucis sont inutiles, il vaut mieux boire et chanter que gémir. Puis la chaleur de la saison augmente la soif et excite l'aiguillon de l'amour; puis l'ivresse se fait sentir, et l'on est riche, et l'on chante à plein gosier, et l'on s'abandonne au rhythme de la danse. Enfin, à la philosophie qui spécule, et à l'ivresse qui enthousiasme, succède le besoin du repos et de la contemplation. Le poète s'assied à l'ombre, auprès du jeune et bel adolescent dont il se plaît à idéaliser la forme; puis il dessine en vers une ode digne de servir de type pour

l'Apollon; puis une autre aussi belle que puisse l'être la Vénus même; et entre les deux, l'Amour enchaîné de guirlandes de roses, et captif volontaire de la beauté.

Dans le quatrième dizain, l'ordre bachique s'élève jusqu'au ton du dithyrambe. Les fureurs du vin rassemblent toutes les fureurs de la guerre héroïque et convertissent les passions destructives en un admirable chant de paix sous les formes du délire bachique. Tout ce dizain annonce la pleine maturité de l'âge et du talent. C'est le solstice estival de la vie, de l'année et du génie. Rien de trop, rien de trop peu; tout y est beau, tout y sent l'antique. Aux fureurs du vin succède la philosophie du buveur, le défi de Silène; puis vient un ravissant tableau du printemps; un gracieux appel à la beauté; et l'enlèvement d'Europe, admirable bas-relief. Puis le plus beau des chants bachiques; puis le compte de ses amours; puis la nichée d'Amours; puis enfin l'Amour piqué par une abeille, charmante allégorie sur laquelle Théocrite a eu la malheureuse inspiration de s'exercer après Anacréon. Les trois premiers dizains s'élèvent donc depuis la naissance de l'Amour, depuis les premiers besoins de la réparation bachique jusqu'au ton le plus élevé que puissent comporter les sentiments qui dérivent de l'un et de l'autre. Les deux modes parviennent ainsi à leur solstice dans le quatrième dizain, et la dégradation se fait sentir dans les trois suivants en proportion inverse de leur accroissement ascensionnel.

L'hymne à Bacchus qui ouvre le cinquième dizain est une sorte de litanie; aussi ce dizain, qui succède à celui du solstice d'été, est-il spécialement consacré à Bacchus. Cet hymne est suivi de l'ode où Anacréon décrit ses goûts paisibles. Puis vient la cigale, qui annonce la moisson et

qui imite la voix du vieillard. L'Amour y baisse aussi de ton, et l'argent y supplée à la jeunesse. On se lasse de voltiger de branche en branche, et l'on fixe son attachement. Enfin, l'Amour blesse le soldat qui rentre dans la vie civile. Le vieillard cherche bien encore à imiter la jeunesse, mais on sent que c'est le fruit de l'éducation plutôt que celui de la nature. Cependant, l'automne apporte aussi son fruit; la vigne reçoit la visite de Bacchus; les vendanges se font, et la gaieté renaît. Vénus elle-même, l'antique mère des dieux, mais toujours jeune en dépit des âges, parcourt le vaste bassin des mers, et nage vers Paphos, entourée des Amours et des Tritons.

L'éloge de la rose commence le sixième dizain et annonce un nouveau printemps. Le vieillard se couronne de fleurs pour la danse, et vante les grâces de son esprit. Il invite à boire en paix. Le pouvoir de l'amour n'est plus pour lui qu'un sujet banal; mais la joie du printemps fait encore battre son cœur et revivre les douces illusions de sa jeunesse. Il voudrait aimer encore, et la beauté se détourne à la vue de ses cheveux blancs. La poésie baisse aussi, et porte à des dieux insensibles l'encens qui ne s'allumait qu'au brasier de la passion. Cependant la farouche cavale réveille encore une allusion charmante à la galanterie; mais l'amour cède à l'amitié, et l'épithalame, quelque charmant qu'il soit, n'est plus qu'un thème de circonstance.

Enfin arrive le septième dizain avec ses présages lugubres. Et le Tartare s'ouvre béant, et l'on ne sent plus de l'Amour que son antique cicatrice, preuve d'un antique esclavage; mais le dieu a fui pour toujours. Alors on se réfugie exclusivement dans le sein de Bacchus, dont la

liqueur conserve encore quelque action sur les sens émoussés. Puis vient l'hiver au torrent glacé qui doit rouler notre dépouille, quand l'Amour dans un dernier éclair nous a frappé de sa grande cognée. Là finit, avec la vie physiologique d'Anacréon, le cycle de ses odes, tel à peu près qu'on peut l'établir d'après les manuscrits que Henri Estienne a retrouvés. Mais il est probable qu'il s'est glissé dans ce recueil plusieurs pièces peu authentiques, et qui sentent plutôt l'école du maître que le maître lui-même. Quoi qu'il en soit, le tout ensemble soutenu par tant de pièces parfaites, ne laisse aucun doute sur le génie qui présida à l'idéalisation du genre. C'est le seul génie qui rivalise avec celui d'Homère, c'est le plus concentré, le plus plastique. Homère lui-même a de la peine à le contre-balancer dans le développement de la civilisation. Le charme est si prestigieux, qu'il ne faut peut-être rien moins que le Christ lui-même pour lui imposer une limite; mais aussi dans le sein du christianisme il s'élève jusqu'au ton du Dante, car le Dante est bien plus anacréontique, bien plus amoureux et saphique, bien plus aristophanesque même qu'il n'est homérique.

A la suite des odes d'Anacréon j'ai donc mis d'abord celles qui sortent le plus immédiatement de son école. Il en est de jolies, la première surtout qui fait un portrait charmant d'Anacréon. L'enthousiasme poétique, l'ode sur Plutus, le Festin, le tableau d'Hyménée, les trois Lyres, sentent bien un peu le pastiche; mais l'Amour moucheron, la seconde ode sur Plutus et celle sur Apollon ne manquent ni de grâce, ni d'un certain goût anacréontique. Enfin la mort d'Adonis, qui termine le dizain, est attribuée à Théocrite, dont la facile prolixité ne s'accorde guère avec l'élé-

gante condensation du type original. Enfin, pour clore tout le genre anacréontique, j'ai ajouté quatre pièces charmantes; savoir, deux de Théocrite : la Statue d'Anacréon, et le Voleur de miel; deux de Bion : l'Oiseleur, et l'Amour écolier-maître, que j'ai traduites toutes quatre en leurs vers correspondants.

Là ma tâche serait naturellement finie, si je n'avais eu pour but que de traduire Anacréon; mais le système de version que j'ai adopté est certainement applicable à toute la littérature hellénique, sauf les restrictions relatives aux mœurs dont le cours souvent dépravé choque la nature et la religion. Cet inconvénient m'a fait retrancher de mon recueil l'ode la plus célèbre de Sapho que l'on a si souvent publiée sans oser la traduire, et que moi j'ai traduite sans oser la publier. Mais le reste de mon petit recueil suffit pour donner une idée de son génie, digne en tout d'accompagner et même de nous révéler le vrai génie d'Anacréon, que nous ne connaissons peut-être que par des reproductions plus admirables qu'authentiques.

Mon travail serait encore incomplet, même après avoir associé Sapho à Anacréon, le génie de la femme au génie de l'homme, si je n'appuyais solidement mon système métrique sur l'entière traduction du premier livre de l'Iliade, afin d'associer aussi les deux extrêmes du rhythme classique des Grecs au rhythme classique des Français. Car ceux-ci n'ont jamais dépassé la mesure dramatique, puisqu'ils n'ont jamais rien composé d'original dans le grand ordre épique. Aussi n'ont-ils jamais pu et ne pourront-ils jamais traduire Homère en vers de douze syllabes. La transformation du rhythme héroïque en rhythme dramatique est à jamais impossible; et aussi impossible qu'il le

serait de transformer notre alexandrin en vers de huit syllabes, nos drames en vers de chansonniers, et nos vers de chansonniers en vers de drame. La loi du rhythme est forcée. C'est la nature, dit Aristote, dans son Traité de poétique, qui enseigne le vers convenable à chaque genre. « L'expérience, dit-il, a prouvé que le vers héroïque convient seul à l'épopée, car si l'on voulait introduire en ce poëme une autre mesure, ou diverses mesures mêlées ensemble, un tel essai paraîtrait indigne du genre. En effet, de tous les vers le plus grave et le plus pompeux c'est le vers héroïque : il admet essentiellement ces tours, ces expressions figurées dont l'épopée abonde plus que tout autre poème. Il y a du mouvement dans le vers ïambique et le tétramètre; le second est bon pour la danse, et le premier pour l'action; mais personne n'a essayé pour un long poème un autre vers que l'héroïque; et comme nous l'avons dit, le vers convenable à chaque genre est enseigné par la nature. » Or ce n'est point d'après Aristote que j'ai cru devoir conserver aux poètes grecs leur forme originale, c'est la nature en effet qui m'a enseigné sa propre loi. J'ai commencé, il y a vingt ans, par Anacréon, et j'ai dû finir par Homère. Car la nature, une fois qu'on l'a prise sérieusement en vénération, ne peut plus nous égarer; il n'y a qu'à suivre sa voix avec humilité et persévérance.

C'est donc aussi la nature qui m'a parlé jusqu'au fond des entrailles, lorsqu'elle m'a conduit instinctivement en voyage pédestre sur le sol de la grande Grèce italique, où j'ai pu étudier pendant trois ans les monuments du monde païen, et ceux de l'Italie régénérée par le christianisme. Après Anacréon, après Homère, je devais, pour être conséquent à moi-même, rentrer dans le sein du dieu qui

m'avait créé et nourri de son double aliment, et j'ai, depuis près de dix années, traduit le Dante tout entier en vers de dix et de douze syllabes toujours correspondants. J'ai prouvé aux Italiens les plus lettrés de Naples et spécialement à M. le chevalier Giuseppe di Cesare, également versé dans les deux littératures et admirateur passionné du Dante, que notre langue française, sans perdre de sa clarté naturelle, pouvait encore conserver à chaque idiome et à chaque écrivain des indices suffisants de nationalité, de caractère et d'originalité; car enfin c'est là le but de la traduction. C'est un arbre exotique dont il faut encaisser la racine en son propre terroir, et qu'il faut maintenir à sa chaleur naturelle; encore ne dégénère-t-il que trop en dépit de nos serres et de nos chauffoirs.

Ainsi, à l'Anacréon français-grec, traduction en vers imitatifs, je joins, comme spécimen, deux livraisons supplémentaires, l'une contenant pour l'Homère français-grec, traduction en vers imitatifs, le premier chant de l'*Iliade;* l'autre contenant pour le Dante français-italien, traduction en vers imitatifs, le troisième chant de l'*Enfer*, le trentième chant du *Purgatoire*, le trente-troisième chant du *Paradis*.

Il sera facile de démêler dans cette association du type chrétien au type païen le but moral que j'ai constamment poursuivi, parce que depuis Chateaubriand il domine la littérature. Le type anacréontique, par son excessive concentration, est bien plus propre à refréner qu'à surexciter les passions; mais c'est un phénomène de haute physiologie morale, inaccessible au jugement infime du vulgaire, à l'esprit railleur des gens du monde, au train général de la vie commune, et j'ai songé à l'environner de contre-

poids. La critique est prévenue par la précaution que j'ai prise de faire succéder un chant d'Homère à la lecture des odes, et si le type païen ne suffit pas pour pacifier la conscience timorée du plus inquiet casuiste, il faut bien qu'elle cède à la prépondérance du verbe chrétien qui juge en dernier ressort tous ces péchés de la chair. Anacréon, Sapho, Homère, le Dante ne sont donc pour moi qu'un seul et même sujet qui se développe dans la suite des âges, et qui accompagne la civilisation depuis l'origine de l'humanité jusqu'à nos jours. Toutes les littératures rentrent dans ce cadre et s'y fondent dans un même principe esthétique; il suffit de l'appliquer avec les conditions nécessaires pour n'être pas trop au-dessous des poèmes originaux que l'on veut faire passer en notre langue.

CONCORDANCE MÉTRIQUE

Il est impossible de ramener notre prosodie peu sonore et sans flexibilité naturelle d'accentuation aux lois de l'incomparable harmonie grecque ; mais on peut se rapprocher du nombre syllabique, laissant le reste au goût instinctif du poète qui le servira mieux qu'une stérile et imparfaite théorie.

1° Notre vers de sept syllabes est vif, gracieux, léger; mais moins énergique, moins condensé, moins saccadé que le petit vers ïambique.

2° Celui de huit syllabes, plus lent et plus contemplatif, est l'inverse du premier, et répond à l'autre espèce de vers qui en général substitue un anapeste au premier ïambe et se continue par des ïambes.

Ces deux formes suffisent à rendre tous les petits vers d'Anacréon. Au delà nous n'avons plus que des vers de dix et de douze syllabes, brisés par un hémistiche.

1° Dans le vers de dix syllabes nous plaçons l'hémistiche après la quatrième;

2° Dans celui de douze, nous le plaçons après la sixième.

Ces deux autres formes conviennent parfaitement à la traduction du Dante.

Mais comme les vers grecs dépassent de beaucoup ce nombre syllabique, j'ai essayé de le pousser jusqu'à quatorze, et même jusqu'à seize syllabes, en avançant l'hémistiche d'une ou de deux syllabes, sans rien changer

aux autres lois de notre alexandrin dont ces nouveaux mètres ne sont qu'une extension, et j'obtiens ainsi :

1° Des vers de quatorze syllabes, en plaçant l'hémistiche après la septième ;

2° Des vers de seize syllabes, en le plaçant après la huitième.

A l'aide de cette modification, aussi simple qu'elle est naturelle et nécessaire, je parviens à suivre vers à vers les principales combinaisons du rhythme grec, du moins quant à la traduction fidèle des images, des idées et du mouvement périodique ; rendant le vers d'Homère avec autant d'exactitude et de littéralité que le vers d'Anacréon, puisque l'un est le double de l'autre. On pourra s'en convaincre en relisant deux ou trois fois avec calme et recueillement le premier livre de l'*Iliade*, que j'ai traduit avec le soin le plus scrupuleux en vers imitatifs de seize syllabes. J'ose donc espérer qu'on voudra bien suspendre son jugement sur cette transformation complémentaire jusqu'à ce qu'on se soit familiarisé avec les différentes combinaisons rhythmiques dont on trouvera l'application dans les fragments, dans les diverses pièces que j'ai ajoutées aux petites; enfin dans le premier livre de l'*Iliade*. Je suis persuadé qu'après les premières impressions passées, on en reconnaîtra de plus en plus la convenance, la nécessité même, et par conséquent la véritable légitimité. Homère ainsi traduit n'est pas à la vérité l'Homère soutenu dans son sublime essor par les larges ailes de la divine harmonie grecque; mais c'est au moins l'Homère littéral s'abaissant jusqu'au langage purement intellectuel des hommes, et conservant encore quelque lueur de simple et originale poésie sous sa forme antique, lorsqu'on parvient à en attraper la vigueur, la grâce et la marche naturelle.

ΩΔΑΙ

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ

DIZAIN I

ΩΔΑΙ
ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ

Α΄

ΕΙΣ ΚΙΘΑΡΑΝ

Θέλω λέγειν Ἀτρείδας,
Θέλω δὲ Κάδμον ᾄδειν·
Ἁ βάρβιτος δὲ χορδαῖς
Ἔρωτα μοῦνον ἠχεῖ.
Ἤμειψα νεῦρα πρώην,
Καὶ τὴν λύρην ἅπασαν,
Κἀγὼ μὲν ᾖδον ἄθλους
Ἡρακλέους· λύρη δὲ
Ἔρωτας ἀντεφώνει.
Χαίροιτε λοιπὸν ἡμῖν,
Ἥρωες· ἡ λύρη γὰρ
Μόνους Ἔρωτας ᾄδει.

ODES
D'ANACRÉON

I

MA LYRE

Je veux chanter les Atrides,
Je veux dire aussi Cadmos ;
Mais le luth aux nerfs rigides
D'Amour seul rend les échos.
Or moi, je changeai naguère
Les cordes, la lyre entière,
Et je chantais les travaux
D'Hercule, moi ; mais la lyre
Contre-chantait ses amours.
Adieu donc, et pour toujours,
Héros : car le luth s'inspire,
Mais c'est pour les seuls amours.

Β′

ΕΙΣ ΓΥΝΑΙΚΑΣ

Φύσις κέρατα ταύροις,
Ὁπλὰς δ' ἔδωκεν ἵπποις,
Ποδωκίην λαγωοῖς,
Λέουσι χάσμ' ὀδόντων,
Τοῖς ἰχθύσιν τὸ νηκτόν,
Τοῖς ὀρνέοις πέτασθαι,
Τοῖς ἀνδράσιν φρόνημα.
Γυναιξὶν οὐκ ἔτ' εἶχεν.
Τί οὖν δίδωσι; κάλλος,
'Αντ' ἀσπίδων ἁπασῶν,
'Αντ' ἐγχέων ἁπάντων.
Νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον,
Καὶ πῦρ, καλή τις οὖσα.

II

LA BEAUTÉ

Nature donne aux taureaux
Cornes, sabots aux chevaux,
Aux lièvres les pieds agiles,
Les ailes aux volatiles,
Gouffre de dents aux lions,
Des nageoires aux poissons,
Aux hommes de fortes âmes.
Mais rien ne restait aux femmes.
Qu'a-t-elle donc inventé
Pour les lotir? la beauté :
Car sans autre égide qu'elle,
Sans attirail belliqueux,
Femme vaincra fer et feux,
Par cela seul qu'elle est belle.

Γ΄

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Μεσονυκτίοις ποθ᾽ ὥραις,
Στρέφεται ὅτ᾽ Ἄρκτος ἤδη
Κατὰ χεῖρα τὴν Βοώτου,
Μερόπων δὲ φῦλα πάντα
Κέαται κόπῳ δαμέντα,
Τότ᾽ Ἔρως ἐπισταθείς μευ
Θυρέων ἔκοπτ᾽ ὀχῆας.
Τίς, ἔφην, θύρας ἀράσσει,
Κατά μευ σχίσεις ὀνείρους;
Ὁ δ᾽ Ἔρως, ἄνοιγε, φησίν·
Βρέφος εἰμί, μὴ φόβησαι.
Βρέχομαι δὲ, κἀσέληνον
Κατὰ νύκτα πεπλάνημαι.
Ἐλέησα, ταῦτ᾽ ἀκούσας·
Ἀνὰ δ᾽εὐθὺ λύχνον ἅψας,
Ἀνέῳξα. Καὶ βρέφος μὲν
Ἐσορῶ φέροντα τόξον

III

L'AMOUR MOUILLÉ

Aux époques où vers minuit
L'Ourse au milieu de son circuit
Sous la main du Bouvier s'abaisse,
Heure où dorment tous ceux qu'affaisse
L'accablante peine du jour,
Tout à coup survenu l'Amour
Ébranlait le clos de ma porte.
Qui, dis-je, frappant de la sorte,
Rompt mes songes, et force l'huis?
Ouvre, dit l'Amour; je ne suis
Qu'un enfant, sois sans crainte aucune.
Je suis tout mouillé, seul, sans lune,
Sous la nuit pluvieuse errant.
Je m'émus, ces choses oyant :
J'allumai ma lampe bien vite,
Et j'ouvris. En effet je vois
Un enfant qui vient dans mon gîte,

Πτέρυγάς τε καὶ φαρέτρην·
Παρὰ δ' ἱστίην καθίξας,
Παλάμαισι χεῖρας αὐτοῦ
Ἀνέθαλπον, ἐκ δὲ χαίτης
Ἀπέθλιβον ὑγρὸν ὕδωρ.
Ὁ δ', ἐπεὶ κρύος μεθῆκε,
Φέρε, φησί, πειράσωμαι
Τόδε τόξον, ἐς τί μοι νῦν
Βλάβεται βραχεῖσα νευρή.
Τανύει δὲ, καί με τύπτει
Μέσον ἧπαρ, ὥσπερ οἶστρος,
Ἀνὰ δ' ἅλλεται καχάζων,
Ξένε δ', εἶπε, συγχάρηθι·
Κέρας ἀβλαβὲς μέν ἐστι,
Σὺ δὲ καρδίαν πονήσεις.

Ayant arc, ailes et carquois.
Au foyer sur moi je l'appuie,
Et je lui réchauffe les doigts
En mes paumes, et je ressuie
Ses cheveux mouillés par la pluie.
Lui, sitôt passés les frissons,
A présent, dit-il, essayons
Cet arc-là, si parfois la corde
Tant mouillée à mon arc s'accorde.
Et tire, et me met l'aiguillon
Emmi le foie, ainsi qu'un taon,
Et me ricane au nez, et saute,
Et me dit : Applaudis, mon hôte;
L'arc va bien, mais tu saigneras,
Toi, du cœur, et tu peineras.

Δ΄

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Ἐπὶ μυρσίναις τερείναις,
Ἐπὶ λωτίναις τε ποίαις
Στορέσας, θέλω προπίνειν,
Ὁ δ' Ἔρως, χιτῶνα δήσας
Ὑπὲρ αὐχένος παπύρῳ,
Μέθυ μοι διακονείτω.
Τροχὸς ἅρματος γὰρ οἷα
Βίοτος τρέχει κυλισθείς,
Ὀλίγη δὲ κεισόμεσθα
Κόνις, ὀστέων λυθέντων.
Τί σε δεῖ λίθον μυρίζειν;
Τί δὲ γῇ χέειν μάταια;
Ἐμὲ μᾶλλον, ὡς ἔτι ζῶ,
Μύρισον, ῥόδοις δὲ κρᾶτα
Πύκασον, κάλει δ' ἑταίρην.
Πρίν, Ἔρως, ἐκεῖ μ' ἀπελθεῖν
Ὑπὸ νερτέρων χορείας,
Σκεδάσαι θέλω μερίμνας.

IV

LA BRIÉVETÉ DE LA VIE

Sur les myrtes tendres et frais,
Sur un lit de lotier verdâtre
Posé, je veux boire à longs traits.
Qu'en écharpe à son col d'albâtre,
Liant avec le papyrus
Sa robe, Amour serve Bacchus;
Car la vie en tournant s'écoule,
Et comme une roue elle roule,
Et nous ne serons là-dessous
Qu'un peu de poudre d'os dissous.
A quoi bon parfumer ma pierre,
Arroser de vin ma poussière?
Mieux vaut me parfumer vivant,
Puis de roses me couronnant,
Amour, appelle une danseuse,
Afin qu'avant de m'en aller
Sous terre chez les morts baller
Je chasse l'humeur soucieuse.

Ε′

ΕΙΣ ΡΟΔΟΝ

Τὸ ῥόδον τὸ τῶν Ἐρώτων
Μίξωμεν Διονύσῳ·
Τὸ ῥόδον τὸ καλλίφυλλον
Κροτάφοισιν ἁρμόσαντες,
Πίνωμεν ἁβρὰ γελῶντες.
Ῥόδον, ὦ φέριστον ἄνθος!
Ῥόδον εἴαρος μέλημα.
Ῥόδα καὶ θεοῖσι τερπνά·
Ῥόδα, τοῖς ὁ παῖς Κυθήρης
Στέφεται καλοὺς ἰούλους
Χαρίτεσσι συγχορεύων.
Στέψον οὖν με, καὶ λυρίζων
Παρὰ σοῖς, Διόνυσε, σηκοῖς,
Μετὰ κούρης βαθυκόλπου,
Ῥοδίνοισι στεφανίσκοις
Πεπυκασμένος, χορεύσω.

V

LA COURONNE DE ROSES

A Bacchus, à son doux breuvage
Mêlons la rose des Amours.
Que les roses au beau feuillage
Ceignent nos fronts, et que toujours
Nous buvions avec allégresse.
Rose, reine au sceptre épineux,
Rose que le printemps caresse,
Rose, toi qui charmes les dieux,
Qui de tes guirlandes enlaces,
Et couronnes les beaux cheveux
D'Amour dansant avec les Grâces,
Ceins ma tempe; et, comme enivré,
Bacchus, près de ton clos sacré,
Avec ma lyre et ma bacchante
A la ceinture séduisante
Plein de roses je danserai.

ΣΤʹ

ΚΩΜΟΣ

Στεφάνους μὲν κροτάφοισι
Ῥοδίνους συναρμόσαντες,
Μεθύομεν ἁϐρὰ γελῶντες·
Ὑπὸ βαρϐίτῳ δὲ κούρα,
Κατακίσσοισι βρέμοντας
Πλοκάμοις φέρουσα θύρσους,
Χλιδανόσφυρος χορεύει.
Ἁϐροχαίτας δ' ἅμα κοῦρος,
Στομάτων ἁδὺ πνεόντων,
Κατὰ πηκτίδων ἀθύρει,
Προχέων λίγειαν ὀμφάν.
Ὁ δ' Ἔρως ὁ χρυσοχαίτας
Μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου,
Καὶ τῆς καλῆς Κυθήρης,
Τὸν ἐπήρατον γεραιοῖς
Κῶμον μέτεισι χαίρων.

VI

LE FESTIN DES VIEILLARDS

En couronne au front des buveurs,
La rose étalant ses couleurs,
Buvons d'une bouche riante.
Sur le luth modulant ses pas,
Une belle aux pieds délicats
Danse, et porte un thyrse où serpente
Le lierre à la feuille bruyante.
Exhalant des parfums exquis,
Près d'elle un blond choriste encore
S'accompagne avec la pectis
Qu'il marie à sa voix sonore.
Puis l'Amour aux cheveux dorés,
Bacchus, et la belle déesse,
Tous trois s'en viennent désirés
Chez Comus, dieu dont la liesse
Fait le charme de la vieillesse.

Z΄

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Ὑακινθίνῃ με ῥάϐδῳ
Χαλεπῶς Ἔρως ῥαπίζων
Ἐκέλευε συντροχάζειν,
Διὰ δ' ὀξέων μ' ἀναύρων,
Ξυλόχων τε καὶ φαράγγων
Τροχάοντα τεῖρεν ἱδρώς,
Κραδίη δὲ ῥινὸς ἄχρις
Ἀνέϐαινε, κἂν ἀπέσϐην.
Ὁ δ' Ἔρως, μέτωπα σείων
Ἁπαλοῖς πτεροῖσιν, εἶπε·
Σὺ γὰρ οὐ δύνῃ φιλῆσαι.

VII

MA COURSE AVEC L'AMOUR

Avec un rameau d'hyacinthe
L'Amour sans pitié me frappant,
Veut qu'à le suivre je m'éreinte.
Soudain par maint et maint torrent,
Et maint bois, et maint précipice,
Je cours inondé de sueur;
De mes lèvres s'enfuit mon cœur,
Je succombe au rude exercice.
L'Amour en vain, pour m'animer,
Bat mon front d'une aile propice :
Va, dit-il, tu ne peux aimer.

Η′

ΟΝΑΡ

Διὰ νυκτὸς ἐγκαθεύδων
Ἁλιπορφύροις τάπησι,
Γεγανυμένος Λυαίῳ,
Ἐδόκουν ἄκροισι ταρσοῖς
Δρόμον ὠκὺν ἐκτανύειν,
Μετὰ παρθένων ἀθύρων.
Ἐπεκερτόμουν δὲ παῖδες
Ἁπαλώτεροι Λυαίου,
Δακέθυμά μοι λέγοντες
Διὰ τὰς καλὰς ἐκείνας.
Ἐθέλοντα δὲ φιλῆσαι
Φύγον ἐξ ὕπνου με πάντες,
Μεμονωμένος δ' ὁ τλήμων
Πάλιν ἤθελον καθεύδειν.

VIII

SONGE

Une nuit, les sens endormis,
Foulant la pourpre des tapis,
Et Bacchus égayant mon rêve,
Sur la pointe des pieds sans trêve
Je rêvais courir lestement,
Avec des vierges folâtrant.
Maints jeunes garçons derrière elles,
Plus frais eux-mêmes que Bacchus,
Couraient, me raillant sur ces belles,
Dépités de se voir vaincus.
L'Amour eût calmé ma colère,
Mais je m'éveille, et solitaire,
Désolé d'avoir vu tout fuir,
Je voulais de nouveau dormir.

Θ′

ΕΙΣ ΠΕΡΙΣΤΕΡΑΝ

Ἐρασμίη πέλεια,
Πόθεν, πόθεν πετᾶσαι;
Πόθεν μύρων τοσούτων,
Ἐπ' ἠέρος θέουσα,
Πνέεις τε καὶ ψεκάζεις;
Τίς εἶ; τί σοι μέλει δέ;

Ἀνακρέων μ' ἔπεμψε
Πρὸς παῖδα, πρὸς Βάθυλλον,
Τὸν ἄρτι τῶν ἁπάντων
Κρατοῦντα καὶ τύραννον.
Πέπρακέ μ' ἡ Κυθήρη,
Λαβοῦσα μικρὸν ὕμνον.
Ἐγὼ δ' Ἀνακρέοντι
Διακονῶ τοσαῦτα.
Καὶ νῦν, ὁρᾷς, ἐκείνου

IX

LA COLOMBE D'ANACRÉON

Colombe, colombe aimable,
Hé d'où, hé d'où voles-tu?
Tout ce parfum délectable
Par toi dans l'air épandu,
Ton aile où donc le prend-elle?
Quelle es-tu? quel soin t'appelle?

Anacréon m'envoya
Vers un enfant, vers Bathylle,
Petit tyran qui ploya
Tous les cœurs en maître habile.
Cythérée en me vendant
Une petite hymne prend;
Or, moi, je fais ce message
Vers lui pour Anacréon,
Et tu vois qu'en mon voyage

Ἐπιστολὰς κομίζω!
Καί φησιν εὐθέως με
Ἐλευθέρην ποιήσειν·
Ἐγὼ δέ, κἢν ἀφῇ με,
Δούλη μενῶ παρ' αὐτῷ.
Τί γάρ με δεῖ πέτασθαι
Ὄρη τε καὶ κατ' ἀγροὺς,
Καὶ δένδρεσιν καθίζειν,
Φαγοῦσαν ἄγριόν τι;
Τὰ νῦν ἔδω μὲν ἄρτον,
Ἀφαρπάσασα χειρῶν
Ἀνακρέοντος αὐτοῦ·
Πιεῖν δ' ἐμοὶ δίδωσι
Τὸν οἶνον ὃν προπίνει.
Πιοῦσα δ' ἂν χορεύω,
Καὶ δεσπότην ἐμοῖσι
Πτεροῖσι συγκαλύψω·
Κοιμωμένη δ' ἐπ' αὐτῷ
Τῷ βαρβίτῳ καθεύδω.
Ἔχεις ἅπαντ'· ἄπελθε.
Λαλιστέραν μ' ἔθηκας,
Ἄνθρωπε, καὶ κορώνης.

J'ai lettres sous l'aileron.
Il doit bientôt, et s'en vante,
Me rendre la liberté;
Moi, fût-ce la vérité,
Je veux rester sa servante.
A quoi bon voler errante
Par monts et guérets; en vain
Me percher sous le feuillage,
Picoter graine sauvage,
Moi qui mange du bon pain,
Le becquetant dans la main
D'Anacréon, de lui-même?
Il me donne à boire aussi
Du vin, du même que lui;
Ayant bu, je danse, et j'aime
A couvrir en mes transports
Mon maître de mes deux ailes;
Puis, me couchant bien sous elles,
Sur son luth même je dors.
Va, tu sais tout à merveille,
Homme, car j'ai sur ces bords
Plus jasé qu'une corneille.

Ι΄

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ ΚΗΡΙΝΟΝ

Ἔρωτα κήρινόν τις
Νεηνίης ἐπώλει·
Ἐγὼ δέ οἱ παραστάς,
Πόσου θέλεις, ἔφην, σοὶ
Τὸ τευχθὲν ἐκπρίωμαι;
Ὁ δ' εἶπε δωριάζων·
Λάβ' αὐτὸν ὁππόσου λῆς.
Ὅμως ἵν' ἐκμάθῃς πᾶν,
Οὐκ εἰμὶ καροτέχνας·
Ἀλλ' οὔ τι λῶ συνοικῆν
Ἔρωτι παντορέκτᾳ. —
Δὸς οὖν, δὸς αὐτὸν ἡμῖν
Δραχμῆς, καλὸν σύνευνον.
Ἔρως, σὺ δ' εὐθέως με
Πύρωσον· εἰ δὲ μή, σὺ
Κατὰ φλεγὸς τακήσῃ.

X

L'AMOUR DE CIRE

Certain jeune homme étalant
L'Amour en cire au chaland;
Quand je fus près, combien, dis-je,
En veux-tu? j'achèterai
Volontiers ce beau prodige.
Prends, et le paye à ton gré,
Dit-il en franc laconiste;
Même, à t'accuser le vrai,
Je ne suis point figuriste;
Mais je veux de mon séjour
Bannir ce cupide Amour.
Ah! pour une dragme donne,
Donne-nous le beau mignon.
Amour, çà je te l'ordonne,
Brûle-moi vite, sinon,
Moi, je brûle Cupidon.

DIZAIN II

ΙΑ΄

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Λέγουσιν αἱ γυναῖκες·
Ἀνακρέων, γέρων εἶ·
Λαϐὼν ἔσοπτρον, ἄθρει
Κόμας μὲν οὐκ ἔτ' οὔσας,
Ψιλὸν δέ σευ μέτωπον.
Ἐγὼ δὲ τὰς κόμας μέν,
Εἴτ' εἰσίν, εἴτ' ἀπῆλθον,
Οὐκ οἶδα· τοῦτο δ' οἶδα,
Ὡς τῷ γέροντι μᾶλλον
Πρέπει τὸ τερπνὰ παίζειν,
Ὅσῳ πέλας τὰ Μοίρης.

XI

SUR MA VIEILLESSE

Te voilà vieux, me répète
Mainte femme. Anacréon,
Prends ce miroir, me dit-on :
Tu n'as cheveux sur la tête
Chauve du front jusqu'au faîte.
Ai-je mes cheveux, ou non?
Sont-ils tombés tout de bon?
En vérité je l'ignore ;
Mais je sais que, vieux encore,
On doit d'autant plus jouir,
Qu'on est plus près de mourir.

ΙΒ′

ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ

Τί σοι θέλεις ποιήσω,
Τί, κωτίλη χελιδόν;
Τὰ ταρσά σευ τὰ κοῦφα
Θέλεις λαβὼν ψαλίξω;
Ἢ μᾶλλον ἔνδοθέν σευ
Τὴν γλῶσσαν, ὡς ὁ Τηρεὺς
Ἐκεῖνος, ἐκθερίξω;
Τί μευ καλῶν ὀνείρων
Ὑπορθρίαισι φωναῖς
Ἀφήρπασας Βάθυλλον.

XII

L'HIRONDELLE

Que ne te ferai-je pas,
Dis, babillarde hirondelle?
Saisissant ta légère aile,
Dois-je te la couper ras?
Ou dois-je, comme Térée,
Tirant ta langue abhorrée,
L'arracher pour en finir?
Quoi! dès l'aube, en mes beaux rêves,
Ta langue viendra sans trêves
A Bathylle me ravir!

ΙΓ'

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Οἱ μὲν καλὴν Κυϐήϐην
Τὸν ἡμίθηλυν Ἄττιν
Ἐν οὔρεσιν βοῶντα
Λέγουσιν ἐκμανῆναι·
Οἱ δὲ Κλάρου παρ' ὄχθαις
Δαφνηφόροιο Φοίϐου
Λάλον πιόντες ὕδωρ,
Μεμηνότες βοῶσιν.
Ἐγὼ δέ, τοῦ Λυαίου
Καὶ τοῦ μύρου κορεσθεὶς
Καὶ τῆς ἐμῆς εταίρης,
Θέλω, θέλω μανῆναι.

XIII

MES FUREURS ÉROTIQUES

On dit qu'Atys mutilé,
Ayant perdu la cervelle,
Mugissant et désolé,
Aux monts demandait Cybèle :
On dit qu'aux bords de Claros
De Phébus l'eau prophétique
Agite tous les cerveaux
D'une fureur poétique :
Moi, tout enivré d'odeurs,
Et du père de l'ivresse,
Et de ma belle maîtresse,
Je veux, je veux des fureurs.

ΙΔʹ

ΕΙΣ ΤΟ ΑΦΘΟΝΩΣ ΖΗΝ

Οὔ μοι μέλει τὰ Γύγεω,
Τοῦ Σαρδίων ἄνακτος·
Οὐδ' εἷλέ πώ με ζῆλος,
Οὐδὲ φθονέω τυράννοις.
Ἐμοὶ μέλει μύροισιν
Καταβρέχειν ὑπήνην·
Ἐμοὶ μέλει ῥόδοισιν
Καταστέφειν κάρηνα.
Τὸ σήμερον μέλει μοι·
Τὸ δ' αὔριον τίς οἶδεν;
[Ὡς οὖν ἔτ' εὐδί' ἐστίν,
Καὶ πῖνε, καὶ κύβευε,
Καὶ σπένδε τῷ Λυαίῳ,
Μὴ νοῦσος, ἤν τις ἔλθῃ,
Λέγῃ· Σὲ μὴ δεῖ πίνειν.]

XIV

MON SYSTÈME

Peu m'importe que Gygès
Ait les Sardes pour sujets,
Car mon cœur exempt d'envie
Des tyrans ne se soucie.
Il m'importe que des fleurs
La reine soit disposée
Sur mon front, qu'un bain d'odeurs
Trempe ma barbe arrosée.
Au jour présent tout est dû,
Le lendemain, qui l'a vu?
Si donc l'aube t'est sereine,
Bois, joue aux dés, sois sans peine,
Sacrifie au bon Bacchus,
De peur qu'un mal ne survienne
Qui dise : Toi, ne bois plus.

ΙΕ′

ΕΙΣ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΑΡΓΥΡΟΥΝ

Τὸν ἄργυρον τορεύων,
Ἥφαιστε, μοὶ ποίησον,
Πανοπλίαν μὲν οὐχί,
(Τί γὰρ μάχαισι κἀμοί;)
Ποτήριον δὲ κοῖλον,
Ὅσον δύνῃ, βαθύνας.
Ποίει δέ μοι κατ' αὐτοῦ
Μήτ' ἄστρα, μήθ' ἅμαξαν,
Μὴ στυγνὸν Ὠρίωνα·
(Τί Πλειάδων μέλει μοι,
Τί δ' ἀστέρος Βοώτεω;)
Ἀλλ' ἀμπέλους χλοώσας,
Καὶ βότρυας γελῶντας,
Καὶ Μαινάδας τρυγώσας·
Ποίει δὲ ληνὸν οἴνου,
Καὶ χρυσέους πατοῦντας
Ὁμοῦ καλῷ Λυαίῳ
Ἔρωτα καὶ Βάθυλλον.

XV

MA COUPE D'AUTOMNE

A l'argent donnant figure,
O Vulcain, tu me feras,
Non une pesante armure,
Car que me font les combats?
Mais une coupe profonde,
Large autant que tu pourras.
Fuis en ta verve inféconde,
Fuis la constellation
De l'Ourse ou de l'Orion :
Qu'ai-je besoin des Pléiades?
Que m'importe le Bouvier?
Grave plutôt des Ménades
Dépouillant un cep altier,
Puis des vignes verdoyantes,
Puis des grappes attrayantes
Qu'au pressoir foulent tombantes
Bacchus, Bathylle et l'Amour,
Brillants d'or et faits au tour.

ΙΣΤ′

ΕΙΣ ΤΟ ΔΕΙΝ ΠΙΝΕΙΝ

Ἡ γῆ μέλαινα πίνει,
Πίνει δὲ δένδρε' αὐτήν·
Πίνει θάλασσα δ' αὔρας,
Ὁ δ' ἥλιος θάλασσαν,
Τὸν δ' ἥλιον σελήνη.
Τί μοι μάχεσθ', ἑταῖροι,
Καὐτῷ θέλοντι πίνειν;

XVI

TOUT BOIT

La terre noire aime à boire,
L'arbuste altéré la boit :
La mer boit les vents et voit
Phébus boire l'onde noire,
Phébé boit ses rayons doux :
Pourquoi donc, quand je veux boire,
Amis, me combattez-vous?

ΙΖ′

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Θέλω, θέλω φιλῆσαι.
Ἔπειθ' Ἔρως φιλεῖν με·
Ἐγὼ δ', ἔχων νόημα
Ἄϐουλον, οὐκ ἐπείσθην.
Ὁ δ', εὐθὺ τόξον ἄρας
Καὶ χρυσέην φαρέτρην,
Μάχῃ με προὐκαλεῖτο.
Κἀγώ, λαϐὼν ἐπ' ὤμων
Θώρηχ' ὅπως Ἀχιλλεύς,
Καὶ δοῦρα, καὶ βοείην,
Ἐμαρνάμην Ἔρωτι.
Ἔϐαλλ', ἐγὼ δ' ἔφευγον.
Ὡς δ' οὐκ ἔτ' εἶχ' ὀϊστούς,
Ἤσχαλλεν, εἶθ' ἑαυτὸν
Ἀφῆκεν εἰς βέλεμνον·
Μέσος δὲ καρδίης μευ
Ἔδυνε, καί μ' ἔλυσεν.
Μάτην δ' ἔχω βοείην.
Τί γὰρ βάλωμεν ἔξω,
Μάχης ἔσω μ' ἐχούσης;

XVII

MON COMBAT AVEC L'AMOUR

Je veux aimer, car l'Amour
Me le commandait un jour :
Moi, dont l'âme est indocile,
J'osais résister encor.
Mais, prenant son carquois d'or,
L'arc en main il vient agile
Au combat me défier.
J'endosse donc ma cuirasse
Comme Achille, et j'ose en face
Avec lance et bouclier
Affronter l'Amour guerrier.
Il tire, mais moi j'évite.
N'ayant plus rien au carquois,
L'Amour que l'obstacle irrite,
Comme un dard se précipite,
Et m'entre au cœur cette fois
Qu'il brise pour mieux m'abattre.
J'ai bien mon armure aux flancs,
Mais au dehors qui combattre,
Quand la guerre est au dedans ?

ΙΗ΄

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Σὺ μὲν λέγεις τὰ Θήβης,
Ὁ δ' αὖ Φρυγῶν ἀϋτάς·
Ἐγὼ δ' ἐμὰς ἁλώσεις.
Οὐχ ἵππος ὤλεσέν με,
Οὐ πεζὸς, οὐχὶ νῆες·
Στρατὸς δὲ καινὸς ἄλλος,
Ἀπ' ὀμμάτων με βάλλων.

XVIII

MES REVERS

Toi, tu célèbres en vers
Thèbes ou Troie envahie;
Moi, je chante mes revers.
Là, point de cavalerie,
De vaisseaux, d'infanterie,
Mais un autre essaim d'yeux
Me dardant ses mille feux.

ΙΘʹ

ΕΙΣ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΑΡΓΥΡΟΥΝ

Καλλίτεχνα, τόρευσον
Ἔαρος κύπελλον ἤδη·
Τὰ πρῶθ' ἡμῖν τὰ τερπνὰ
Ῥόδα φέρουσαν ὥρην.
Τὸν ἄργυρον δ' ἁπλώσας
Πότον ποίει μοι τερπνόν.
Μὴ τῶν, παρ' οἴνῳ, τελετῶν
Ξένον τί μοι τορεύσῃς,
Μὴ φευκτὸν ἱστόρημα·
Μᾶλλον ποίει Διὸς γόνον
Βάκχον Εὔιον ἡμῖν,
Μύστιν τε τῶν πόθων Κύπριν
Ὑμεναίοις κροτοῦσαν.
Χάρασσ' Ἔρωτας ἀνόπλους,
Καὶ Χάριτας γελώσας·
Ὑπ' ἄμπελον εὐπέταλον,
Εὐβότρυον, κομῶσαν,
Σύναπτε κούρους εὐπρεπεῖς·
Ἅμα δὴ Φοῖβος ἀθύρῃ.

XIX

MA COUPE DE PRINTEMPS

O bel art, pour mes printemps,
Tourne une coupe élégante :
La saison d'abord enfante
Les roses charmes des sens.
Puis fais que l'argent se plie
Pour les plaisirs d'une orgie.
Mais n'y joins rien d'odieux
Au vin, point de sacrifices,
De sinistres maléfices.
Qu'à Bacchus l'enfant joyeux
Ta main plutôt adonnée,
Grave Cypris aux doux yeux
Applaudissant l'hyménée.
Là, sans armes fais Amours,
Grâces aux riants contours;
Sous une vigne touffue,
De belles grappes pourvue,
Enfants en ordre dansant,
Et Phébus les instruisant.

Κ΄

ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ

Ἡ Ταντάλου ποτ' ἔστη
Λίθος Φρυγῶν ἐν ὄχθαις,
Καὶ παῖς ποτ' ὄρνις ἔπτη
Πανδίονος χελιδών.

Ἐγὼ δ' ἔσοπτρον εἴην,
Ὅπως ἀεὶ βλέπῃς με·
Ἐγὼ χιτὼν γενοίμην,
Ὅπως ἀεὶ φορῇς με.
Ὕδωρ θέλω γενέσθαι,
Ὅπως σε χρῶτα λούσω.
Μύρον, γύναι, γενοίμην,
Ὅπως ἐγώ σ' ἀλείψω.
Καὶ ταινίη δὲ μασθῶν,
Καὶ μάργαρον τραχήλῳ·
Καὶ σάνδαλον γενοίμην,
Μόνον ποσὶν πατεῖν με.

XX

A AGLAÉ

Près d'Ilion Niobé
Reste là changée en pierre,
En hirondelle légère
Jadis s'envola Progné.

Toujours, si moi j'étais glace,
Dans moi tu te mirerais;
La tunique qui t'enlace,
Toujours tu me porterais.
Si je devenais eau pure,
Dans moi tu te baignerais;
Parfum pour ta chevelure,
Toute je t'embaumerais;
Pour tes deux seins bandelette,
Perle au cou pour ta toilette,
Sandale... ah! si je l'étais,
Du pied tu me foulerais.

DIZAIN III

ΚΑ΄

ΕΙΣ ΦΙΛΑΡΓΥΡΟΝ

Ὁ πλοῦτος εἴ γε χρυσοῦ
Τὸ ζῆν παρεῖχε θνητοῖς,
Ἐκαρτέρουν φυλάσσων,
Ἵν', ἂν Θάνατος ἐπέλθῃ,
Λάβῃ τι, καὶ παρέλθῃ.
Εἰ δ' οὖν μὴ τὸ πρίασθαι
Τὸ ζῆν ἔνεστι θνητοῖς,
Τί καὶ μάτην στενάζω;
Τί καὶ γόους προπέμπω;
Θανεῖν γὰρ εἰ πέπρωται,
Τί χρυσὸς ὠφελεῖ με;
Ἐμοὶ γένοιτο πίνειν,
Πιόντι δ' οἶνον ἡδὺν
Ἐμοῖς φίλοις συνεῖναι,
Ἐν δ' ἁπαλαῖσι κοίταις
Τελεῖν τὰν Ἀφροδίταν.

XXI

INUTILITÉ DES RICHESSES

Si l'on achetait encor
De la vie avec de l'or,
J'entasserais ma richesse,
Pour qu'un peu la mort en prît,
En survenant, et partît.
Mais si l'or, ni la tristesse,
N'en rachète la vitesse,
Pourquoi donc en vain gémir?
Pourquoi pousser maint soupir?
Si la mort est intraitable,
Que me servent les écus?
Puissé-je bien boire à table,
Boire du jus de Bacchus
Avec mes amis de bouche,
Ou sur une souple couche
Sacrifier à Vénus.

ΚΒ΄

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Ἐπειδὴ βροτὸς ἐτύχθην
Βιότου τρίβον ὁδεύειν,
Χρόνον ἔγνων ὃν παρῆλθον,
Ὃν δ' ἔχω δραμεῖν οὐκ οἶδα.
Μέθετέ με, φροντίδες·
Μηδέν μοι καὶ ὑμῖν ἔστω.
Πρὶν ἐμὲ φθάσῃ τὸ τέλος,
Παίξω, γελάσω, χορεύσω
Μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου.

XXII

L'EMPLOI DE LA VIE

Puisque, né mortel, je dois suivre
La vie et ses sentiers battus,
Connaissant combien je vécus,
J'ignore combien je dois vivre.
Loin de moi pensers superflus,
Que rien entre nous ne transpire.
Car avant que je ne sois plus,
Je veux jouer, danser et rire,
Conjoint avec le beau Bacchus.

ΚΓ΄

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Ὅταν πίω τὸν οἶνον,
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι.
Τί μοι γόων, τί μοι πόνων,
Τί μοι μέλει μεριμνῶν;
Θανεῖν με δεῖ, κἂν μὴ θέλω·
Τί τὸν βίον πλανῶμαι;
Πίωμεν οὖν τὸν οἶνον
Τὸν τοῦ καλοῦ Λυαίου.
Σὺν τῷ δὲ πίνειν ἡμᾶς
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι.

XXIII

PLUS DE SOUCIS

Quand je bois du vin, j'oublie
Toute ma mélancolie.
Que me sert-il de gémir,
Et de pousser maint soupir?
Malgré moi je dois mourir :
Errerai-je dans la vie?
Ah! buvons plutôt le vin
Du beau Bacchus, don divin;
Puisqu'en le buvant j'oublie
Toute ma mélancolie.

ΚΔ΄

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Δότε μοι, δότ', ὦ γυναῖκες,
Βρομίου πιεῖν ἀμυστί·
Ὑπὸ καύματος γὰρ ἤδη
Προδοθεὶς ἀναστενάζω.
Δότε δ' ἀνθέων ἐκείνου·
Στεφάνους δ', οἵους πυκάζω,
Τὰ μέτωπά μου 'πικαίει.
Τὸ δὲ καῦμα τῶν Ἐρώτων,
Κραδίη, τίνι σκεπάζω;

XXIV

MES FEUX

Donnez-moi du Bacchus, ô femmes,
D'un trait je boirai sa liqueur,
Car déjà la soif de ses flammes
M'altère, étouffant de chaleur.
De Bacchus donnez-moi la fleur :
Les festons que je viens de ceindre,
Mon front les dessèche toujours;
Et cette flamme des Amours,
Mon cœur, comment puis-je l'éteindre?

ΚΕ΄

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Ὅταν ὁ Βάκχος εἰσέλθῃ,
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι·
Δοκῶν δ᾽ ἔχειν τὰ Κροίσου
Θέλω καλῶς ἀείδειν·
Κισσοστεφὴς δὲ κεῖμαι,
Πατῶ δ᾽ ἅπαντα θυμῷ.
Ὅπλιζ᾽, ἐγὼ δὲ πίνω.
Φέρ᾽ ἐμοὶ κύπελλον, ὦ παῖ·
Μεθύοντα γάρ με κεῖσθαι
Πολὺ κρεῖσσον, ἢ θανόντα.

XXV

L'IVRESSE

En mes veines quand Bacchus
Entre, s'endorment mes peines :
Croyant avoir tout Crésus
Je chante libre de chaînes.
Ceint de lierres et couché,
Foulant tout, de rien touché,
Je bois; combattants, arrière!
Ma coupe, enfant, jusqu'au bord
Verse, car sur la poussière
Mieux vaut être ivre que mort.

ΚΣΤ΄

ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ

Τοῦ Διὸς ὁ παῖς, ὁ Βάκχος,
Ὁ λυσίφρων, ὁ λυαῖος,
Ὅταν εἰς φρένας τὰς ἐμὰς
Εἰσέλθῃ μεθυδότας,
Διδάσκει με χορεύειν.
Ἔχω δὲ καί τι τερπνὸν
Ὁ τᾶς μέθας ἐραστάς·
Μετὰ κρότων, μετ᾽ ᾠδᾶς
Τέρπει με κ᾽ Ἀφροδίτα,
Καὶ πάλιν θέλω χορεύειν

XXVI

LA DANSE

Le fils de Jupiter, Bacchus,
Par qui les soucis sont vaincus,
A-t-il répandu son ivresse
En mes sens, le Dieu qui me presse
Aussitôt m'enseigne à danser.
Avec l'ivresse et la liesse
Nouveau plaisir vient me bercer;
Dans les concerts, les chants, mon âme
Aux jeux d'Aphrodite s'enflamme,
Et de nouveau je veux danser.

ΚΖ΄

ΕΙΣ ΒΑΘΥΛΛΟΝ

Παρὰ τὴν σκιὴν, Βάθυλλε,
Κάθισον· καλὸν τὸ δένδρον
Ἁπαλὰς δ᾽ ἔσειςε χαίτας
Μαλακωτάτῳ κλαδίσκῳ.
Παρὰ δ᾽ αὐτῷ ἐρεθίζει
Πηγὴ ῥέουσα πειθοῦς.
Τίς ἂν οὖν ὁρῶν παρέλθοι
Καταγώγιον τοιοῦτο;

XXVII

LE REPOS A L'OMBRE

A l'ombre, ô mon charmant Bathylle,
Viens t'asseoir sous ce bel ormeau.
Son feuillage tendre et mobile
Tremble sur le souple rameau.
Auprès de lui s'écoule vive
La source à l'eau persuasive.
Qui donc, voyant de tels abris,
Passerait sans en être épris?

ΚΗ΄

ΕΙΣ ΝΕΩΤΕΡΟΝ ΒΑΤΥΛΛΟΝ

Γράφε μοι Βάθυλλον οὕτω,
Τὸν ἑταῖρον, ὡς διδάσκω.
Λιπαρὰς κόμας ποίησον,
Τὰ μὲν ἔνδοθεν, μελαίνας,
Τὰ δ' ἐς ἄκρον, ἡλιώσας·
Ἕλικας δ' ἐλευθέρους μοι
Πλοκάμων, ἄτακτα συνθείς,
Ἄφες, ὡς θέλωσι, κεῖσθαι.
Ἁπαλὸν δὲ καὶ δροσῶδες
Στεφέτω μέτωπον ὀφρῦς
Κυανωτέρη δρακόντων.
Μέλαν ὄμμα γοργὸν ἔστω,
Κεκερασμένον γαλήνῃ,
Τὸ μὲν ἐξ Ἄρηος ἕλκον,
Τὸ δὲ τῆς καλῆς Κυθήρης,
Ἵνα τις τὸ μὲν φοβῆται,
Τὸ δ' ἀπ' ἐλπίδος κρεμᾶται.
Ῥοδίνην δ', ὁποῖα μῆλον,
Χνοΐην ποίει παρειήν·

XXVIII

PORTRAIT DE BATHYLLE

Peins mon tendre Bathylle absent,
Tel qu'en mes vers je le dessine.
Fais les cheveux au fond luisant,
Noirs en allant vers la racine,
Vers la pointe fais-les dorés;
Et que, bouclés par la nature,
A leur seul caprice livrés,
Ils flottent comme à l'aventure.
Au front blanc et frais opposons
Du sourcil la vive couronne,
Plus sombre qu'anneaux de dragons.
Son œil noir, son œil de Gorgone,
Mais tempéré par la douceur,
De Mars portera la terreur,
Et le beau feu de Cythérée;
Que l'âme, à son pouvoir livrée,
Espère en craignant sa rigueur.
Sa joue au rouge de la pomme
Du coing doit mêler le duvet,

Ἐρύθημα δ' ὡς ἂν Αἰδοῦς
Δύνασαι βαλεῖν, ποίησον.
Τὸ δὲ χεῖλος οὐκ ἔτ' οἶδα
Τίνι μοι τρόπῳ ποιήσεις
Ἁπαλὸν, γέμον τε Πειθοῦς.
Τὸ δὲ πᾶν, ὁ κηρὸς αὐτὸς
Ἐχέτω λαλῶν σιωπῇ.
Μετὰ δὲ πρόσωπον ἔστω
Τὸν Ἀδώνιδος παρελθὼν
Ἐλεφάντινος τράχηλος.
Μεταμάζιον δὲ ποίει
Διδύμας τε χεῖρας Ἑρμοῦ,
Πολυδεύκεος δὲ μηροὺς,
Διονυσίην δὲ νηδύν.
Ἁπαλῶν δ' ὕπερθε μηρῶν,
Μηρῶν τὸ πῦρ ἐχόντων,
Ἀφελῆ ποίησον αἰδῶ,
Παφίην θέλουσαν ἤδη.
Φθονερὴν ἔχεις δὲ τέχνην,
Ὅτι μὴ τὰ νῶτα δεῖξαι
Δύνασαι· τὰ δ' ἦν ἀμείνω.
Τί με δεῖ πόδας διδάσκειν;
Λάβε μισθὸν, ὅσσον εἴπῃς.
Τὸν Ἀπόλλωνα δὲ τοῦτον
Καθελὼν, ποίει Βάθυλλον·
Ἢν δ' ἐς Σάμον ποτ' ἔλθῃς,
Γράφε Φοῖβον ἐκ Βαθύλλου.

Même, autant que l'art le permet,
La rouge pudeur du jeune homme.
Quant à sa lèvre, je ne sais
Par quel moyen tu la ferais
Si tendre et si persuasive.
En un mot, que la cire arrive
A parler, tout en se taisant.
Donne aux traits un tour imposant :
Mais j'oubliais un cou d'ivoire,
Semblable à celui d'Adonis.
Mets-toi la poitrine de lis,
Les deux mains d'Hermès en mémoire,
Et les cuisses du beau Pollus,
Et le ventre rond de Bacchus.
Au-dessus des cuisses charmantes,
Au-dessus des cuisses brûlantes,
Sans voile fais vierge et dispos
Ce qui semble appeler Paphos.
Pourquoi ton art, dans son envie,
Du dos cache-t-il le contour?
C'est le meilleur à mettre au jour.
Et ses pieds... faut-il que j'en die?
Tiens, prends le prix que tu voudras,
De cet Apollon tu feras
Bathylle, et c'est chose facile,
Puis, si tu vas à Samos-ville,
Peins Apollon d'après Bathylle.

ΚΘ′

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Αἱ Μοῦσαι τὸν Ἔρωτα
Δήσασαι στεφάνοισι,
Τῷ Κάλλει παρέδωκαν.
Καὶ νῦν ἡ Κυθέρεια
Ζητεῖ, λύτρα φέρουσα,
Λύσασθαι τὸν Ἔρωτα.
Κἂν λύσῃ δέ τις αὐτὸν,
Οὐκ ἔξεισι, μένει δέ·
Δουλεύειν δεδίδακται.

XXIX

L'AMOUR CAPTIF

De guirlandes garrotté,
Les Muses à la Beauté
Ont livré l'Amour naguère.
Et maintenant vient sa mère,
Portant en mains sa rançon,
Pour délivrer Cupidon.
Mais, quoi qu'elle puisse faire,
L'Amour ne veut plus sortir,
Instruit qu'il est à servir.

Λ'

ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε,
Γράφε, ζωγράφων ἄριστε,
Ῥοδίης κοίρανε τέχνης,
Ἀπεοῦσαν, ὡς ἂν εἴπω,
Γράφε τὴν ἐμὴν ἑταίρην.
Γράφε μοι τρίχας τὸ πρῶτον
Ἁπαλάς τε καὶ μελαίνας·
Ὁ δὲ κηρὸς ἂν δύνηται,
Γράφε καὶ μύρου πνεούσας.
Γράφε δ' ἐξ ὅλης παρειῆς
Ὑπὸ πορφυραῖσι χαίταις
Ἐλεφάντινον μέτωπον.
Τὸ μεσόφρυον δὲ μή μοι
Διάκοπτε, μήτε μίσγε·
Ἐχέτω δ', ὅπως ἐκείνη,
Τὸ λεληθότως σύνοφρυν,
Βλεφάρων δ' ἴτυν κελαινήν.

XXX

PORTRAIT D'AGLAÉ

O des peintres le plus fameux,
Prends tes pinceaux miraculeux;
Roi d'un art dont Rhodes se vante,
Peins ainsi que je le dirai,
Peins ma maîtresse, quoiqu'absente.
Commence par peindre à mon gré
Sa molle et noire chevelure;
Et que l'essence la plus pure
S'en exhale, si tu le peux.
Peins-la de face; et dans sa gloire,
Sous le porphyre des cheveux,
Peins tout entier son front d'ivoire.
Quant à la courbe des sourcils,
Ne la joins, ni ne la sépare;
Comme à son front qu'elle s'égare
Tout en mourant; que de noirs cils
Le cercle entoure la paupière.

Τὸ δὲ βλέμμα νῦν ἀληθῶς
Ἀπὸ τοῦ πυρὸς ποίησον,
Ἅμα γλαυκὸν, ὡς Ἀθήνης,
Ἅμα δ' ὑγρὸν, ὡς Κυθήρης.
Γράφε ῥῖνα καὶ παρειὰς,
Ῥόδα τῷ γάλακτι μίξας.
Γράφε χεῖλος, οἷα Πειθοῦς,
Προκαλούμενον φίλημα.
Τρυφεροῦ δ' ἔσω γενείου,
Περὶ λυγδίνῳ τραχήλῳ,
Χάριτες πέτοιντο πᾶσαι.
Στόλισον τὸ λοιπὸν αὐτὴν
Ὑποπορφύροισι πέπλοις·
Διαφαινέτω δὲ σαρκῶν
Ὀλίγον, τὸ σῶμ' ἐλέγχον·
Ἀπέχει· βλέπω γὰρ αὐτήν·
Τάχα, κηρὲ, καὶ λαλήσεις..

Pour que l'œil soit flamme et lumière,
Dérobe au feu l'éclat, l'ardeur,
A Vénus l'humide langueur,
Et l'azur à Pallas la fière.
Du lait, des roses, sache user
Pour peindre et le nez et la joue;
Que sa lèvre, où l'Amour se joue,
Persuade, appelle un baiser.
Que des Grâces l'essaim folâtre
Voltige autour d'un cou d'albâtre,
Sous un menton rempli d'attraits.
Couvre sa taille enchanteresse
De voiles pourprés à grands frais :
Mais qu'un peu de chair apparaisse,
Indice du corps... fort bien, cesse;
Car vraiment je vois ma maîtresse :
Cire, un peu plus tu parlerais.

DIZAIN IV

ΛΑ΄

ΕΙΣ

ΕΑΥΤΟΝ ΜΕΜΕΘΥΣΜΕΝΟΝ

Ἄφες με, τοὺς θεούς σοι,
Πιεῖν, πιεῖν ἀμυστί.
Θέλω, θέλω μανῆναι.
Ἐμαίνετ' Ἀλκμαίων τε,
Χ' ὁ λευκόπους Ὀρέστης,
Τὰς μητέρας κτανόντες·
Ἐγὼ δὲ, μηδένα κτὰς,
Πιὼν δ' ἐρυθρὸν οἶνον,
Θέλω, θέλω μανῆναι.
Ἐμαίνεθ' Ἡρακλῆς πρὶν,
Δεινὴν κλονῶν φαρέτρην
Καὶ τόξον Ἰφίτειον·
Ἐμαίνετο πρὶν Αἴας
Μετ' ἀσπίδος κραδαίνων
Τὴν Ἕκτορος μάχαιραν·
Ἐγὼ δ', ἔχων κύπελλον,
Καὶ στέμμα τοῦτο χαίταις,
Οὐ τόξον, οὐ μάχαιραν,
Θέλω, θέλω μανῆναι.

XXXI

MES FUREURS BACHIQUES

Laissez-moi donc, par les Dieux!
Boire, boire de mon mieux :
A m'enivrer moi j'aspire.
Alcméon eut le délire,
Ainsi qu'Oreste aux pieds blancs,
De leurs mères tout sanglants.
Moi qui n'égorgeai personne,
Du jus rouge de l'automne
Je veux boire à m'enivrer.
Je veux, je veux délirer.
Jadis en délire Alcide
Agitait l'arc homicide
Et le carquois d'Iphitus :
Jadis délirant, confus,
Ajax agitait l'épée
Et le bouclier d'Hector.
Moi, tenant ma coupe d'or,
De fleurs la tête jaspée,
Sans arc ni glaive tirer,
Je veux, je veux délirer.

ΛΒ′

ΕΙΣ ΤΟ ΑΝΕΤΩΣ ΖΗΝ

Τί με τοὺς νόμους διδάσκεις
Καὶ ῥητόρων ἀνάγκας;
Τί δέ μοι λόγων τοσούτων
Τῶν μηδὲν ὠφελούντων;
Μᾶλλον δίδασκε πίνειν
Ἁπαλὸν πόμα Λυαίου·
Μᾶλλον δίδασκε παίζειν
Μετὰ χρυσῆς Ἀφροδίτης.
Πολιαὶ στέφουσι κάραν.
Δὸς ὕδωρ, βάλ' οἶνον· ὦ παῖ,
Τὴν ψυχήν μου κάρωσον.
Βραχὺ μὴ ζῶντα καλύπτεις·
Ὁ θανὼν οὐκ ἐπιθυμεῖ.

XXXII

LA VRAIE SCIENCE

Pourquoi m'enseigner du rhéteur
Et les règles et les sophismes?
En quoi discours et syllogismes
Serviront-ils à mon bonheur?
Enseigne-moi plutôt à boire
La douce liqueur de Bacchus :
Aux jeux de la blonde Vénus
Exerce plutôt ma mémoire.
J'ai vu tous mes cheveux blanchir.
Du vin par l'eau calme la flamme :
Bel esclave, assoupis mon âme.
Bientôt tu dois m'ensevelir :
Un mort n'a plus aucun désir.

ΛΓʹ

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Ἐγὼ γέρων μέν εἰμι,
Νέων πλέον δὲ πίνω.
Κἂν δεήσῃ με χορεύειν,
Σκῆπτρον ἔχω τὸν ἀσκόν·
Ὁ νάρθηξ δ' οὐδέν ἐστιν.
Ὁ μὲν θέλων μάχεσθαι
Παρέστω, καὶ μαχέσθω.
Ἐμοὶ κύπελλον, ὦ παῖ,
Μελιχρὸν οἶνον ἡδὺν
Ἐγκεράσας, φόρησον.
Ἐγὼ γέρων μέν εἰμι,
Σειληνὸν δ' ἐν μέσοισι
Μιμούμενος χορεύσω.

XXXIII

LE DÉFI DE SILÈNE

Je suis vieux, oui, mais je boi
Plus que les jeunes gens, moi;
Et je puis danser en outre,
N'ayant pour sceptre qu'une outre :
Point de narthex pour soutien.
Tel veut-il combattre, eh bien
Qu'il paraisse et qu'il combatte.
Enfant, que le vin éclate
Teint d'un miel délicieux
Mêlé dans ma coupe pleine.
Apporte-la. Je suis vieux,
Eh bien, j'en danserai mieux
Parmi vous à la Silène.

ΛΔ΄

ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΡ

Ἴδε πῶς, ἔαρος φανέντος,
Χάριτες ῥόδα βρύουσιν.
Ἴδε πῶς κῦμα θαλάσσης
Ἁπαλύνεται γαλήνῃ.
Ἴδε πῶς νῆσσα κολυμβᾷ.
Ἴδε πῶς γέρανος ὁδεύει.
Ἀφελῶς δ' ἔλαμψε Τιτάν·
Νεφελῶν σκιαὶ δονοῦνται,
Τὰ βροτῶν δ' ἔλαμψεν ἔργα.
Καρποῖσι γαῖα προκύπτει,
Καρπὸς ἐλαίας προκύπτει,
Βρομίου στέφεται νᾶμα·
Κατὰ φύλλον, κατὰ κλῶνα,
Καθελὼν ἤνθισε καρπός.

XXXIV

LE PRINTEMPS

Vois comme, à l'aspect du printemps,
Les Grâces font surgir la rose.
Vois comme le flot se repose
Pendant le calme après les vents.
Vois comme en l'eau le plongeon nage;
Comme la grue au ciel voyage.
Sans voile resplendit Titan :
Les nuages suivent l'autan,
Des mortels éclate l'ouvrage.
Le sol d'abondance est couvert,
Le bourgeon d'olive est ouvert :
La source du vin se festonne :
Aux rameaux sous le pampre vert
La grappe en fleurs pousse et boutonne.

ΛΕʹ

ΕΙΣ ΚΟΡΗΝ

Μή με φύγῃς, ὁρῶσα
Τὰν πολιὰν ἔθειραν·
Μηδ', ὅτι σοι πάρεστιν
Ἄνθος ἀκμαῖον ὥρας,
Τἀμὰ φίλτρα διώξῃς.
Ὅρα κἀν στεφάνοισιν
Ὅπως πρέπει τὰ λευκὰ
Ῥόδοις κρίνα πλακέντα.

XXXV

LIS ET ROSE

Ne me fuis pas, jeune fille,
Pour me voir les cheveux blancs :
Bien qu'en ta personne brille
La fleur vive du printemps,
A ma flamme ne t'oppose.
Parmi ces couronnes vois
Comme s'enlace avec choix
Le lis blanc avec la rose.

ΛΣΤ′

ΕΙΣ ΕΥΡΩΠΗΝ

Ὁ ταῦρος οὗτος, ὦ παῖ,
Δοκεῖ τις εἶναί μοι Ζεύς.
Φέρει γὰρ ἀμφὶ νώτοις
Σιδονίην γυναῖκα·
Περᾷ δὲ πόντον εὐρὺν,
Τέμνει τε κῦμα χηλαῖς.
Οὐκ ἂν δὲ ταῦρος ἄλλος
Ἐξ ἀγέλης ἐλασθεὶς
Ἔπλευσε τὴν θάλασσαν,
Εἰ μὴ μόνος γ᾽ ἐκεῖνος.

XXXVI

ENLÈVEMENT D'EUROPE

Enfant, ce taureau si fier
Me semble être Jupiter,
Car sur son dos il emmène
La belle Sidonienne.
Il passe la vaste mer,
Des pieds fend l'onde suprême.
Non, jamais autre taureau
Échappé de son troupeau
Ne franchit l'abîme d'eau,
Si ce n'est celui-là même.

ΛΖ΄

ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Τότε μευ ἦτορ ἰανθὲν
Λιγαίνειν ἄρχεται Μούσας.

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Ἀπορίπτονται μέριμναι
Πολυφρόντιδές τε βουλαὶ
Ἐς ἁλικτύπους ἀήτας.

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Λυσιπήμων τότε Βάκχος
Πολυανθέσιν μ' ἐν αὔραις
Δονέει, μέθῃ γανώσας.

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Στεφάνους ἄνθεσι πλέξας,
Ἐπιθεὶς δὲ τῷ καρήνῳ,
Βιότου μέλπω γαλήνην.

XXXVII

CHANT BACHIQUE

Quand je bois à mon gré du vin,
Mon cœur, épanoui soudain,
Chante les muses à voix claire.

Quand je bois à mon gré du vin,
Je vois s'enfuir souci, chagrin,
Pensée instante, à la colère
Des vents soulevant l'onde amère.

Quand je bois à mon gré du vin,
Bacchus, tout joyeux et badin,
Sourit au nectar dont la sève
Dans les airs embaumés m'enlève.

Quand je bois à mon gré du vin,
En couronnant mon front serein
De la tresse que j'ai cueillie,
Je chante la paix de la vie.

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Μύρῳ εὐώδεϊ τέγξας
Δέμας, ἀγκάλαις δὲ κούρην
Κατέχων, Κύπριν ἀείδω.

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Ὑπὸ κυρτοῖσι κυπέλλοις
Τὸν ἐμὸν νόον ἁπλώσας,
Θιάσῳ τέρπομαι κούρων.

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Τοῦτό μοι μόνῳ τὸ κέρδος,
Τοῦτ' ἐγὼ λαβὼν ἀποίσω.
Τὸ θανεῖν γὰρ μετὰ πάντων.

Quand je bois à mon gré du vin,
Tout baigné d'un parfum divin,
Serrant une fille pubère
En mes bras, je chante Cythère.

Quand je bois à mon gré du vin,
Que comme en un profond bassin
Mon âme nage dans ma coupe,
Des danseurs j'anime la troupe.

Quand je bois à mon gré du vin,
Pour moi tout seul en est le gain,
C'est le seul qu'avec moi j'emporte,
Car, nous morts, toute joie est morte.

ΛΗ΄

ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΕΑΥΤΟΥ ΕΡΩΤΑΣ

Εἰ φύλλα πάντα δένδρων
Ἐπίστασαι κατειπεῖν,
Εἰ κύματ' οἶδας εὑρεῖν
Τὰ τῆς ὅλης θαλάσσης
Σὲ τῶν ἐμῶν Ἐρώτων
Μόνον ποιῶ λογιστήν.
Πρῶτον μὲν ἐξ Ἀθηνῶν
Ἔρωτας εἴκοσιν θὲς,
Καὶ πεντεκαίδεκ' ἄλλους·
Ἔπειτα δ' ἐκ Κορίνθου
Θὲς ὁρμαθοὺς Ἐρώτων·
Ἀχαΐης γάρ ἐστιν,
Ὅπου καλαὶ γυναῖκες.
Τίθει δὲ Λεσβίους μοι,
Καὶ μέχρι τῶν Ἰώνων,
Καὶ Καρίην, Ῥόδον τε,
Δισχιλίους Ἔρωτας. —

XXXVIII

MES AMOURS

Si tu peux les compter toutes
Les feuilles des arbres verts,
Si tu peux dire des mers
Et des sables des déserts
Tous les grains, toutes les gouttes,
C'est bien, compte mes Amours.
D'abord de la seule Athènes
Tu peux poser vingt Amours,
Et quinze autres aux faubourgs :
De Corinthe... ah ! par centaines
Mets les belles Achéennes,
Car ces plages en sont pleines,
Mets des légions d'Amours.
De Lesbos, de l'Ionie,
De Rhodes, de la Carie
Pose deux milliers d'Amours.
— Que dis-tu? — Marque toujours.

Τί φής; — Ἀεὶ κηρῷ θές.
Οὔπω Σύρους ἔλεξα,
Οὔπω πόθους Κανώβου,
Οὐ τῆς ἅπαντ' ἐχούσης
Κρήτης, ὅπου πόλεσσιν
Ἔρως ἐποργιάζει.
Τί σοι θέλεις ἀριθμῶ
Καὶ τοὺς Γαδείρων ἐκτὸς,
Τοὺς Βακτρίων τε κ' Ἰνδῶν,
Ψυχῆς ἐμῆς Ἔρωτας;

Faut-il compter la Syrie,
Canope aux nombreux Amours,
Dire Crète la fertile,
Crète qui dans chaque ville
Voit l'Amour faire fureur?
Enfin dois-je de mon cœur
Compter les Amours encore
De Bactres et de l'Indus,
D'Hercule jusqu'à Bacchus,
Du couchant jusqu'à l'aurore?

ΛΘ′

ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ

Σὺ μὲν, φίλη χελιδὸν,
Ἐτησίη μολοῦσα,
Θέρει πλέκεις καλιὴν,
Χειμῶνι δ' εἶς ἄφαντος
Ἢ Νεῖλον, ἢ 'πὶ Μέμφιν·
Ἔρως δ' ἀεὶ πλέκει μευ
Ἐν καρδίῃ καλιήν.
Πόθος δ' ὁ μὲν πτεροῦται,
Ὁ δ' ᾠόν ἐστιν ἀκμὴν,
Ὁ δ' ἡμίλεπτος ἤδη.
Βοὴ δὲ γίνετ' αἰεὶ
Κεχηνότων νεοττῶν.
Ἐρωτιδεῖς δὲ μικροὺς
Οἱ μείζονες τρέφουσιν
Οἱ δὲ τραφέντες εὐθὺς
Πάλιν κύουσιν ἄλλους.
Τί μῆχος οὖν γένηται;
Οὐ γὰρ σθένω τοσούτους
Ἔρωτας ἐκβοῆσαι.

XXXIX

MA NICHÉE D'AMOURS

Chaque été, douce hirondelle,
Tu niches dans nos pays,
Puis l'hiver à tire-d'aile
Tu revoles vers Memphis.
Mais l'Amour, l'Amour rebelle,
Toujours en mon cœur épris,
Niche et couve ses petits.
Qui de son aile sautille,
Qui de coque est habillé,
Et quand l'un fend sa coquille,
Maint petit émoustillé
Tend son bec et s'égosille.
Puis les grands Amourillons
Près des petits les nourrissent :
Mais bientôt les nourrissons
A la ponte aussi fournissent.
Qu'y faire? Et comment chasser
Tant d'Amours qui vont pousser?

Μ´

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Ἔρως ποτ᾽ ἐν ῥόδοισι
Κοιμωμένην μέλιτταν
Οὐκ εἶδεν, ἀλλ᾽ ἐτρώθη.
Τὸν δάκτυλον παταχθεὶς
Τᾶς χειρὸς, ὠλόλυξε·
Δραμὼν δὲ καὶ πετασθεὶς
Πρὸς τὴν καλὴν Κυθήρην,
Ὄλωλα, μᾶτερ, εἶπεν,
Ὄλωλα, κἀποθνήσκω.
Ὄφις μ᾽ ἔτυψε μικρὸς,
Πτερωτὸς, ὃν καλοῦσιν
Μέλιτταν οἱ γεωργοί.
Ἁ δ᾽ εἶπεν· Εἰ τὸ κέντρον
Πονεῖς τὸ τᾶς μελίττας,
Πόσον δοκεῖς πονοῦσιν,
Ἔρως, ὅσους σὺ βάλλεις;

XL

L'AMOUR PIQUÉ

Parmi les roses l'Amour
Ne vit endormie un jour
Une abeille; elle le pique
Au petit doigt de la main,
L'Amour pousse un cri soudain.
Courant, volant sans tunique
Vers Cypris, et tout en pleurs :
« Holà là ! dit-il, je meurs!
Holà là ! je meurs, ma mère!
Un petit serpent diptère,
L'abeille des laboureurs,
M'a piqué. » — « Si la piqûre
D'une abeille a ses douleurs,
Dit-elle, combien plus dure,
Amour, sera la blessure
Que tes traits font dans les cœurs! »

DIZAIN V

ΜΑ΄

ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ

Λιαρὸν πίωμεν οἶνον,
Ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον,
Τὸν ἐφευρετὰν χορείας,
Τὸν ὅλας ποθοῦντα μολπὰς,
Τὸν ὁμότροπον Ἔρωτι,
Τὸν ἐρώμενον Κυθήρης,
Δι' ὃν ἡ μέθη λοχεύθη,
Δι' ὃν ἡ Χάρις ἐτέχθη,
Δι' ὃν ἀμπαύεται Λύπα,
Δι' ὃν εὐνάζετ' Ἀνία.
Τὸ μὲν οὖν πόμα κερασθὲν
Ἁπαλοὶ φέρουσι παῖδες·
Τὸ δ' ἄχος πέφευγε μιχθὲν
Ἀνεμοτρόφῳ θυέλλῃ.
Τὸ μὲν οὖν πόμα λάβωμεν,
Τὰς δὲ φροντίδας μεθῶμεν.
Τί γάρ ἐστί σοι τὸ κέρδος

XLI

HYMNE A BACCHUS

Buvons, joyeux de sa présence,
Chantons Bacchus à l'unisson,
Bacchus l'inventeur de la danse,
Bacchus à qui plaît la chanson,
L'ami, l'égal de Cupidon,
Le bien-aimé de Cythérée.
Par lui la Grâce au doux souris,
Par lui l'Ivresse est engendrée,
Par lui la tristesse abjurée,
Par lui seul tous les pleurs taris.
Aussi dès que son doux breuvage
M'est offert par de beaux enfants,
Soudain sur l'aile des autans
Fuit mon chagrin avec l'orage.
Buvons donc, buvons, mes amis;
De nos cœurs chassons les ennuis.
Eh! que te revient-il des plaintes,

Ὀδυνωμένῳ μερίμναις;
Πόθεν οἴδαμεν τὸ μέλλον;
Ὁ βίος βροτοῖς ἄδηλος.
Μεθύων θέλω χορεύειν,
Μεμυρισμένος δὲ παίζειν
Μετὰ καὶ καλῶν γυναικῶν.
Μελέτω δὲ τοῖς θέλουσιν
Ὅσον ἐστὶν ἐν μερίμναις.
Ἱλαροὶ πίωμεν οἶνον,
Ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον.

O toi qui gémis dans les craintes?
Sait-on ce qui doit se passer?
La vie est pour tous incertaine.
Ivre donc, moi, je veux danser,
Et tout parfumé m'amuser
Avec de belles femmes. Prenne
Qui le veut soucis à foison,
Puisque telle est sa jouissance.
Chantons Bacchus à l'unisson,
Buvons, joyeux de sa présence.

ΜΒ′

ΕΡΩΤΙΚΟΝ

Ποθέω μὲν Διονύσου
Φιλοπαίγμονος χορείας·
Φιλέω δ', ὅταν ἐφήβου
Μετὰ συμπότου λυρίζω.
Στεφανίσκους δ' ὑακίνθων
Κροτάφοισιν ἀμφιπλέξας,
Μετὰ παρθένων ἀθύρειν
Φιλέω μάλιστα πάντων.
Φθόνον οὐκ οἶδ' ἐμὸν ἦτορ,
Φθόνον οὐκ οἶδα δαϊκτόν.
Φιλολοιδόροιο γλώττης
Φεύγω βέλεμνα κοῦφα.
Στυγέω μάχας παροίνους
Πολυκώμους κατὰ δαῖτας.
Νεοθηλέσ' ἅμα κούραις
Ὑπὸ βαρβίτῳ χορεύων,
Βίον ἥσυχον φέρωμεν.

XLII

MES GOUTS

J'aime de l'enjoué Bacchus
Les danses, l'allégresse vive :
J'aime auprès d'un jeune convive
A tenir l'archet de Phébus.
Mais lorsqu'à mes tempes bien ceintes
J'ai des couronnes d'hyacinthes,
Auprès des vierges, quoique vieux,
J'aime à jouer encor bien mieux.
Mon cœur ne connaît pas l'envie,
L'envie homicide et hardie.
De la malice aux traits légers
Je sais éviter les dangers.
J'exècre à la table nombreuse
Les combats du vin, la clameur;
Mais je mène une vie heureuse,
Lorsque mon luth guide le chœur
Des filles en leur tendre fleur.

ΜΓ´

ΕΙΣ ΤΕΤΤΙΓΑ

Μακαρίζομέν σε, τέττιξ,
Ὅτε δενδρέων ἐπ' ἄκρων
Ὀλίγην δρόσον πεπωκὼς,
Βασιλεὺς ὅπως, ἀείδεις.
Σὰ γάρ ἐστι κεῖνα πάντα,
Ὁπόσα βλέπεις ἐν ἀγροῖς,
Χ' ὁπόσα φέρουσιν ὗλαι.
Σὺ δὲ φιλία γεωργῶν,
Ἀπὸ μηδενός τι βλάπτων·
Σὺ δὲ τίμιος βροτοῖσιν,
Θέρεος γλυκὺς προφήτης.
Φιλέουσι μέν σε Μοῦσαι,
Φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτὸς,
Λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην.
Τὸ δὲ γῆρας οὔ σε τείρει.
Σοφὲ, γηγενὴς, φίλυμνε,
Ἀπαθὴς, ἀναιμόσαρκε,
Σχεδὸν εἶ θεοῖς ὅμοιος.

XLIII

LA CIGALE

Nous te disons heureuse, ô toi
Qui haut sur les arbres posée,
N'ayant bu qu'un peu de rosée,
Cigale, chantes comme un roi.
Car c'est à toi, c'est ton partage
Tout ce que tu vois aux guérets,
Tout ce que portent les forêts.
Ne nuisant à nul héritage,
O toi qu'aiment les laboureurs,
Que les mortels comblent d'honneurs,
De l'été douce prophétesse,
Les muses t'apportent leur don,
Autant même en fait Apollon;
Preuve, ta voix enchanteresse.
De la terre enfant sans vieillesse,
Tu n'as principe vicieux,
Ni chair, ni sang; mais ta sagesse,
Ton chant t'égalent presque aux Dieux.

ΜΔ΄

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Χαλεπὸν τὸ μὴ φιλῆσαι·
Χαλεπὸν δὲ καὶ φιλῆσαι·
Χαλεπώτερον δὲ πάντων
Ἀποτυγχάνειν φιλοῦντα.
Γένος οὐδὲν εἰς Ἔρωτα·
Σοφίη, τρόπος πατεῖται·
Μόνον ἄργυρον βλέπουσιν.
Ἀπόλοιτο πρῶτος αὐτὸς
Ὁ τὸν ἄργυρον φιλήσας.
Διὰ τοῦτον οὐκ ἀδελφὸς,
Διὰ τοῦτον οὐ τοκῆες·
Πόλεμοι, φόνοι, δι' αὐτόν.
Τὸ δὲ χεῖρον, ὀλλύμεσθα
Διὰ τοῦτον οἱ φιλοῦντες.

XLIV

L'AMOUR ET L'ARGENT

Ne pas aimer est un tourment,
C'est un tourment que l'amour même;
Mais le pis de tout, c'est qu'aimant,
L'on ne soit pas aimé soi-même.
Naissance n'est rien en amours;
On méprise et mœurs et sagesse :
L'argent là, l'argent seul a cours.
Périsse-t-il dans sa richesse
Le premier qui chérit l'argent.
Par l'argent il n'est plus de frère,
Par lui nul lien, nul parent.
Il cause le meurtre et la guerre;
Mais le pis, c'est que maint amant
Doit succomber faute d'argent.

ΜΕ΄

ΟΝΑΡ

Ἐδόκουν ὄναρ τροχάζειν,
Πτέρυγας φέρων ἐπ᾽ ὤμων·
Ὁ δ᾽ Ἔρως, ἔχων μόλιβδον
Περὶ τοῖς καλοῖς ποδίσκοις,
Ἐδίωκε καὶ κίχανεν.
Τί θέλει δ᾽ ὄναρ τόδ᾽ εἶναι;
Δοκέω δ᾽ ἔγωγε, πολλοῖς
Ἐν Ἔρωσί με πλακέντα,
Διολισθανεῖν μὲν ἄλλοις,
Ἑνὶ τῷδε συνδεθῆναι.

XLV

L'AMOUR CONSTANT

Je rèvais courir, aux aisselles
Pour tout bagage ayant des ailes;
Et l'Amour qui portait du plomb
Autour de ses beaux pieds, d'aplomb
Marche, et me saisit, et m'engage.
Qu'est-ce qu'un tel songe présage?
Moi, je pense qu'en mille amours,
Quoiqu'enlacé de mille atours,
Jusqu'à présent je fus volage,
Mais qu'un seul me tient pour toujours.

ΜΣΤ´

ΕΙΣ ΤΑ ΤΟΥ ΕΡΩΤΟΣ ΒΕΛΗ

Ὁ ἀνὴρ ὁ τῆς Κυθήρης
Παρὰ Λημνίαις καμίνοις
Τὰ βέλη τὰ τῶν Ἐρώτων
Ἐποίει, λαβὼν σίδηρον.
Ἀκίδας δ' ἔβαπτε Κύπρις,
Μέλι τὸ γλυκὺ λαβοῦσα·
Ὁ δ' Ἔρως χολὴν ἔμισγεν.
Ὁ δ' Ἄρης, ποτ' ἐξ ἀϋτῆς
Στιβαρὸν δόρυ κραδαίνων,
Βέλος ἠυτέλιζ' Ἔρωτος·
Ὁ δ' Ἔρως, Τόδ' ἐστὶν, εἶπεν,
Βαρύ· πειράσας νοήσεις.
Ἔλαβεν βέλεμνον Ἄρης·
Ὑπεμειδίασε Κύπρις.
Ὁ δ' Ἄρης ἀναστενάξας,
Βαρύ! φησίν· ἆρον αὐτό.
Ὁ δ' Ἔρως, Ἔχ' αὐτὸ, φησίν.

XLVI

LES FLÈCHES DE L'AMOUR

L'habile époux de Cythérée,
Aux antres de Lemnos, un jour,
Forgeait d'une main assurée
Avec l'acier les traits d'Amour.
Cypris à leur pointe acérée
Mettait bien un peu de doux miel,
Mais l'Amour y mêlait du fiel.
Mars après les combats s'avance,
Il agite sa lourde lance,
Dédaignant les flèches d'Amour.
L'Amour dit : Ce dard est-il lourd?
Essaie, et juge dans ton âme.
Mars a déjà le trait de flamme :
Cypris sourit; Mars à son tour,
Poussant une plainte subite,
Oh! lourd! dit-il; ôte-le vite.
Tu l'as, garde-le, dit l'Amour.

ΜΖʹ

ΕΙΣ ΓΕΡΟΝΤΑ

Φιλῶ γέροντα τερπνὸν,
Φιλῶ νέον χορευτήν.
Γέρων δ', ὅταν χορεύῃ,
Τρίχας γέρων μέν ἐστιν,
Τὰς δὲ φρένας νεάζει.

XLVII

LE GRACIEUX VIEILLARD

J'aime un vieillard gracieux,
J'aime un jeune homme qui danse ;
Mais celui qui danse vieux,
Quoique vieux par les cheveux,
Du cœur a l'adolescence.

ΜΗ΄

ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ

Ὁ τὸν ἐν πόνοις ἀτειρῆ
Νέον, ἐν πόθοις ἀταρβῆ,
Καλὸν ἐν πότοις χορευτὴν
Τελέων, θεὸς κατῆλθεν
Ἁπαλὸν βροτοῖσι φίλτρον,
Πόθον ἄστονον, κομίζων
Γόνον ἀμπέλου, τὸν οἶνον,
Πεπεδημένον ὀπώραις
Ἐπὶ κλημάτων φυλάττειν,
Ἵν', ὅταν τέμνωσι βότρυν,
Ἄνοσοι μένωσι πάντες,
Ἄνοσοι δέμας θητὸν,
Ἄνοσοι γλυκύν τε θυμὸν,
Ἐς ἔτους φανέντος ἄλλου.

XLVIII

LA VISITE DE BACCHUS

Le Dieu qui soutient la jeunesse
Dans ses travaux, dans ses amours;
Qui, dans les festins, les beaux jours,
Donne au danseur grâce et souplesse,
Bacchus vient garder le raisin,
Nous apportant son doux breuvage,
Son philtre ennemi du chagrin,
Le fruit de la vigne, le vin
Encor captif sous le feuillage.
Mais que la grappe, sa prison,
Tombe, et des maux fuit la famille,
Et plein de santé le corps brille,
Et de gaîté l'esprit petille
Jusqu'au retour de la saison.

ΜΘ΄

ΕΙΣ ΟΙΝΟΝ

Τὸν μελανόχρωτα βότρυν
Ταλάροις φέροντες ἄνδρες,
Μετὰ παρθένων, ἐπ᾽ ὤμων.
Κατὰ ληνὸν δὲ βαλόντες,
Μόνον ἄρσενες πατοῦσιν
Σταφυλὴν, λύοντες οἶνον,
Μέγα τὸν θεὸν κροτοῦντες
Ἐπιληνίοισιν ὕμνοις,
Ἐρατὸν πίθοις ὁρῶντες
Νέον ἐς ζέοντα Βάκχον.
Ὃν ὅταν πίῃ γεραιὸς,
Τρομεροῖς ποσὶν χορεύει
Πολιὰς τρίχας τινάσσων.
Ὁ δὲ παρθένον λοχήσας
Ἐρατὸς νέος ἐλυσθεὶς,
Ἁπαλὸν δέμας χυθεῖσαν
Σκιερῶν ὕπερθε φύλλων,

XLIX

LES VENDANGES

Garçons et filles vont portant
Sur l'épaule dans leur corbeille
Les raisins à la peau vermeille :
Et dans le pressoir les jetant,
Les hommes seuls foulent la grappe
D'où le vin délivré s'échappe;
Célébrant de tout leur pouvoir
Le Dieu dans l'hymne du pressoir,
Et tenant les yeux sur la tonne
Où l'aimable vin doux bouillonne.
Quand il en boit, à pas tremblants
Le vieillard danse, il abandonne
Au caprice ses cheveux blancs.
Mais le jeune amant dans l'ivresse
Cherche à séduire sa maîtresse,
S'il la voit le corps étendu
Céder au sommeil qui l'oppresse

Βεϐαρημένην ἐς ὕπνον,
Ἐς ἔρωτ' ἄωρα θέλγει
Προδότιν γάμων γενέσθαι.
Ὁ δὲ, μὴ λόγοισι πείθων,
Τότε μὴ θέλουσαν ἄγχει·
Μετὰ γὰρ νέων ὁ Βάκχος
Μεθύων ἄτακτα παίζει.

A l'ombre d'un berceau feuillu.
Il veut qu'avant l'heure sonnée
Elle trahisse l'hyménée.
Mais ne pouvant par ses discours
La persuader, il l'outrage;
Car Bacchus, maître du jeune âge,
Le pousse aux folâtres amours.

Ν΄

ΕΙΣ ΔΙΣΚΟΝ

ΕΧΟΝΤΑ ΑΦΡΟΔΙΤΗΝ

Ἄρα τίς τόρευσε πόντον,
Ἄρα τίς μανεῖσα τέχνα
Ἀνέχευε κῦμα δίσκῳ
Ἐπὶ νῶτα τῆς θαλάττης;
Ἄρα τίς ὕπερθε λευκὰν
Ἁπαλὰν χάραξε Κύπριν
Νόος ἐς θεοὺς ἀερθεὶς,
Μακάρων φύσιος ἀρχάν;
Ὁ δέ νιν ἔδειξε γυμνὰν,
Χ' ὅσα μὴ θέμις δ' ὁρᾶσθαι,
Μόνα κύμασιν καλύπτει.
Ἀλαλημένα δ' ἐπ' αὐτὰ,
Βρύον ὣς ὕπερθε λευκὸν
Ἁπαλοχρόους γαλήνας,
Δέμας ἐς πλόον φέρουσα,
Ῥόθιον πάροιθεν ἕλκει.
Ῥοδέων δ' ὕπερθε μαζῶν,

L

VÉNUS SUR LES EAUX

Qui donc osa graver la mer,
Qui roula dans sa verve heureuse
Sur ce disque le flot amer
Au dos de la vague écumeuse?
Qui donc, élançant ses esprits
Jusqu'aux Dieux, sculpta téméraire
La blanche, la tendre Cypris,
Des immortels unique mère?
Il la montre nue à la terre
Et ce qu'il n'est permis de voir
N'a que l'eau pour voile et miroir.
Elle nage sur cette plage
Comme algue blanche en temps serein
Balancée auprès du rivage.
Portant son corps sur le bassin,
Elle pousse le flot voisin
Qui s'ouvre à sa gorge rosée

Ἁπαλῆς ἔνερθε δειρῆς,
Μέγα κῦμα πρῶτα τέμνει.
Μέσον αὔλακος δὲ Κύπρις,
Κρίνον ὣς ἴοις ἑλιχθὲν,
Διαφαίνεται γαλήνας.
Ὑπὲρ ἀργύρῳ δ' ὀχοῦνται
Ἐπὶ δελφῖσιν χορευταῖς
Δολερὸν νόον μερόπων
Ἔρος, Ἵμερος, γελῶντες.
Χορὸς ἰχθύων τε κυρτὸς,
Ἐπὶ κυμάτων κυβιστῶν,
Παφίης τὸ σῶμα παίζει,
Ἵνα νήχεται γελῶσα.

Au-dessus d'un cou de rosée.
Dans l'azur du sillon Cypris
Étale ses grâces parfaites,
Pendant le calme, comme un lis
Enlacé dans des violettes.
On voit des dauphins sur l'argent
Qui portent en chœur auprès d'elle
L'Amour, le Désir, se riant
Des ruses de maint infidèle.
Puis, sur le dos courbé des flots,
Le cercle des poissons s'empresse
De jouer, pour que la déesse
Sourie en nageant vers Paphos.

DIZAIN VI

ΝΑ΄

ΕΙΣ ΡΟΔΟΝ

Στεφανηφόρου μετ' ἦρος
Μέλομαι ῥόδον τέρεινον.
Συνέταιρε δ' αὖξε μολπήν.

Τόδε γὰρ θεῶν ἄημα,
Τόδε καὶ βροτῶν χάρημα,
Χάρισίν τ' ἄγαλμ' ἐν ὥραις
Πολυανθέων Ἐρώτων,
Ἀφροδίσιόν τ' ἄθυρμα.
Τόδε καὶ μέλημα μύθοις,
Χαρίεν φυτόν τε Μουσῶν.
Γλυκὺ καὶ ποιοῦντι πεῖραν
Ἐν ἀκανθίναις ἀταρποῖς·
Γλυκὺ δ' αὖ λαβόντι, θάλπειν
Μαλακαῖσι χερσὶ κούφαις
Προσάγοντ' Ἔρωτος ἄνθος.
Ἀσόφῳ τόδ' αὐτὸ τερπνὸν

LI

ÉLOGE DE LA ROSE

Le printemps remet sa couronne,
Je chante la rose mignonne.
Accompagne, ami, de ton mieux.

La rose est l'haleine des Dieux,
La rose aux mortels semble bonne.
Dans le temps fleuri des Amours
Les Grâces en font leurs atours,
C'est le hochet de Cythérée,
L'allégorie en est parée,
Et les Muses la font chérir.
Il est doux pour l'aller cueillir
De braver les sentiers d'épines,
De faire, oracle du plaisir,
Claquer ses feuilles purpurines
Aux mains qui prennent son odeur.
La rose est l'ornement des tables,

Θαλίαις τε καὶ τραπέζαις,
Διονυσίαις θ' ἑορταῖς.
Τί δ' ἄνευ ῥόδου γένοιτ' ἄν;
Ῥοδοδάκτυλος μὲν Ἠὼς,
Ῥοδοπήχεες δὲ Νύμφαι·
Ῥοδόχρους δὲ κἀφροδίτα
Παρὰ τῶν σοφῶν καλεῖται.
Τόδε καὶ νόσοισιν ἀρκεῖ,
Τόδε καὶ νεκροῖς ἀμύνει,
Τόδε καὶ χρόνον βιᾶται.
Χαρίεν ῥόδων δὲ γῆρας
Νεότητος ἔσχεν ὀδμήν.
Φέρε δὴ, φύσιν λέγωμεν.
Χαροπῆς ὅτ' ἐκ θαλάσσης
Δεδροσωμένην Κυθήρην
Ἐλόχευε πόντος ἀφρῷ,
Πολεμόκλονόν τ' Ἀθήνην
Κορυφῆς ἐδείκνυε Ζεὺς,
Φοβερὴν θέαν Ὀλύμπῳ,
Τότε καὶ ῥόδων ἀγητῶν
Νέον ἔρνος ἤνθισε Χθὼν,
Πολυδαίδαλον λόχευμα·
Μακάρων θεῶν δ' ὅμιλος,
Ῥόδον ὡς γένοιτο, νέκταρ
Ἐπιτέγξας, ἀνέτειλεν
Ἀγέρωχον ἐξ ἀκάνθης
Φυτὸν ἄμβροτον Λυαίῳ.

Bacchus, en tes fêtes aimables,
Comme elle égaie le chanteur!
Quoi de beau sans la rose encore?
Rosés sont les doigts de l'Aurore,
Les Nymphes ont le bras rosé,
De Vénus le teint s'en colore,
Par les poëtes composé.
Aux morts la rose arme la terre;
Rose, aux malades salutaire,
Vit tout son temps dans sa fraîcheur;
Et, dans sa vieillesse encor chère,
De la jeunesse elle a l'odeur.
Disons sa naissance sacrée.
Quand l'onde amoureuse de l'air
De son écume sur la mer
Forma l'humide Cythérée;
Quand Jupiter de son cerveau,
Aux yeux de sa cour alarmée,
Lança Minerve tout armée,
La Terre, ô prodige nouveau!
Fit des fleurs la plus merveilleuse,
La rose qu'Olympe admira.
Pour l'achever, il l'arrosa
De nectar; lors, majestueuse,
S'épanouit dans sa fraîcheur
La reine à la tige épineuse,
De Bacchus l'immortelle fleur.

ΝΒ΄

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Ὅτ' ἐγώ σε νέοις ὁμιλοῦντ'
Ἐσορῶ, πάρεστιν ἥβα.
Τότε δὴ, τότ' ἐς χορείην
Ὁ γέρων ἐγὼ πτεροῦμαι.
Περίμεινόν με' Κυβήβα.
Παράδος, θέλω στέφεσθαι·
Πολιὸν δὲ γῆρας ἑκάς·
Νέος ἐν νέοις χορεύσω.
Διονυσίης δέ μοί τις
Φερέτω ῥόον ἀπ' ὀπώρης,
Ἵν' ἴδῃ γέροντος ἀλκὴν,
Δεδαηκότος μὲν εἰπεῖν,
Δεδαηκότος δὲ πίνειν,
Χαριέντως δὲ μανῆναι.

LII

MON GOUT POUR LA DANSE

Suis-je entouré d'adolescents
La jeunesse rentre en mes sens ;
Et soudain, soudain en cadence,
Vieillard je convole à la danse.
Cybèle songe à me donner
Des fleurs, je veux me couronner ;
Loin de moi la blanche vieillesse !
Dansons jeune avec la jeunesse.
Que l'on m'apporte de Bacchus,
De l'automne l'aimable jus,
Et l'on verra le feu, l'audace
D'un vieillard instruit à parler,
D'un vieillard instruit à sabler,
Mêlant le délire à la grâce.

ΝΓ′

ΔΕΙ ΠΙΝΕΙΝ ΜΕΤΡΙΩΣ

Ἄγε δή, φέρ' ἡμὶν, ὦ παῖ,
Κελέβην, ὅκως ἄμυστιν
Προπίω, τὰ μὲν δέκ' ἐγχέας
Ὕδατος, τὰ πέντε δ' οἴνου
Κυάθους, ὡς ἀνυβριστὶ
Ἀδεῶς τε βασσαρήσω.
Ἄγε δεῦτε, μηκέθ' οὕτω
Πατάγῳ τε κἀλαλητῷ
Σκυθικὴν πόσιν παρ' οἴνῳ
Μελετῶμεν, ἀλλὰ καλοῖς
Ὑποπίνοντες ἐν ὕμνοις.

LIII

BUVONS EN PAIX

Allons, apporte-nous, esclave,
La Célèbe, afin qu'à longs traits
Je boive. Mais, avant tout, lave
Les cinq cyathes de vin frais
Dans dix cyathes d'une eau pure,
Que du vin je brave l'injure.
Verse donc; mais pas tant de train,
De tapage, de cri d'alarme;
Comme Scythes parmi le vin
Ne mêlons nul cliquetis d'arme,
Chantons plutôt l'hymne divin.

ΝΔ′

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Τὸν Ἔρωτα γὰρ τὸν ἁβρὸν
Μέλομαι βρύοντα μίτραις
Πολυανθέμοις ἀείδειν.
Ὅδε καὶ θεῶν δυνάστης·
Ὅδε καὶ βροτοὺς δαμάζει.

LIV

POUVOIR DE L'AMOUR

C'est l'Amour au charmant sourire,
Au front paré de mille fleurs,
Que je vais chanter sur ma lyre.
Il tient les Dieux sous son empire,
Des mortels il dompte les cœurs.

ΝΕ΄

ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΡ

Καλόν ἐστι βαδίζειν,
Ὅπου λειμῶνες κομῶσιν,
Ὅπου λεπτὴν ἡδυτάτην
Ἀναπνεῖ Ζέφυρος αὔρην,
Κλῆμα τὸ βάκχειον ἰδεῖν,
Χ' ὑπὸ τὰ πέταλα δῦναι,
Ἁπαλὴν παῖδα κατέχων
Κύπριν ὅλην πνέουσαν.

LV

JOIE DU PRINTEMPS

Quel charme, en la belle saison,
De fouler le naissant gazon,
Où le léger Zéphyr promène
Sa douce et caressante haleine ;
De voir les trésors de Bacchus,
Et sous leurs branchages feuillus
D'enlacer la beauté pubère,
Respirant Cypris tout entière.

ΝΣΤ′

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Σφαίρῃ δεῦτέ με πορφυρέῃ
Βάλλων χρυσοκόμης Ἔρως,
Νυνὶ ποικίλα λαμβάνων,
Συμπαίζειν προκαλεῖται·
Ἡ δ', ἐστὶν γὰρ ἀπ' εὐκτίτου
Λέσβου, τὴν μὲν ἐμὴν κόμην,
Λευκὴ γὰρ, καταμέμφεται,
Πρὸς δ' ἄλλην τινὰ χάσκει.

LVI

MALICE DE L'AMOUR

Me jetant sa rouge pomme,
C'est l'Amour aux cheveux d'or
Qui, par ses ruses, me somme
D'aimer une fois encor.
Mais celle-ci, car la belle
Est de Lesbos : Ses cheveux
Sont tout blancs, murmure-t-elle,
Soupirant pour de moins vieux.

ΝΖ′

ΛΙΤΑΝΕΙΑ

Γουνοῦμαί σ', ἐλαφηβόλε,
Ξανθὴ παῖ Διὸς, ἀγρίων
Δέσποιν', Ἄρτεμι, θηρῶν·
Ἵκου νῦν ἐπὶ Ληθαίου
Δίνῃσι· θρασυκαρδίων
Ἀνδρῶν ἐγκαθόρα πόλιν
Χαίρουσ'· οὐ γὰρ ἀνημέρους
Ποιμαίνεις πολιήτας.

LVII

INVOCATION A DIANE

Je t'implore, Artémis la sage,
Blonde fille de Jupiter,
Toi qui domptes avec le fer
La biche et le monstre sauvage;
Viens près des gouffres du Léthé,
Viens secourir dans sa détresse
Une déplorable cité
Qu'habite un peuple sans rudesse.

ΝΗʹ

ΕΙΣ ΠΩΛΟΝ

Πῶλε Θρηκίη, τί δή με
Λοξὸν ὄμμασιν βλέπουσα
Νηλεῶς φεύγεις, δοκέεις δέ
   Μ' οὐδὲν εἰδέναι σοφόν;

Ἴσθι τοι, καλῶς μὲν ἄν τοι
Τὸν χαλινὸν ἐμβάλοιμι,
Ἡνίας δ' ἔχων στρέφοιμι
   Ἀμφὶ τέρματα δρόμου.

Νῦν δὲ λειμῶνάς τε βόσκεαι,
Κοῦφά τε σκιρτῶσα παίζεις·
Δεξιὸν γὰρ ἱπποπείρην
   Οὐκ ἔχεις ἐπεμβάτην.

LVIII

LA CAVALE DE THRACE

Cavale de Thrace, pourquoi,
Fixant tes yeux hagards sur moi,
Me fuir ainsi? Crois-tu, sauvage,
Que je ne sais rien de sage?

Sois sûre que d'habile main
Je saurais t'imposer le frein,
Et te faire, en tenant les rênes,
Tourner la borne aux arênes.

Maintenant sur les prés fleuris,
Folâtre, tu pais et bondis,
Nul écuyer, faute d'adresse,
N'ayant charmé ta rudesse.

ΝΘ'

ΛΙΤΑΝΕΙΑ

Ὦ 'ναξ, ᾧ δαμάλης Ἔρως
Καὶ Νύμφαι κυανώπιδες
Πορφυρέη τ' Ἀφροδίτη
Συμπαίζουσιν, ἐπιστρέφεαι δ'
Ὑψηλὰς ὀρέων κορυφάς,
Γουνοῦμαί σε· σὺ δ' εὐμενὴς
Ἔλθ' ἡμῖν, κεχαρισμένης δ'
Εὐχωλῆς ἐπακούειν·
Κλευβούλῳ δ' ἀγαθὸς γενοῦ
Σύμβουλος· τὸν ἐμὸν δ' ἔρωτ'
Ὦ δ' εὖ νῦν σε δέχεσθαι.

LIX

INVOCATION A L'AMOUR

Amour au souverain pouvoir,
Toi dont les Nymphes à l'œil noir,
Dont l'éblouissante Aphrodite
Aiment les jeux, toi dont l'essor
Au haut des monts les suit encor,
Je m'agenouille ; à moi viens vite,
Ecoute avec faveur mes vœux ;
Donne un conseil officieux
A l'adolescent Cléobule,
Afin qu'en gracieux émule
Il aime un ami gracieux.

Ξ′

ΕΠΙΘΑΛΑΜΙΟΝ

Θεάων ἄνασσα, Κύπρι,
Ἵμερε, κράτος χθονίων,
Γάμε, βιότοιο φύλαξ,
Ὑμέας λόγοις λιγαίνω·
Ὑμέας στίχοις κυδαίνω,
Ἵμερον, Γάμον, Παφίην.

Δέρκεο τὴν νεᾶνιν, δέρκεο, κοῦρε.
Ἔγρεο, μή σε φύγῃ πέρδικος ἄγρα.

Στρατόκλεις, φίλος Κυθήρης,
Στρατόκλεις, ἄνερ Μυρίλλης,
Ἴδε τὴν φίλην γυναῖκα·
Κομάει, τέθηλε, λάμπει.
Ῥόδον ἀνθέων ἀνάσσει·
Ῥόδον ἐν κόραις Μύριλλα.

Ἠέλιος τὰ σέθεν δέμνια φαίνοι·
Κυπάριττος πεφύκοι σεῦ ἐνὶ κήπῳ

LX

ÉPITHALAME

Reine des Déesses, Cypris,
Désir, maître des cœurs épris,
Hymen, doux gardien de la vie,
C'est vous qu'en cet hymne je prie,
Vous que je célèbre en mes vers,
Désir, hymen, reine aux yeux pers.

Époux, vois ton épouse, et la regarde en face.
Tôt, peur que la perdrix n'échappe avant la chasse.

De Myrille époux vigoureux,
Stratocle, ami de Cythérée,
Vois ton épouse désirée
Au frais éclat, aux beaux cheveux.
Rose en reine des fleurs se pose,
Des vierges Myrille est la rose.

Que le soleil encor te trouve au lit demain,
Que toujours le cyprès pousse dans ton jardin.

DIZAIN VII

ΞΑ'

ΕΙΣ ΤΟ ΓΗΡΑΣ

Πολιοὶ μὲν ἡμὶν ἤδη
Κρόταφοι, κάρη δὲ λευκόν·
Χαρίεσσα δ' οὐκ ἔθ' ἥβη
Πάρα· γηραλέοι δ' ὀδόντες·

Γλυκεροῦ δ' οὐκ ἔτι πολλὸς
Βιότου χρόνος λέλειπται.
Διὰ ταῦτ' ἀνασταλύζω
Θαμὰ, Τάρταρον δεδοικώς.

'Αΐδεω γάρ ἐστι δεινὸς
Μυχὸς, ἀργαλέη δ' ἐς αὐτὸν
Κάθοδος· καὶ γὰρ ἕτοιμον
Καταβάντι μὴ 'ναβῆναι.

LXI

HORREUR DU TARTARE

Déjà mes deux tempes pâlissent,
Ma tête étale sa blancheur ;
Adieu la grâce, la fraîcheur,
La jeunesse : mes dents vieillissent.

De douce vie un court moment
M'est laissé par le temps avare.
Pour cela je gémis souvent,
Tant je redoute le Tartare.

De Pluton certe à redouter
Est le gouffre, horrible est la pente,
Sans obstacle pour la descente,
Mais impossible à remonter.

ΞΒ′

ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΕΡΩΝΤΑΣ

Ἐν ἰσχίοις μὲν ἵπποι
Πυρὸς χάραγμ' ἔχουσιν,
Καὶ Παρθίους τις ἄνδρας
Ἐγνώρισεν τιάραις.
Ἐγὼ δὲ τοὺς ἐρῶντας
Ἰδὼν ἐπίσταμ' εὐθύς·
Ἔχουσι γάρ τι λεπτὸν
Ψυχῆς ἔσω χάραγμα.

LXII

LE SIGNALEMENT

Aux flancs mêmes les coursiers
Du fer chaud portent les arrhes;
Chez les Parthes, les guerriers
Sont reconnus aux thiares.
Moi, je juge les amants
Même à la première vue,
Car ils ont à l'âme nue
Le cachet de leurs tourments.

ΞΓʹ

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Ὦ παῖ παρθένιον βλέπων,
Δίζημαί σε· σὺ δ' οὐ κλύεις,
Οὐκ εἰδὼς ὅτι τῆς ἐμῆς
Ψυχῆς ἡνιοχεύεις.

ΞΔʹ

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Ἔρως, ἐσιδών μευ
Ὑποπόλιον γένειον,
Χρυσοφαέννων πτερύγων
Ταρσοῖς παρπέταται.

LXIII

LES RÊNES DE L'AMOUR

Enfant dont l'œil est vierge, hélas!
Je t'appelle, et tu n'entends pas;
Tu ne sais pas qu'en traits de flamme
Tu tiens les rênes de mon âme.

LXIV

LA FUITE DE L'AMOUR

L'Amour fuit en me voyant
Le menton tout blanchissant,
De ses deux ailes qu'il dore
Il s'envole, et vole encore.

ΞΕʹ

ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ

Ἐπὶ δ' ὀφρύσιν σελίνων
Στεφανίσκους θέμενοι,
Θάλειαν ἑορτὴν
Ἀγάγωμεν Διονύσῳ.

ΞΣΤʹ

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ

Ἐμὲ γὰρ λόγων ἕκητι
Οἱ παῖδες ἂν φιλοῖεν·
Χαρίεντα μὲν γὰρ ᾄδω,
Χαρίεντα δ' οἶδα λέξαι.

LXV

LA FÊTE DE BACCHUS

Que le persil à nos fronts
Étale ses verts festons,
Car de Bacchus c'est la fête,
C'est son banquet qu'on apprête.

LXVI

SUR MOI-MÊME

En conversant je dois leur plaire,
Les jeunes gens doivent m'aimer,
Car si ma lyre est douce et chère,
Ma parole aussi doit charmer.

ΞΖʹ

ΕΙΣ ΜΕΓΙΣΘΗΝ

Ὁ Μεγίσθης δ᾽ ὁ φιλόφρων,
Δέκα δὴ μῆνες ἐπειδὴ
Στεφανοῦταί τε λύγῳ, καὶ
Τρύγα πίνει μελιηδέα.

ΞΗʹ

ΕΙΣ ΧΡΥΣΟΝ

Ἐγὼ δ᾽ οὔτ᾽ ἂν Ἀμαλθείης
Βουλοίμην κέρας, οὔτ᾽ ἔτεα
Πεντήκοντά τε χἠκατὸν
Ταρτησσοῦ βασιλεῦσαι.

LXVII

SUR MÉGISTHE

C'est Mégisthe au cœur bien aimant
Qui, de saule se couronnant,
Après dix mois à grande dose
Boit son moût avant qu'il dépose.

LXVIII

LA CORNE D'AMALTHÉE

Moi, je ne l'ai pas souhaitée
La riche corne d'Amalthée,
Ni de régner à Tartessus,
Comme Arganthon, cent ans et plus.

ΞΘ΄

ΕΙΣ ΧΕΙΜΩΝΑ

Μεὶς μὲν δὴ ποσειδηϊὼν
Ἕστηκε· νεφέλαι δ᾽ ὕδατι
Βαρύνονται, ἄγριοι δὲ
Χειμῶνες παταγοῦσι.

Ο΄

ΕΙΣ ΕΡΩΤΟΣ ΠΕΛΕΚΥΝ

Μεγάλῳ δ᾽ ηὖτέ μ᾽ Ἔρως
Ἔκοψεν, ὥστε χαλκεὺς,
Πελέκει, χειμερίῃ δ᾽
Ἔλουσεν ἐν χαράδρῃ.

LXIX

LE MOIS DE NEPTUNE

Voilà le mois de Neptune,
Le voilà, la nue est brune,
D'eau chargée, et les hivers
Orageux troublent les airs.

LXX

LA HACHE DE L'AMOUR

L'Amour, comme on bat le fer,
M'atteint de sa grand' cognée,
Et ma dépouille baignée
Roule en un torrent d'hiver.

PIÈCES
ANACRÉONTIQUES

Α΄

ΠΕΡΙ ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ

Ἀνακρέων ἰδών με,
Ὁ Τήϊος μελῳδὸς,
Ὄναρ λέγων προσεῖπε,
Κἀγὼ, δραμὼν πρὸς αὐτὸν,
Περιπλάκην φιλήσας.
Γέρων μὲν ἦν, καλὸς δὲ,
Καλὸς δὲ καὶ φίλευνος.
Τὸ χεῖλος ὦζεν οἴνου.
Τρέμοντα δ' αὐτὸν ἤδη
Ἔρως ἐχειραγώγει.
Ὁ δ', ἐξελὼν καρήνου,
Ἐμοὶ στέφος δίδωσι·
Τὸ δ' ὦζ' Ἀνακρέοντος.
Ἐγὼ δ' ὁ μωρὸς ἄρας
Ἐδησάμην μετώπῳ·
Καὶ δῆθεν ἄχρι καὶ νῦν
Ἔρωτος οὐ πέπαυμαι.

I

APPARITION D'ANACRÉON

Anacréon de Téos,
Doux chansonnier de Paphos,
En songe vint m'apparaître.
Moi, je cours de tout mon être,
Le presser contre mon sein,
Lui si beau dans sa vieillesse,
Si beau, si plein de tendresse !
Sa lèvre exhalait le vin ;
Et d'Amour la douce main
Guidait sa marche tremblante.
Il détache et me présente
De sa tête le feston ;
Ça sentait Anacréon.
Moi, je le prends, m'en couronne :
Insensé, depuis ce jour
Je tremble, mon cœur frissonne,
Et ne bat que pour l'Amour.

Β´

ΕΙΣ ΑΠΟΛΛΩΝΑ

Ἄγε, θυμὲ, πῆ μέμηνας,
Μανίην μανεὶς ἀρίστην;
Τὸ βέλος φέρε κρατύνων,
Σκοπὸν ὡς βαλὼν ἀπέλθῃς·
Τὸ δὲ τόξον Ἀφροδίτης
Ἄφες· ὡς θεοὺς ἐνίκα.
Τὸν Ἀνακρέοντα μιμοῦ,
Τὸν ἀοίδιμον μελιστήν.
Φιάλην πρόπινε παισὶν,
Φιάλην λόγων ἐραννήν·
Ἀπὸ νέκταρος ποτοῖο
Παραμύθιον λαβόντες,
Φλογερὸν φυγόντες ἄστρον.

II

L'ENTHOUSIASME POÉTIQUE

Allons, mon cœur, dans ta fureur,
Veux-tu poursuivre ta manie?
Lance ton trait ferme et sans peur,
Que du droit but il ne dévie.
De Vénus prends l'arc furieux
Qui lui sert à vaincre les Dieux;
D'Anacréon dans ton délire
Tiens aussi l'amoureuse lyre.
Tiens en faveur des jeunes gens
La coupe aux conseils éloquens,
Afin que, le nectar bachique
Leur inspirant un chant lyrique,
Ils évitent l'astre malin,
Et puisent l'esprit dans le vin.

Γ'

ΕΙΣ ΧΡΥΣΟΝ

Σὺ γὰρ δόλῳ, σύ τοι φθόνῳ
Ἔρωτ' ἔθηκας ἀνδράσιν·
Λύρην δ' ἄλυπα παστάδων
Φιλαμάτων τε κεδνῶν.
Πόθων κύπελλα κίρνη·
Ὅταν θέλῃς δὲ, φεύγεις.
Λύρης δ' ἐμῆς ἀοιδὰν
Οὐκ ἂν λίποιμι τυτθόν.
Ξείνοισι δ' ἄγχι Μουσῶν
Δολίοις ἀπίστοις ἁνδάνοις·
Ἐμοὶ δὲ τῷ λυροκτύπῃ
Μούσας φρεσὶν ἀποίκους
Ἀχανδέας ὀρίνοις
Αἴγλαν τε λαμπρύνοις

III

SUR PLUTUS

Par toi la fraude, l'envie
Ronge l'âme des mortels;
Par toi la lyre étourdie
Quitte les plaisirs réels.
Fuis, Dieu de l'or et des ruses,
Pour toi pas même un instant
Je ne laisserai le chant,
Puisque jamais tu n'abuses
Que les ennemis des Muses.
Non, tu ne pourrais encor
Me sevrer de poésie,
De Muses, de simple vie,
Quand tu serais cousu d'or.

Δ´

ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ

Δότε μοι λύρην Ὁμήρου,
Φονίης ἄνευθε χορδῆς.
Φέρε μοι κύπελλα θεσμῶν,
Φέρε μοι, νόμους κεράσσω,
Μεθύων ὅπως χορεύσω.
Ὑπὸ σώφρονος δὲ λύσσης
Μετὰ βαρβίτων ἀείδων
Τὸ παροίνιον βοήσω·
Δότε μοι λύρην Ὁμήρου,
Φονίης ἄνευθε χορδῆς.

IV

SUR UN FESTIN

Donnez-moi la lyre d'Homère,
Mais sans la corde de la guerre.
Apportez les coupes, les lois,
Apportez, je veux à la fois
Et boire et danser en cadence.
Je veux avec joie et décence,
Au son du luth m'accompagnant,
Faire éclater l'hymne bruyant.
Donnez-moi la lyre d'Homère,
Mais sans la corde de la guerre.

Ε´

ΠΡΟΣ ΖΩΓΡΑΦΟΝ

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε,
Λυρικῆς ἄκουε Μούσης
Φιλοπαίγμονός τε Βάκχου
Ἑτεροπνόους ἐναύλους.
Γράφε τὰς πόλεις τὸ πρῶτον
Ἱλαράς τε καὶ γελώσας·
Ὁ δὲ κηρὸς εἰ δύναιτο,
Γράφε καὶ νόμους φιλούντων.

V

TABLEAU D'HYMÉNÉE

Allons, des peintres le meilleur,
Écoute la muse lyrique,
Et la double flûte bachique
Dont les sons charment la douleur.
Des villes peins-moi le délire,
Les jeux, les ris; et, si la cire
Te le permet, peins à mes sens
Les lois que suivent les amants.

ΣΤ'

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ

Στέφος πλέκων ποθ', εὗρον
Ἐν τοῖς ῥόδοις Ἔρωτα,
Καὶ, τῶν πτερῶν κατασχὼν,
Ἐϐάπτισ' εἰς τὸν οἶνον,
Λαϐὼν δ' ἔπιον αὐτόν·
Καὶ νῦν ἔσω μελῶν μου
Πτεροῖσι γαργαλίζει.

VI

L'AMOUR MOUCHERON

Tressant des roses un jour,
Parmi je trouvai l'Amour,
Et le prenant par les ailes,
Je le plonge dans mon vin,
Et bois le philtre divin :
Et puis les ailes cruelles
Se débattent dans mon sein.

Ζ′

ΕΙΣ ΛΥΡΑΝ

Ἡδυμελὴς Ἀνακρέων,
Ἡδυμελὴς δὲ Σαπφώ.
Πινδαρικὸν τόδε μοι μέλος
Συγκεράσας τις ἐγχέοι.
Τὰ τρία ταῦτά μοι δοκεῖ
Καὶ Διόνυσος ἐλθὼν
Καὶ Παφίη λιπαρόχροος
Καὐτὸς Ἔρως ἂν ἐκπιεῖν.

VII

LES TROIS LYRES

Qu'Anacréon, le doux chanteur,
Et Sapho, sa charmante sœur,
Appellent l'ode pindarique.
Oui, versez la triple liqueur.
Puisse à la triade lyrique
S'unir aussi le bon Bacchus,
Et l'éblouissante Vénus,
Et le Dieu de l'ode érotique.

Η′

ΕΙΣ ΧΡΥΣΟΝ

Ὁ δραπέτας ὁ Χρυσὸς
Ὅταν με φεύγῃ κραιπνοῖς
Διηνέμοις τε ταρσοῖς
('Αεὶ δ', ἀεί με φεύγει),
Οὔ μιν διώκω· τίς γὰρ
Μισοῦν θέλει τι θηρᾷν;
Ἐγὼ δ' ἄφαρ λιασθεὶς
Τοῦ δραπέταο Χρυσοῦ,
Ἐμῶν φρενῶν μὲν αὔραις
Φέρειν ἔδωκα λύπας,
Λύρην δ' ἑλὼν ἀείδω
Ἐρωτικὰς ἀοιδάς.
Πάλιν δ', ὅταν με θυμὸς
Ὑπερφρονεῖν διδάξῃ,
Ἄφνω προσεῖφ' ὁ δραπέτας,
Φέρων μέθαν δὴ φροντίδων,
Ἑλών μιν ὡς μεθ' ἡμῶν

VIII

SUR PLUTUS

Quand de l'or le Dieu volage
Me fuit plus prompt que l'orage,
Me fuit de ses ailes d'or,
Me fuit et me fuit encor,
Je ne bouge : est-il d'un sage
D'aimer ce qu'il doit haïr?
Moi, dès qu'il veut m'éblouir,
Dès qu'il vient, je m'en éloigne,
Et le chagrin qui me poigne,
Je l'abandonne au zéphir.
Prenant ma lyre d'ivoire,
D'Amour je chante la gloire;
Mais à peine de mon cœur
Ai-je assuré la victoire,
Que vient le Dieu suborneur,
Avec l'or et la grandeur,
Afin qu'ivre de richesse

Λύρης γένωμαι δαρόν.
Ἄπιστ', ἄπιστε Χρυσὲ,
Μηδὲν δόλοις με θέλγεις·
Πλέον χρυσοῦ τὰ νεῦρα,
Πόθους καλούς τ' ἀείδειν.

J'oublie et lyre et sagesse.
Mais fuis, oui, fuis pour toujours,
Dieu de l'or, ta ruse est vaine.
Fi de l'or! fi de la peine!
Mieux vaut chanter les Amours.

Θ΄

ΕΙΣ ΑΠΟΛΛΩΝΑ

Ἀνὰ βάρϐιτον δονήσω.
Ἄεθλος μὲν οὐ πρόκειται·
Μελέτη δ᾽ ἔπεστι παντὶ
Σοφίης λαχόντ᾽ ἄωτον.
Ἐλεφαντίνῳ δὲ πλήκτρῳ
Λιγυρὸν μέλος κροαίνων,
Φρυγίῳ ῥυθμῷ βοήσω,
Ἅτε τις κύκνος Καΰστρου
Πολιοῖς πτεροῖσι μέλπων·
Ἀνέμου σύναυλος ἠχή.
Σὺ δὲ, Μοῦσα, συγχόρευε.
Ἱερὸν γάρ ἐστι Φοίϐου
Κιθάρη, δάφνη, τρίπους τε.
Λαλέω δ᾽ ἔρωτα Φοίϐου,
Ἀνεμώλιον τὸν οἶστρον.
Σαόφρων γάρ ἐστ᾽ ἀκούσας,
Τὸ μὲν ἐκπέφευγα κέντρον,

IX

SUR APOLLON

Mon luth résonne sous mes doigts
Sans émule, car mon génie
Soumis à la sage harmonie
S'abandonne à ses douces lois.
Je vais sur le plectre d'ivoire
Faire éclater un chant de gloire,
Suivant le rhythme phrygien,
Ainsi qu'un cygne aux blanches ailes
Sur le Caïstre aux rives belles
Module un chant aérien.
Muse, que ta voix s'y marie.
A Phébus je veux dédier
Mon trépied, mon luth, mon laurier.
De Phébus il faut que je die
L'Amour et sa flèche hardie,
Lorsque la Nymphe dédaignant
Ses vœux, ses traits, et s'enfuyant,

Φύσεως δ' ἄμειψα μορφήν.
Φυτὸν εὐθαλὲς δ' ἐπηχεῖ.
Ὁ δὲ Φοῖβος ᾖε, Φοῖβος
Κρατέειν κόρην νομίζων·
Χλοερὸν δρέπων δὲ φύλλον,
Ἐδόκει τελεῖν κυθήρην.

Changea de forme, de nature,
Et devint bois, vive verdure.
Mais Phébus, que devint Phébus?
Croyant vaincre Nymphe au bel âge,
En place d'une autre Vénus
Il ne saisit qu'un vain feuillage.

Ι΄

ΕΙΣ ΝΕΚΡΟΝ ΑΔΩΝΙΝ

Ἄδωνιν ἡ Κυθήρη
Ὡς εἶδε νεκρὸν ἤδη,
Στυγνὰν ἔχοντα χαίταν,
Ὠχράν τε τὰν παρειάν,
Ἄγειν τὸν ὗν πρὸς αὐτὰν
Ἔταξε τὼς Ἔρωτας.
Οἱ δ' εὐθέως ποτανοὶ
Πᾶσαν δραμόντες ὕλαν
Στυγνὸν τὸν ὗν ἀνεῦρον,
Δῆσάν τε κἀπέδησαν.
Χὼ μὲν βρόχῳ καθάψας
Ἔσυρεν αἰχμάλωτον·
Ὁ δ' ἐξόπισθ' ἐλαύνων
Ἔτυπτε τοῖσι τόξοις.
Ὁ θὴρ δ' ἔβαινε δειλῶς·
Φοβεῖτο γὰρ Κυθήρην.
Τῷ δ' εἶπεν Ἀφροδίτα·
Πάντων κάκιστε θηρῶν,
Σὺ τόνδε μηρὸν ἴψω;

X

LA MORT D'ADONIS

La déesse de Cythère
Voyant mort son Adonis,
Ses cheveux souillés de terre,
Sa pâleur, ses yeux ternis,
Dit aux Amours qu'on amène
Le monstre qui fait sa peine.
Prenant leur vol à la fois,
Ils parcourent tout le bois.
Le monstre, plus mort qu'en vie,
Est pris, et l'on vous le lie.
L'un, le tenant par le frein,
Le mène en laisse bon train ;
L'autre, poussant à l'arrière,
De son arc fait étrivière.
Le sanglier va confus,
Car il redoutait Vénus.
En le voyant Aphrodite
Dit : C'est toi, bête maudite,
Qui cette cuisse blessas,

Σύ μευ τὸν ἄνδρ' ἔτυψας;
Ὁ θὴρ δ' ἔλεξεν ὧδε·
Ὄμνυμί σοι, Κυθήρη,
Αὐτάν σε, καὶ τὸν ἄνδρα,
Καὶ ταῦτά μευ τὰ δεσμά,
Καὶ τώσδε τὼς κυναγώς,
Τὸν ἄνδρα τὸν καλόν σευ
Οὐκ ἤθελον πατάξαι·
Ἀλλ' ὡς ἄγαλμ' ἐσεῖδον,
Καί, μὴ φέρων τὸ καῦμα,
Γυμνὸν τὸν εἶχε μηρὸν
Ἐμαινόμαν φιλᾶσαι·
Καί μευ σίναζε κραντήρ.
Τούτους λαβοῦσα, Κύπρι,
Τούτους κόλαζε, τέμνε·
Τί γὰρ φέρω περισσὼς
Ἐρωτικὼς ὀδόντας;
Αἰ δ' οὐχί σοι τάδ' ἀρκεῖ,
Καὶ ταῦτ' ἐμεῦ τὰ χείλη.
Τί γὰρ φιλεῖν ἐτόλμων;
Τὸν δ' ἠλέησε Κύπρις,
Εἶπέν τε τοῖς Ἔρωσι
Τὰ δεσμά οἱ 'πιλῦσαι.
Ἐκ τῶδ' ἐπηκολούθει,
Κἠς ὕλαν οὐκ ἔβαινε·
Καὶ τῷ πυρὶ προσελθὼν
Ἔκαιε τὼς ἔρωτας.

Qui mon tendre époux glaças!
Le sanglier s'aventure,
Et dit : Vénus, je te jure
Par toi-même et ton époux,
Par ces liens, par vous tous,
Chasseurs, oui, Vénus, j'assure
Que ton époux bel à voir
Je l'ai tué sans le vouloir.
Il paraissait à ma vue
Comme une belle statue,
Et je voulus déposer
Sur sa cuisse un doux baiser.
Et ma dent fit sa blessure.
Voilà, Cypris, je le jure,
Voilà le crime à punir :
A quoi bon, pour en finir,
Garderais-je mes défenses;
Mes lèvres, source d'offenses,
Ont-elles pu t'indigner,
A quoi bon les épargner?
Plus de baiser, plus d'audace.
Il dit : Cypris lui fait grâce,
Dit aux Amours d'oublier,
Et qu'il faut le délier.
Depuis il suit la Déesse,
Quitte à jamais la forêt,
Et la défense traîtresse
A la brûler il est prêt.

Α΄

ΕΙΣ ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ ΑΝΔΡΙΑΝΤΑ

Θᾶσαι τὸν ἀνδριάντα τοῦτον, ὦ ξένε,
Σπουδᾷ· καὶ λέγ', ἐπὰν ἐς οἶκον ἔνθῃς,
Ἀνακρέοντος εἰκόν' εἶδον ἐν Τέῳ,
Τῶν πρόσθ' ἔιτι περισσὸν ᾠδοποιῶν·
Προσθεὶς δὲ χὤτι τοῖς νέοισιν ἅδετο,
Ἐρεῖς ἀτρεκέως ὅλον τὸν ἄνδρα.

I

SUR LA STATUE D'ANACRÉON

Examine, étranger, ce marbre de Paros,
Pour que chez toi tu puisses te redire :
D'Anacréon j'ai vu la statue à Téos,
Sans contredit le premier pour la lyre.
Ajoute qu'il fut cher non moins qu'il fut aimant,
Et tu diras tout l'homme exactement.

Β

ΚΗΡΙΟΚΛΕΠΤΗΣ

Τὸν κλέπταν ποτ' Ἔρωτα κακὰ κέντασε μέλισσα,
Κηρίον ἐκ σίμβλων συλεύμενον· ἄκρα δὲ χειρῶν
Δάκτυλα πάνθ' ὑπένυξεν· ὁ δ' ἄλγεε, καὶ χέρ' ἐφύσση,
Καὶ τὰν γᾶν ἐπαταξε, καὶ, ἅλατο· τᾷ δ' Ἀφροδίτᾳ
Δεῖξεν τὰν ὀδύναν, καὶ μέμφετω, ὅττι γε τυτθὸν
Θηρίον ἐντὶ μέλισσα, καὶ ἁλίκα τραύματα ποιεῖ.
Χ' ἁ μάτηρ γελάσασα, Τὺ δ' οὐκ ἴσον ἐσσὶ μελίσσαις;
Χὢ τυτθὸς μὲν ἔῃς, τὰ δὲ τραύματα ἁλίκα ποιεῖς.

II

LE VOLEUR DE MIEL

L'Amour lui volant son miel, une abeille en sa colère,
Pour défendre ses rayons lui faisait cruelle guerre,
Le piquait au bout des doigts. Lui, de douleur sur sa main
Souffle, et trépigne, et gémit. Vers Aphrodite soudain
Il vole, et montre sa plaie, et se plaint et s'émerveille
Du si petit animal et des maux que fait l'abeille.
Mais sa mère, en souriant : Toi, tout comme celle-ci,
Quelque petit que tu sois, ne blesses-tu pas aussi?

Α΄

ΙΞΕΥΤΗΣ

Ἰξευτὰς ἔτι κῶρος, ἐν ἄλσεϊ δενδράεντι
Ὄρνεα θηρεύων, τὸν ἀπότροπον εἶδεν Ἔρωτα
Ἑσδόμενον πύξοιο ποτὶ κλάδον· ὡς δ' ἐνόασε,
Χαίρων ὥνεκα δὴ μέγα φαίνετο ὄρνεον αὐτῷ,
Τὼς καλάμως ἅμα πάντας ἐπ' ἀλλάλοισι συνάπτων,
Τᾷ καὶ τᾷ τὸν Ἔρωτα μετάλμενον ἀμφεδόκευεν.
Χὼ παῖς, ἀσχαλάων ἕνεχ' οἱ τέλος οὐδὲν ἀπάντη,
Τὼς καλάμως ῥίψας ποτ' ἀροτρέα πρέσβυν ἵκανεν,
Ὅς νιν τάνδε τέχναν ἐδιδάξατο· καὶ λέγεν αὐτῷ,
Καὶ οἱ δεῖξεν Ἔρωτα καθήμενον. αὐτὰρ ὁ πρέσβυς
Μειδιόων κίνησε κάρη, καὶ ἀμείβετο παῖδα,
Φείδεο τᾶς θήρας, μηδ' ἐς τόδε τὤρνεον ἔρχευ.
Φεῦγε μακράν· κακὸν ἐντὶ τὸ θηρίον· ὄλβιος ἐσσῇ
Εἰσόκα μή μιν ἕλῃς· ἢν δ' ἀνέρος ἐς μέτρον ἔλθῃς,
Οὗτος ὁ νῦν φεύγων καὶ ἀπάλμενος, αὐτὸς ἀφ' αὐτῶ
Ἐλθὼν ἐξαπίνας, κεφαλὰν ἐπὶ σεῖο καθιξεῖ.

I

L'OISELEUR

Un oiseleur imberbe au plus épais d'un bois,
En chassant aux oiseaux vit l'Amour une fois
Qui tantôt fuit, tantôt sur le buis se repose.
L'enfant joyeux de voir le grand et bel oiseau,
En redoublant de soins, met gluau sur gluau,
Et s'acharne à piper l'Amour de pose en pose.
Puis lassé d'essayer, et sans fin, et sans heur,
Rompt ses gluaux, et court chez le vieux laboureur
Qui lui montra son art, et se met à lui dire
Comment l'Amour perchait. Le vieillard d'en sourire,
Et secouant la tête, il répond à l'enfant :
Ne te fie à ta proie, à l'oiseau si plaisant,
Évite bien plutôt cette cruelle bête,
Tu serais bien heureux qu'il te fuît en effet,
L'oiseau t'évite enfant, mais deviens homme fait,
Et soudain il viendra se poser sur ta tête.

Β´

ΤΟΝ ΔΙΔΑΣΚΟΝΤΑ ΔΙΔΑΣΚΕΙ Ο ΕΡΩΣ

Ἁ μεγάλα μοι Κύπρις ἔθ' ὑπνώοντι παρέστα,
Νηπίαχον τὸν Ἔρωτα καλᾶς ἐκ χειρὸς ἄγοισα,
Ἐς χθόνα νευστάζοντα, τόσον δέ μοι ἔφρασε μῦθον,
Μέλπειν μοι φίλε βοῦτα λαβὼν τὸν Ἔρωτα δίδασκε.
Ὣς λέγε, χ' ἁ μὲν ἀπῆνθεν· ἐγὼ δ', ὅσα βωκολίασδον
Νήπιος, ὡς ἐθέλοντα μαθεῖν τὸν Ἔρωτα δίδασκον·
Ὡς εὗρεν πλαγίαυλον ὁ Πὰν, ὡς αὐλὸν Ἀθάνα,
Ὡς χέλυν Ἑρμάων, κίθαριν δ' ὡς ἁδὺς Ἀπόλλων.
Ταῦτά μιν ἐξεδίδασκον. ὁ δ' οὐκ ἐμπάζετο μύθων,
Ἀλλά μοι αὐτὸς ἄειδεν ἐρωτύλα, καί μ' ἐδίδασκε
Θνατῶν τ' ἀθανάτων τε πόθους, καὶ ματέρος ἔργα.
Κἠγὼν ἐκλαθόμαν μὲν ὅσων τὸν ἔρωτα δίδασκον,
Ὅσσα δ' ἔρως μ' ἐδίδαξεν ἐρωτύλα πάντ' ἐδιδάχθην.

II

L'AMOUR ÉCOLIER MAITRE

La grande Cypris en songe une nuit vint m'apparaître,
Tenant par sa belle main l'Amour toujours jeune et traître
Qui baissait les yeux à terre; et Cypris me caressant :
Cher berger, voici l'Amour, fais qu'il apprenne le chant.
Elle dit, et disparaît, et moi je repasse vite
Mes airs, mes chants, pauvre fou d'espérer qu'Amour m'imite.
De Pan je dis le pipeau, puis la flûte de Pallas,
Hermès trouvant la tortue, Apollon le luth; mais las!
Pendant que je l'instruisais, l'Amour qui peu s'en soucie,
Ne songe qu'à ses chansons, et sans se piquer d'envie,
M'enseigne des immortels et des hommes les Amours,
Et les gestes de sa mère, et fait si bien que j'oublie
Ce dont je voulais l'instruire, en m'instruisant de ses tours.

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ ΑΝΑΛΕΚΤΑ

Α′

Ξανθῇ δ' Εὐρυπύλῃ μέλει
Ὁ περιφόρητος Ἀρτέμων.
. . . .
Πρὶν μὲν ἔχων κερβέριον, καλύμματ' ἐσφηκωμένα,
Καὶ ξυλίνους ἀστραγάλους ἐν ὠσὶ καὶ ψιλὸν περὶ
Πλευρῇσι δισσῇσιν βοὸς
Νεόπλυτον εἴλυμα κακῆς ἀσπίδος, ἀρτοπώλισιν
Κἠθελοπόρνοισιν ὁμιλέων ὁ πονηρὸς Ἀρτέμων,
Κίβδηλον εὑρίσκων βίον,
Πολλὰ μὲν ἐν δουρὶ τιθεὶς αὐχένα, πολλὰ δ' ἐν τροχῷ,
Πολλὰ δὲ νῶτα σκυτίνῃ μάστιγι θωμιχθεὶς, κόμην
Πώγωνά τ' ἐκτετιλμένος,
Νῦν δ' ἐπιβαίνει σατινέων, χρύσεα φορέων καθέρματα
Παῖς ὁ Κύκης, καὶ σκιαδίσκην ἐλεφαντίνην φορεῖ
Γυναιξὶν αὔτως...

FRAGMENTS D'ANACRÉON

I

Il aime Eurypyle la blonde
L'homme au char, Artémon l'immonde.

. . . .

Jadis vêtu d'un sac piteux, coiffé d'une toque en lambeaux,
Il avait osselets de bois aux oreilles, et vieilles peaux
Autour des reins; cette ceinture
Était d'un méchant bouclier l'enveloppe épilée et dure.
Parmi les mitrons crapuleux on voyait l'infâme Artémon
De son pain pétrir le limon.
Maintes fois il eut le cou pris, et dans la fourche, et dans la roue,
Maintes fois eut le dos marqué de l'étrivière, il eut la joue
Épilée ainsi que le chef.
À présent le fils de Cycée a des colliers d'or en relief,
Roule dans un char élégant, comme les femmes se fait gloire
De porter l'ombrelle d'ivoire.

Β΄

Ψάλλω δ' εἴκοσι
Χορδαῖσιν μάγαδιν ἔχων,
Ὦ Λεύκασπι· σὺ δ' ἡβᾷς.

Γ΄

Φέρ' ὕδωρ, φέρ' οἶνον, ὦ παῖ·
Φέρε δ' ἀνθεμεῦντας ἡμῖν
Στεφάνους· ἔνεικον, ὡς μὴ
Πρὸς Ἔρωτα πυκταλίζω.

Δ΄

Ἠρίστησα μὲν ἰτρίου
Λεπτοῦ μικρὸν ἀποκλάς,
Οἴνου δ' ἐξέπιον κάδον·
Νῦν δ' ἁβρῶς ἐρόεσσαν
Ψάλλω πηκτίδα, τῇ φίλῃ
Κωμάζων παιδὶ ἁβρῇ.

Ε΄

Ἀπέκειρας δ' ἁπαλῆς
Κόμης ἄμωμον ἄνθος.

II

Sur vingt cordes avec tendresse,
Leucaspis, en touchant du luth,
Je vais célébrer ta jeunesse
A son début.

III

Apporte, enfant, de l'eau, du vin,
Apporte-nous des fleurs en tresse.
Dépêche-toi, car c'est en vain
Que je lutte, l'Amour me presse.

IV

Si d'un peu de pâte légère
Ma faim a pu se satisfaire,
J'ai bu mon bocal de vin vieux ;
A présent d'un doigter joyeux
Pinçant la pectis amoureuse,
Je fête une fille joyeuse.

V

On a coupé ta chevelure,
Fleur suave, aimable parure.

ΣΤ΄

Ἐρῶ τε δῆτα, κοὐκ ἐρῶ,
Καὶ μαίνομαι, κοὐ μαίνομαι.

Ζ΄

Δοκέει κλύειν γὰρ ἧδε,
Λαλέειν τις εἰ θελήσει.

Η΄

Ἅτε νεβρὸν νεοθηλέα γαλαθηνὸν, ὅστ' ἐν ὕλῃ
Κεροέσσης ἀπολειφθεὶς ὑπὸ μητρὸς ἐπτοήθη.

Θ΄

Κνίζη τὶς ἤδη καὶ πέπειρα γίνομαι
Σὴν διὰ μαργοσύνην.

Ι΄

Τίς ἔρος μοι τέρψας θυμὸν ἐσέβη,
Τερένων ἡμιόπων ὑπ' αὐλῶν ὀρχεῖσθαι;

ΙΑ΄

Μυθηταὶ δ' ἐνὶ νήσῳ
Μεγιστῇ διέπουσιν
Ἱερὸν ἄστυ [Σάμοιο]

VI

Faut-il parler, ma voix expire,
A peine éclos meurt mon délire.

VII

Ne semble-t-il pas qu'elle écoute,
Que quelqu'un veuille lui parler?

VIII

Comme un faon non sevré que sa mère branchue
Laisse égarer aux bois, tu trembles à ma vue.

IX

Et piquée, et mûrie aux traits brûlants d'Amour,
Je partage tes feux, ta folie à mon tour.

X

Quel désir en mon cœur m'invite aux douces chutes,
Aux danses dont les pas suivent les demi-flûtes.

XI

Les harangueurs remplissent l'île,
L'île très-vaste, et leurs propos
Séditieux troublent la ville,
La sainte ville de Samos.

ΙΒ΄

Ἀσπίδα ῥίψ᾽ ἐς ποταμοῦ καλλιῤῥόου προχοάς.

ΙΓ΄

Ἦσάν ποτ᾽, ἦσαν ἄλκιμοι Μιλήσιοι.

ΙΔ΄

Νῦν δ᾽ ἀπὸ μὲν πόλεως στέφανος ὄλωλεν.

ΙΕ΄

Ἀπό μοι θανεῖν γένοιτ᾽ οὐ γὰρ ἂν ἄλλη
Λύσις ἐκ πόνων γένοιτ᾽ οὐδαμὰ τῶνδε.

ΙΣΤ΄

Ἀναπέτομαι δὴ πρὸς Ὄλυμπον πτερύγεσσι κούφαις
Διὰ τὸν ἔρωτ᾽·

ΙΣ΄

Ἀρθεὶς δ᾽ ηὖτ᾽ ἀπὸ Λευκάδος
Πέτρης ἐς πολιὸν κῦμα κολυμβῶ, μεθύων ἔρωτι.

XII

Il a jeté son bouclier dans le beau fleuve à l'eau courante.

XIII

Ils étaient jadis, ils étaient valeureux les Milésiens.

XIV

Maintenant la noble cité laisse là tomber sa couronne.

XV

Que ne puis-je mourir, puisque rien qu'un tombeau
Ne saurait de ma peine alléger le fardeau.

XVI

Ah! je m'envole vers l'Olympe au gré de tes ailes légères,
Céleste Amour. . . . .

XVII

Ivre d'Amour, lancé du haut de l'air,
Je plonge comme du Leucade au sein de la blanchâtre mer.

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ ΕΠΙΓΡΑΜΜΑΤΑ

Α΄

Οὐ φίλος, ὃς, κρητῆρι παρὰ πλέῳ οἰνοποτάζων,
Νείκεα καὶ πόλεμον δακρυόεντα λέγει,
Ἀλλ᾽ ὅστις, Μουσέων τε καὶ ἀγλαὰ δῶρ᾽ Ἀφροδίτης
Συμμίσγων, ἐρατῆς μνήσκεται εὐφροσύνης.

Β΄

Ἡ τὸν θύρσον ἔχουσ᾽ Ἑλικωνιὰς, ἥ τε παρ᾽ αὐτὴν
Ξανθίππη, Γλαύκη τ᾽, εἰς χορὸν ἐρχόμεναι,
Ἐξ ὄρεος χωρεῦσι, Διωνύσῳ δὲ φέρουσιν
Κισσὸν καὶ σταφυλὴν πίονα καὶ χίμαρον.

Γ΄

Βοΐδιον, οὐ χοάνοις τετυπωμένον, ἀλλ᾽ ὑπὸ γήρως
Χαλκωθὲν, σφετέρῃ ψεύσατο χειρὶ Μύρων.
Βουκόλε, τὰν ἀγέλαν πόῤῥω νέμε, μὴ τὸ Μύρωνος
Βοΐδιον ὡς ἔμπνουν βουσὶ συνεξελάσῃς.

Δ΄

Οὗτος Φειδόλα ἵππος ἀπ᾽ εὐρυχόροιο Κορίνθου
Ἄγκειται Κρονίδᾳ, μνᾶμα ποδῶν ἀρετᾶς.

INSCRIPTIONS D'ANACRÉON

I

Ce n'est pas mon ami qui, puisant au cratère,
Me parle de querelle et de sanglante guerre;
Mais celui qui, mêlant Aphrodite aux neuf sœurs,
N'a que des souvenirs qui charment tous les cœurs.

II

Celle qui tient le thyrse est Héliconias,
Puis Glaucé, puis Xanthippe en chœur suivent ses pas,
Venant des monts porter à Bacchus en offrande
Le gras bouc, le raisin, le lierre et sa guirlande.

III

Cette génisse ne doit pas — au moule sa forme d'airain,
Mais à l'âge, sans que Myron, quoi qu'il en dise, y mît la main.
Pasteur, éloigne ton bétail, de peur que, la croyant en vie,
Tu ne l'emmènes avec toi, des autres génisses suivie.

IV

Ce coursier, la riche Corinthe — à Jupiter l'a consacré
Par lui du coureur Phidolas le souvenir est célébré.

Ε΄

Στροίβου παῖ, τόδ' ἄγαλμα, Λεώκρατες, εὖτ' ἀνέθηκας
Ἑρμῇ, καλλικόμους οὐκ ἔλαθες Χάριτας,
Οὐδ' Ἀκαδημίαν πολυγαθέα, τῆς ἐν ἀγοστῷ
Σὴν εὐεργεσίην τῷ προσιόντι λέγω.

ΣΤ΄

Τελλίᾳ ἡμερόεντα βίον πόρε, Μαιάδος υἱὲ,
Ἀντ' ἐρατῶν δώρων τῶνδε χάριν θέμενος.
Δὸς δέ μιν εὐθυδίκων Εὐωνυμέων ἐνὶ δήμῳ
Ναίειν, αἰῶνος μοῖραν ἔχοντ' ἀγαθήν.

Ζ΄

Εὔχεο Τιμώνακτι θεῶν κήρυκα γενέσθαι
Ἤπιον, ὅς μ' ἐρατοῖς ἀγλαΐην προθύροις
Ἑρμῇ τε κρείοντι καθέσσατο· τὸν δ' ἐθέλοντα
Ἀστῶν καὶ ξείνων γυμνασίῳ δέχομαι.

Η΄

Ῥυσαμένα Πύθωνα δυσαχέος ἐκ πολέμοιο,
Ἀσπὶς Ἀθηναίης ἐν τεμένει κρέμαται.

Θ΄

Πρηξιδίκη μὲν ἔρεξεν, ἐβούλευσεν δὲ Δύσηρις
Εἷμα τόδε· ξυνὴ δ' ἀμφοτέρων σοφίη.

V

Fils de Strœbus, ô Léocrate, en plaçant cet Hermès ici
Tu n'as pas oublié les grâces chevelues,
Ni l'agréable académie, au fût de laquelle je li
Les générosités qu'elle a de toi reçues.

VI

A Tellie, ô fils de Maïa, rends la vie agréable et douce;
Accorde-lui ta grâce en faveur de ces dons;
Et fais qu'elle puisse habiter parmi le peuple aux beaux renoms,
Arrivant fortunée où la parque la pousse.

VII

Qu'on félicite Timonax — d'être un héraut chéri des Dieux,
Lui qui pour ornement de ces beaux vestibules
Au puissant Hermès me dédie, afin d'admettre les émules,
Citoyens, étrangers, à ces gymniques jeux.

VIII

Pour délivrer Pithon d'une guerre funeste
Au temple de Pallas ce bouclier-là reste.

IX

Dysère a conçu cette robe, et Préxidique l'a finie,
L'habileté des deux y brille réunie.

Ι΄

Πραξαγόρας τάδε δῶρα θεοῖς ἀνέθηκε, Λυκαίου
Υἱός· ἐποίησεν δ' ἔργον Ἀναξαγόρας.

ΙΑ΄

Πρόφρων, Ἀργυρότοξε, δίδου χάριν Αἰσχύλου υἱῷ
Ναυκράτει, εὐχωλὰς τάσδ' ὑποδεξάμενος.

ΙΒ΄

Πρὶν μὲν Καλλιτέλης μ' ἱδρύσατο· τόνδε δ' ἐκείνου
Ἔκγονοι ἐστάσανθ', οἷς χάριν ἀντιδίδου.

ΙΓ΄

Παιδὶ φιλοστεφάνου Σεμέλας ἀνέθηκε Μέλανθος
Μνᾶμα χοροῦ νίκας, υἱὸς Ἀρηϊφίλου.

ΙΔ΄

Βωμοὺς τούσδε θεοῖς Σοφοκλῆς ἱδρύσατο πρῶτος,
Ὃς πλεῖστον Μούσης εἶχε κλέος τραγικῆς.

ΙΕ΄

Ἀβδήρων προθανόντα τὸν αἰνοβίην Ἀγάθωνα
Πᾶσ' ἐπὶ πυρκαϊῆς ἥδ' ἐβόησε πόλις.
Οὔ τινα γὰρ τοιόνδε νέων ὁ φιλαίματος Ἄρης
Ἠνάρισεν στυγερῆς ἐν στροφάλιγγι μάχης.

X

Ces dons aux Dieux sont ceux de Praxagore
Fils de Lycus, l'œuvre est d'Anaxagore.

XI

Dieu dont l'arc est d'argent, sois propice à Naucrate
Fils d'Eschyle, et reçois l'offrande qui te flatte.

XII

Avant que Callitèle eût dressé cette image,
Honoré par ses fils, il leur rend même hommage.

XIII

Mélanthe fils d'Aréiphile — à l'enfant de Sémélé donne,
Pour avoir vaincu dans les chœurs, ce monument, et sa couronne.

XIV

C'est Sophocle qui le premier a dressé ces autels aux Dieux,
De la muse tragique élève glorieux.

XV

Pour le brave Agathon que vient de perdre Abdère
Gémit sur son bûcher la cité tout entière.
Jamais d'un tel guerrier le sanguinaire Mars
N'a moissonné les jours dans ses affreux hasards.

ΙΣΤ΄

Καὶ σὲ Κλεηνορίδη, πόθος ὤλεσε πατρίδος αἴης,
Θαρσήσαντα Νότου λαίλαπι χειμερίη.
Ὥρη γάρ σε πέδησεν ἀνέγγυος· ὑγρὰ δὲ τὴν σὴν
Κύματ' ἀφ' ἱμερτὴν ἔκλυσεν ἡλικίην.

ΙΖ΄

Ἀλκίμων σ', ὦ 'ριστοκλείδη, πρῶτον οἰκτείρω φίλων·
Ὤλεσας δ' ἥβην, ἀμύνων πατρίδος δουληΐην.

ΙΗ΄

Καρτερὸς ἐν πολέμοις Τιμόκριτος, οὗ τόδε σᾶμα.
Ἄρης δ' οὐκ ἀγαθῶν φείδεται, ἀλλὰ κακῶν.

XVI

Tu voulais revoir ta patrie, ô Clénoride, et ton désir
Qui t'exposait aux ouragans, loin d'elle, hélas! t'a fait périr.
Car, voguant malgré la saison qui présageait plus d'un orage,
Tu fus englouti par les eaux dès la tendre fleur de ton âge.

XVII

O le plus brave des amis, je te perds à l'aube de l'âge,
Mais de ta patrie, Ariston, ta mort a vengé l'esclavage.

XVIII

Intrépide dans les combats, Timocrite, voilà ta tombe.
Quand les lâches sont épargnés, sous Mars le héros seul succombe.

SAPHO

Α´

ΕΙΣ ΑΦΡΟΔΙΤΗΝ

Ποικιλόθρον᾽, ἀθάνατ᾽ Ἀφροδίτα,
Παῖ Διὸς δολοπλόκε, λίσσομαί σε,
Μή μ᾽ ἄσαισι, μήδ᾽ ἀνίαισι δάμνα,
Πότνια, θῦμον·

Ἀλλὰ τυίδ᾽ ἔλθ᾽, αἴ ποκα κἀτερῶτα
Τᾶς ἐμᾶς αὔδας ἀίοισα πόλλυ
Ἔκλυες, πατρὸς δὲ δόμον λιποῖσα,
Χρύσεον ἦλθες

Ἄρμ᾽ ὑποζεύξασα, κάλοι δέ σ᾽ ἆγον
Ὠκέες στροῦθοι, περὶ γᾶς μελαίνας
Πύκνα δινεῦντες πτέρ᾽ ἀπ᾽ ὀῤῥάνω, αἰθέ-
ρος διὰ μέσσω·

Αἶψα δ᾽ ἐξίκοντο. Τὺ δ᾽, ὦ μάκαιρα,
Μειδιάσασ᾽ ἀθανάτῳ προσώπῳ,
Ἤρε᾽ ὄττι δ᾽ ἦν, τὸ πέπονθα, κὤττι
Δήν τε κάλημμι,

I

ODE A VÉNUS

Nymphe au trône éclatant, immortelle Aphrodite,
Rusée enfant de Jos, je t'en supplie, ô sœur,
Non, ne m'assaille pas, dans les ennuis évite
De m'abîmer le cœur.

Mais viens, ah ! viens à moi, je t'implorai naguère,
De mon cœur embrasé s'exhalaient mille vœux,
Tu m'entends, et tu viens, en laissant de ton père
Le séjour radieux.

Ton char sous toi s'anime, et du ciel tes beaux guides,
Tes moineaux t'emportaient vites comme l'éclair
Autour du globe noir, de leurs ailes rapides,
Par le milieu de l'air.

A peine arrivaient-ils que toi, belle déesse,
Animant d'un souris ton visage immortel,
Demandes ce que j'ai, quelle douleur m'oppresse,
Pourquoi mon long appel ;

Κὤττι ἐμῷ μάλιστ' ἐθέλω γενέσθαι
Μαινόλᾳ θυμῷ, τίνα δ' αὖτε πειθὼ
Καὶ σαγηνεῦσαν φιλότητα· Τίς σ', ὦ
Σαπφ', ἀδικήει;

Καὶ γὰρ αἰ φεύγει, ταχέως διώξει·
Αἰ δὲ δῶρα μὴ δέκετ', ἄλλα δώσει·
Αἰ δὲ μὴ φιλεῖ, ταχέως φιλάσει
Κοὐκ ἐθέλοισαν.

Ἐλθέ μοι καὶ νῦν, χαλεπᾶν τε λῦσον
Ἐκ μεριμνᾶν· ὅσσα δέ μοι τελέσσαι
Θυμὸς ἱμέρρει, τέλεσον, τὺ δ' αὐτὰ
Σύμμαχος ἔσσο.

Ce que plus je désire en mon âme insensée,
S'il est encor quelqu'un que je veuille saisir
Aux filets de l'Amour ; aurait-il la pensée,
O Sapho, de te fuir ?

Si son feu cesse un jour, dis-tu, qu'il se rallume ;
Pour tes dons négligés prends ses dons superflus ;
S'il ne veut plus t'aimer, que l'amour le consume,
Quand tu ne voudras plus.

Viens à moi de nouveau, viens de ma peine extrême
Me soulager, déesse ; et s'il naît en mon cœur
Quelque désir, qu'il soit accompli ; sois toi-même
Mon appui protecteur.

Β´

ΠΡΟΣ ΓΥΝΑΙΚΑ

Φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν
Ἔμμεν ὠνὴρ ὅστις ἐναντίος τοι
Ἰσδάνει, καὶ πλασίον ἁδὺ φωνά-
σαί σ' ὑπακούει,

Καὶ γελᾶϊς ἱμερόεν· τό μοι τὰν
Καρδίαν ἐν στάθεσιν ἐπτόασεν.
Ὡς γὰρ εἴδω σε βροχέ', ὥς με φωνᾶς
Οὐδὲν ἔτ' ἴκει,

Ἀλλὰ καμμὲν γλῶσσα Ϝέαγε, λεπτὸν δ'
Αὐτίκα χρῷ πῦρ ὑποδεδρόμακεν,
Ὀππάτεσσι δ' οὐδὲν ὄρημ', ἐπιῤῥομ-
βεῦσι δ' ἀκουαὶ,

Κάδδ' ἱδρὼς ψυχρὸς χέεται, τρόμος δὲ
Πᾶσαν ἀγρεῖ, χλωροτέρα δὲ ποίας
Ἔμμι, τεθνάκην δ' ὀλίγω 'πιδεύσην
Φαίνομαι.....

II

A UNE FEMME

Qu'il me paraît bien aux dieux s'égaler
Cet homme assis devant toi, qui te touche,
Les yeux collés sur ta suave bouche,
Pour mieux t'ouïr parler.

Et tu souris d'une lèvre amoureuse,
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Γ´

ΥΜΗΝΑΟΝ

(Ὑμήναον!)
Ὕψοι δὴ τὸ μέλαθρον
(Ὑμήναον!)
Ἀέῤῥετε, τέκτονες ἄνδρες.
(Ὑμήναον!)
Γαμβρὸς ἔρχεται ἶσος Ἄρηϊ,
(Ὑμήναον!)
Ἀνδρὸς μεγάλω πολλῷ μείζων.
(Ὑμήναον!)

III

L'HYMEN

Hyménée !
Qu'on hausse les portes ici !
Hyménée !
A l'œuvre, architectes, voici,
Hyménée !
Semblable à Mars voici venir l'époux,
Hyménée !
Beaucoup plus grand que le plus grand de tous.
Hyménée !

Δ΄

ΕΙΣ ΓΥΝΑΙΧΑ

Κατθανοῖσα δὲ κείσεαι·
Οὐδέ τι μναμοσύνα σέθεν
Ἔσσεται οὐδέποκ' ὕστερον·
Οὐ γὰρ πεδέχεις βρόδων
Τῶν ἐκ Πιερίας. Ἀλλ' ἀφανὴς
Κὴν Ἀΐδα δόμοις φοιτάσεις.
Οὐδεὶς δέ σε βλέψει πέδαυρον
Νεκύων ἐκπεποταμέναν.

IV

CONTRE UNE FEMME

Quand tu seras dans le tombeau,
De toi pas le moindre flambeau
Qui puisse illustrer ta mémoire,
Car jamais tu n'as pour la gloire
Cueilli la rose au Piérus.
Mais quand, voilés par Proserpine,
Tes charmes seront disparus,
Nul trait de ta grâce enfantine
Chez les morts ne se verra plus.

Ε΄

ΕΙΣ ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΑ

Κῆνον ὦ χρυσόθρονε Μοῖσ', ἔνισπες
Ὕμνον, ἐκ τᾶς καλλιγύναικος ἐσλᾶς
Τήϊος χώρας ὃν ἄειδε τερπνῶς
Πρεσβὺς ἀγαυός.

ΣΤ΄

ΕΙΣ ΣΑΠΦΩ

ΣΑΠΦΩ
Παρθενία, παρθενία, ποῖ με λιποῖσ' οἴχῃ;

ΠΑΡΘΕΝΙΑ
Οὐκ ἔτι ἥξω πρὸς σὲ, οὐκ ἔτι ἥξω.

V

SUR ANACRÉON

Toi, Muse au trône d'or, tu fis en traits de flammes,
Honorant le pays d'où sont les belles femmes,
Cet hymne gracieux que module avec art
De Téos l'aimable vieillard.

VI

SUR SAPHO

SAPHO

Virginité, virginité, hors de mon sein quel sein t'héberge?

LA VIRGINITÉ

Je ne puis plus te revenir, non, tu ne peux plus être vierge.

Ζ'

ΕΙΣ ΣΕΛΗΝΗΝ

Αστέρες μὲν ἀμφὶ καλὰν σελάναν
Ἄψ ἀποκρύπτοισι φαεινὸν εἶδος
Ὁππόταν πλήθοισα μάλιστα λάμπῃ
Ἀργυρέα γᾶν.

Η'

ΠΡΟΣΔΟΚΙΑ

Δέδυκε μὲν ἁ Σελάνα,
Καὶ Πληϊάδες, μέσαι δὲ.
Νύκτες, παρὰ δ' ἔρχεθ' ὤρα·
Ἐγὼ δὲ μόνα καθεύδω.

VII

SUR LA LUNE

La belle lune ! astres, qu'à sa lumière
Il s'apâlit votre signe éclatant,
Lorsqu'en son plein elle éclaire la terre
Ainsi qu'une lampe d'argent.

VIII

L'ATTENTE

La lune déjà s'est cachée,
Les Pléiades sont à mi-cours,
La nuit, l'heure marche toujours,
Et moi, je dors seule couchée.

Θ΄

ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΑΙΔΑ

Ἡ παῖς ἡ κατάκλειστος,
Τὴν οἱ φασὶ τεκόντες
Εὐναίους ὀαρισμοὺς
Ἔχειν ἶσον ὀλέθρῳ.

Ι΄

ΕΙΣ ΑΛΚΑΙΟΝ

Αἰ δ' ἶχε σ' ἐσλῶν ἵμερος ἢ καλῶν
Καὶ μή τι Ϝειπῆν γλῶσσ' ἐκύκα κακὸν,
Αἰδῶς κεν οὐχί σ' εἶχεν ὄμματ',
Ἀλλ' ἔλεγες περὶ τῶ δικαίω.

IX

CONTRE UNE JEUNE FILLE

Celle qu'on tient à huis clos,
Ses parents avaient beau dire
Qu'elle avait les doux propos
A l'égal du noir empire!

X

A ALCÉE

Si ton désir était chaste et pieux,
Si de tout mal ta langue était bien pure,
Tu pourrais, sans baisser les yeux,
Me l'exposer avec droiture.

ΙΑ΄

ΕΙΣ ΤΙΜΑΔΑ ΚΟΡΗΝ

Τιμάδος ἅδε κόνις, τὰν δὴ πρὸ γάμοιο θανοῦσαν
Δέξατο Φερσεφόνας κυάνεος θάλαμος·
Ἇς καὶ ἀποφθιμένας πᾶσαι νεοθᾶγι σιδάρῳ
Ἅλικες ἱμερτὰν κρατὸς ἔθεντο κόμαν.

ΙΒ΄

ΕΙΣ ΤΟΝ ΠΕΛΑΓΩΝΑ

Τῷ γριπεῖ Πελάγωνι πατὴρ ἀνέθηκε Μενίσκος
Κύρτον καὶ κώπαν, μνᾶμα κακοζωΐας.

XI

SUR LA JEUNE TIMAS

En cendre est là Timas qui, vierge, eut en mourant
Pour son lit nuptial la sombre sépulture.
De la défunte ensemble au fil du fer tranchant
Les compagnes livraient leur belle chevelure.

XII

SUR PÉLAGON

C'est là qu'à Pélagon gisant son père Ménisque dédie
Et nasse, et rame de pêcheur, monuments de sa pauvre vie.

HOMÈRE FRANÇAIS-GREC

SPÉCIMEN

ΙΛΙΑΔΟΣ Α

Α΄

ΕΡΙΣ

ΑΡΧΗ

Μῆνιν ἄειδε, θεὰ, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος,
Οὐλομένην, ἣ μυρί' Ἀχαιοῖς ἄλγε' ἔθηκε,
Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν
Ἡρώων, αὐτοὺς δὲ ἑλώρια τεῦχε κύνεσσιν
Οἰωνοῖσί τε πᾶσι, (Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή)
Ἐξ οὗ δὴ τὰ πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε
Ἀτρείδης τε, ἄναξ ἀνδρῶν, καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.

ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ ΧΟΛΗ

Τίς τ' ἄρ σφωε θεῶν ἔριδι ξυνέηκε μάχεσθαι;
Λητοῦς καὶ Διὸς υἱός. ὁ γὰρ, βασιλῆϊ χολωθεὶς,
Νοῦσον ἀνὰ στρατὸν ὦρσε κακὴν, ὀλέκοντο δὲ λαοί.
Οὕνεκα τὸν Χρύσην ἠτίμησ' ἀρητῆρα

ILIADE I

I

QUERELLE

DÉBUT

Le courroux... Déesse, chantez — le courroux d'Achille Pélide,
Lamentable, qui suscita mille maux aux gens d'Argolide,
Et précipita par milliers les âmes fortes des héros
Chez Pluton, les laissant en proie eux aux chiens, à tous les oiseaux.
Hélas! ainsi de Jupiter s'accomplissait la loi suprême,
Depuis qu'Atride chef des rois, et le divin Achille même,
Tous deux après de longs discords s'étaient séparés en deux camps.

COLÈRE D'APOLLON

Et qui des Dieux les poussa donc aux combats de mots outrageants?
Le fils de Latone et de Jos. Car le roi mouvant sa colère,
Il lance, et les peuples mouraient, dans l'armée un mal délétère,
Parce qu'Atride méprisa Chrysès un de ces prêtres saints.

Ἀτρείδης· ὁ γὰρ ἦλθε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
Λυσόμενός τε θύγατρα, φέρων τ' ἀπερείσι' ἄποινα,
Στέμματ' ἔχων ἐν χερσὶν ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος
Χρυσέῳ ἀνὰ σκήπτρῳ καὶ ἐλίσσετο πάντας Ἀχαιοὺς,
Ἀτρείδα δὲ μάλιστα δύω, κοσμήτορε λαῶν·
« Ἀτρεΐδαί τε καὶ ἄλλοι ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ,
Ὑμῖν μὲν θεοὶ δοῖεν, Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες,
Ἐκπέρσαι Πριάμοιο πόλιν, εὖ δ' οἴκαδ' ἱκέσθαι·
Παῖδα δ' ἐμοὶ λῦσαί τε φίλην, τά τ' ἄποινα δέχεσθαι,
Ἁζόμενοι Διὸς υἱὸν, ἑκηβόλον Ἀπόλλωνα. »
Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἐπευφήμησαν Ἀχαιοὶ
Αἰδεῖσθαί θ' ἱερῆα, καὶ ἀγλαὰ δέχθαι ἄποινα·
Ἀλλ' οὐκ Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι ἥνδανε θυμῷ,
Ἀλλὰ κακῶς ἀφίει, κρατερὸν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλε·
« Μή σε, γέρον, κοίλῃσιν ἐγὼ παρὰ νηυσὶ κιχείω,
Ἢ νῦν δηθύνοντ', ἢ ὕστερον αὖτις ἰόντα·
Μή νύ τοι οὐ χραίσμῃ σκῆπτρον καὶ στέμμα θεοῖο.
Τὴν δ' ἐγὼ οὐ λύσω, πρίν μιν καὶ γῆρας ἔπεισιν
Ἡμετέρῳ ἐνὶ οἴκῳ, ἐν Ἄργεϊ, τηλόθι πάτρης,
Ἱστὸν ἐποιχομένην, καὶ ἐμὸν λέχος ἀντιόωσαν.
Ἀλλ' ἴθι, μή μ' ἐρέθιζε, σαώτερος ὥς κε νέηαι. «
Ὣς ἔφατ'· ἔδδεισεν δ' ὁ γέρων, καὶ ἐπείθετο μύθῳ.
Βῆ δ' ἀκέων παρὰ θῖνα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης·
Πολλὰ δ' ἔπειτ', ἀπάνευθε κιὼν, ἠρᾶθ' ὁ γεραιὸς
Ἀπόλλωνι ἄνακτι, τὸν ἠΰκομος τέκε Λητώ·
« Κλῦθί μευ, Ἀργυρότοξ', ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας,
Κίλλαν τε ζαθέην, Τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις,
Σμινθεῦ· εἴποτέ τοι χαρίεντ' ἐπὶ νηὸν ἔρεψα,

Celui-ci donc était venu jusqu'aux vaisseaux des Achéens,
Afin de délivrer sa fille, apportant des rançons complètes,
Dans ses mains du céleste archer ayant aussi les bandelettes
En laisse au haut d'un sceptre d'or, et priait tous ses auditeurs,
Mais les deux Atrides surtout, des peuples les ordonnateurs :
« Atrides et vous tous guerriers aux belles bottes argiennes,
Vous accordent les Dieux ayant des demeures olympiennes
D'abaisser les murs de Priam, et sains d'aller en paix chez vous,
Mais rendez-moi ma chère fille, et ces dons recevez-les tous,
Cédant au fils de Jupiter, Apollon qui tue ou rassemble. »
Déjà les autres Achéens touchés murmuraient tous ensemble
Qu'il fallait honorer le prêtre, accepter la belle rançon;
Mais cela ne put convenir au cœur d'Atride Agamemnon;
Mais s'indignant il le renvoie, et lâche une parole dure :
« Que je ne te trouve, ô Chrysès, près des nefs à l'ample courbure
Ni tout de suite séjournant, ni jamais osant revenir,
De peur que sceptre ni bandeaux du Dieu ne puissent te servir.
Je ne la délivrerai pas, et l'âge avant l'aura flétrie
Dans notre royale maison, en Argos, loin de sa patrie,
Pendant le jour tissant la toile, et la nuit partageant mon lit.
Mais va-t'en, ne m'irrite pas, si tu veux sauf partir. » Il dit.
Et le vieillard en frémissant cédait à la voix menaçante,
Et marchait en silence au bord de la mer toute mugissante;
Mais ensuite marchant plus loin le vieillard adressait ses vœux
A son roi Phébus Apollon, fils de Latone aux beaux cheveux.
« Divin chasseur à l'arc d'argent, toi qui ceins Chrysa, toi qu'encense
Cilla la sainte, et Ténédos où tu règnes avec puissance,
Sminthien, si jamais par moi ton temple orné fut des plus beaux,

Ἢ εἰ δή ποτε τοι κατὰ πίονα μηρί' ἔκηα
Ταύρων ἠδ' αἰγῶν, τόδε μοι κρήηνον ἐέλδωρ·
Τίσειαν Δαναοὶ ἐμὰ δάκρυα σοῖσι βέλεσσιν. »
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων
Βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρήνων, χωόμενος κῆρ,
Τόξ' ὤμοισιν ἔχων ἀμφηρεφέα τε φαρέτρην·
Ἔκλαγξαν δ' ἄρ' ὀϊστοὶ ἐπ' ὤμων χωομένοιο,
Αὐτοῦ κινηθέντος· ὁ δ' ἤϊε νυκτὶ ἐοικώς.
Ἕζετ' ἔπειτ' ἀπάνευθε νεῶν, μετὰ δ' ἰὸν ἕηκε·
Δεινὴ δὲ κλαγγὴ γένετ' ἀργυρέοιο βιοῖο.
Οὐρῆας μὲν πρῶτον ἐπῴχετο καὶ κύνας ἀργούς·
Αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτοῖσι βέλος ἐχεπευκὲς ἐφιεὶς
Βάλλ'· αἰεὶ δὲ πυραὶ νεκύων καίοντο θαμειαί.
Ἐννῆμαρ μὲν ἀνὰ στρατὸν ᾤχετο κῆλα θεοῖο·
Τῇ δεκάτῃ δ' ἀγορήνδε καλέσσατο λαὸν Ἀχιλλεύς.
Τῷ γὰρ ἐπὶ φρεσὶ θῆκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη·
Κήδετο γὰρ Δαναῶν, ὅτι ῥα θνήσκοντας ὁρᾶτο.
Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν ἤγερθεν, ὁμηγερέες τ' ἐγένοντο,
Τοῖσι δ' ἀνιστάμενος μετέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς
« Ἀτρείδη, νῦν ἄμμε παλιμπλαγχθέντας ὀΐω
Ἂψ ἀπονοστήσειν, εἴ κεν θάνατόν γε φύγοιμεν,
Εἰ δὴ ὁμοῦ πόλεμός τε δαμᾷ καὶ λοιμὸς Ἀχαιούς.
Ἀλλ' ἄγε δή τινα μάντιν ἐρείομεν, ἢ ἱερῆα,
Ἢ καὶ ὀνειροπόλον (καὶ γάρ τ' ὄναρ ἐκ Διός ἐστιν),
Ὅς κ' εἴπῃ ὅ τι τόσσον ἐχώσατο Φοῖβος Ἀπόλλων,
Εἴτ' ἄρ' ὅγ' εὐχωλῆς ἐπιμέμφεται, εἴθ' ἑκατόμβης·
Αἴ κέν πως ἀρνῶν κνίσσησ αἰγῶν τε τελείων
Βούλεται ἀντιάσας, ἡμῖν ἀπὸ λοιγὸν ἀμῦναι. »

Si jamais pour toi j'ai brûlé les cuisses grasses des taureaux
Ou des chèvres, entends mes vœux, mes prières les plus ferventes :
Fassent tes dards aux Achéens payer mes larmes abondantes. »
C'est en ces termes qu'il le prie, et Phébus Apollon l'entend,
Et tout courroucé dans son cœur du haut de l'Olympe il descend,
Aux épaules ayant son arc, et son carquois à double serre,
Et les flèches se trémoussaient aux épaules du Dieu colère
Qui s'agitait, qui s'avançait. Ainsi donc semblable à la nuit
Il vient, s'assied loin des vaisseaux, et lance le trait qui s'enfuit;
Et le glas de son arc d'argent accompagnait les traits fébriles;
Et les traits n'atteignaient d'abord que les mulets, les chiens agiles :
Mais ensuite le Dieu lançant sa flèche sur les hommes forts,
Frappait et sans cesse brûlaient d'innombrables bûchers de morts.
Depuis neuf jours les traits du Dieu volaient sur l'armée accablée,
Au dixième Achille appela tous les peuples à l'assemblée,
Conseil que mit en son esprit Junon la Déesse aux bras blancs,
Car elle avait pitié des Grecs qu'elle voyait ainsi mourants.
Ceux-ci donc se réunissaient, puis quand ils furent tous en place,
Achille aux pieds légers se lève et dit, le regardant en face :
« Je pense, Atride, qu'à présent il faut revenir sur nos pas,
Errer de nouveau sur les flots, pour fuir si l'on peut le trépas,
Car la peste unie à la guerre en veut aux soldats d'Achaïe.
Mais consultons quelque interprète, ou prêtre, ou devin qui nous die,
Car le songe comme une voix nous vient aussi de Jupiter,
Qui dise pourquoi d'Apollon le courroux empeste l'éther,
S'il se plaint au sujet d'un vœu, d'une hécatombe tout entière,
Et si la graisse des agneaux et des boucs en quelque manière
Peut l'apaiser, et s'il veut bien ne plus lancer le mal sur nous, »

Ἤτοι ὅγ' ὣς εἰπὼν, κατ' ἄρ' ἕζετο. τοῖσι δ' ἀνέστη
Κάλχας Θεστορίδης, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος,
Ὃς ᾔδη τά τ' ἐόντα, τά τ' ἐσσόμενα, πρό τ' ἐόντα,
Καὶ νήεσσ' ἡγήσατ' Ἀχαιῶν Ἴλιον εἴσω,
Ἣν διὰ μαντοσύνην, τήν οἱ πόρε Φοῖβος Ἀπόλλων.
Ὅς σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
« Ὦ Ἀχιλεῦ, κέλεαί με, Διῒ φίλε, μυθήσασθαι
Μῆνιν Ἀπόλλωνος ἑκατηβελέταο ἄνακτος.
Τοιγὰρ ἐγὼν ἐρέω· σὺ δὲ σύνθεο, καί μοι ὄμοσσον
Ἦ μέν μοι πρόφρων ἔπεσιν καὶ χερσὶν ἀρήξειν·
Ἦ γὰρ ὀΐομαι ἄνδρα χολωσέμεν ὃς μέγα πάντων
Ἀργείων κρατέει, καί οἱ πείθονται Ἀχαιοί.
Κρείσσων γὰρ βασιλεὺς, ὅτε χώσεται ἀνδρὶ χέρηϊ·
Εἴπερ γάρ τε χόλον γε καὶ αὐτῆμαρ καταπέψῃ,
Ἀλλά γε καὶ μετόπισθεν ἔχει κότον, ὄφρα τελέσσῃ,
Ἐν στήθεσσιν ἑοῖσι· σὺ δὲ φράσαι εἴ με σαώσεις. »
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς
« Θαρσήσας μάλα, εἰπὲ θεοπρόπιον ὅ τι οἶσθα·
Οὐ μὰ γὰρ Ἀπόλλωνα, Διῒ φίλον, ᾧτε σὺ, Κάλχαν,
Εὐχόμενος Δαναοῖσι θεοπροπίας ἀναφαίνεις,
Οὔτις, ἐμεῦ ζῶντος καὶ ἐπὶ χθονὶ δερκομένοιο,
Σοὶ κοίλῃς παρὰ νηυσὶ βαρείας χεῖρας ἐποίσει,
Συμπάντων Δαναῶν· οὐδ' ἢν Ἀγαμέμνονα εἴπῃς,
Ὃς νῦν πολλὸν ἄριστος Ἀχαιῶν εὔχεται εἶναι. »
Καὶ τότε δὴ θάρσησε, καὶ ηὔδα μάντις ἀμύμων·
« Οὔτ' ἄρ ὅγ' εὐχωλῆς ἐπιμέμφεται,-οὔθ' ἑκατόμβης,
Ἀλλ' ἕνεκ' ἀρητῆρος, ὃν ἠτίμησ' Ἀγαμέμνων,
Οὐδ' ἀπέλυσε θύγατρα, καὶ οὐκ ἀπεδέξατ' ἄποινα.

Il parle ainsi, puis il s'assied. Alors se lève devant tous
Le vieux Calchas fils de Thestor, des augures suprême maître,
Qui savait ce qui s'est passé, ce qui se passe, ou qui doit être,
Et qui dirigea les vaisseaux des Achéens vers Ilion,
Par cet art de prophétiser qu'il tient de Phébus Apollon.
Calchas donc pour eux bien pensant de tout son cœur se met à dire :
« Achille, aimé de Jupiter, tu m'ordonnes d'expliquer l'ire
De mon roi Phébus Apollon qui lance au loin son trait mortel :
Certes je vais parler. Mais toi, fais-moi le serment solennel
De m'appuyer par tes discours ou par tes deux mains invincibles;
Car je vais peut-être exciter un homme d'humeurs irascibles
Qui sur tous ceux d'Argos domine, à qui cèdent les Achéens;
Car il est bien puissant le roi qui sur le faible abat ses mains,
Car, dût-il même ce jour-là se mettre un masque sur la face,
Il garde son ressentiment jusqu'à ce qu'il le satisfasse,
Il le garde au fond de son sein. Mais dis si tu m'en sauveras? »
Et soudainement lui répond le noble Achille aux légers pas :
« Réconforte-toi bien et dis l'oracle que tu sais, je jure
Par Apollon que Jupiter chérit, et que ton âme sûre
Invoque afin de dévoiler les oracles aux Argiens,
Que personne, ici moi vivant et voyant les bords phrygiens,
Sur toi près de nos creux vaisseaux ne lèvera sa main pesante,
Non personne, dusses-tu dire Agamemnon, lui qui se vante
D'être de tous les Achéens le meilleur et le plus puissant. »
Enfin l'irréprochable voix parla, tout obstacle cessant :
« Ce n'est pas au sujet d'un vœu, d'une hécatombe qu'il s'irrite,
Mais en n'honorant pas le prêtre Agamemnon manque au saint rite;
Il n'a pas délivré la fille, il n'a pas reçu la rançon,

Τοὔνεκ' ἄρ' ἄλγε' ἔδωκεν Ἑκηβόλος, ἠδ' ἔτι δώσει·
Οὐδ' ὅγε πρὶν λοιμοῖο βαρείας χεῖρας ἀφέξει,
Πρίν γ' ἀπὸ πατρὶ φίλῳ δόμεναι ἑλικώπιδα κούρην
Ἀπριάτην, ἀνάποινον, ἄγειν θ' ἱερὴν ἑκατόμβην
Ἐς Χρύσην· τότε κέν μιν ἱλασσάμενοι πεπίθοιμεν. »

ΕΡΙΣ

Ἤτοι ὅγ' ὣς εἰπὼν, κατ' ἄρ' ἕζετο. τοῖσι δ' ἀνέστη
Ἥρως Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων,
Ἀχνύμενος· μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμφιμέλαιναι
Πίμπλαντ', ὄσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἐΐκτην.
Κάλχαντα πρώτιστα κάκ' ὀσσόμενος προσέειπε·
« Μάντι κακῶν, οὐ πώποτέ μοι τὸ κρήγυον εἶπες.
Αἰεί τοι τὰ κάκ' ἐστὶ φίλα φρεσὶ μαντεύεσθαι·
Ἐσθλὸν δ' οὔτε τί πω εἶπες ἔπος, οὔτ' ἐτέλεσσας.
Καὶ νῦν ἐν Δαναοῖσι θεοπροπέων ἀγορεύεις
Ὡς δὴ τοῦδ' ἕνεκά σφιν Ἑκηβόλος ἄλγεα τεύχει
Οὕνεκ' ἐγὼ κούρης Χρυσηΐδος ἀγλά' ἄποινα
Οὐκ ἔθελον δέξασθαι· ἐπεὶ πολὺ βούλομαι αὐτὴν
Οἴκοι ἔχειν· καὶ γάρ ῥα Κλυταιμνήστρης προβέβουλα,
Κουριδίης ἀλόχου· ἐπεὶ οὔ ἕθεν ἐστὶ χερείων,
Οὐ δέμας, οὐδὲ φυὴν, οὔτ' ἂρ φρένας, οὔτε τι ἔργα.
Ἀλλὰ καὶ ὣς ἐθέλω δόμεναι πάλιν, εἰ τόγ' ἄμεινον·
Βούλομ' ἐγὼ λαὸν σόον ἔμμεναι, ἢ ἀπολέσθαι.
Αὐτὰρ ἐμοὶ γέρας αὐτίχ' ἑτοιμάσατ', ὄφρα μὴ οἶος
Ἀργείων ἀγέραστος ἔω· ἐπεὶ οὐδὲ ἔοικε.
Λεύσσετε γὰρ τόγε πάντες, ὅ μοι γέρας ἔρχεται ἄλλῃ. »

Voilà pourquoi nous affligea, nous afflige encore Apollon.
Et ses pesantes mains de nous ne détourneront point la peste
Qu'il n'ait chez le père envoyé la fille aux yeux noirs, je l'atteste,
Mais sans rachat, mais sans rançon, et n'ait fait conduire à Chrysa
Une sainte hécatombe; alors doit cesser le mal qu'il causa. »

QUERELLE

Ayant ainsi parlé, Calchas se rassied. Mais soudain plein d'ire
Se lève Atride Agamemnon qui régit le plus vaste empire.
Et son cœur gonflé d'un sang noir éclate orageux comme l'air,
Et dans leurs orbes flamboyants ses yeux ressemblaient à l'éclair,
Lorsque dirigeant sur Calchas son regard mauvais et farouche
Il dit : « Prophète de malheurs, jamais bien ne sort de ta bouche.
Oui, toujours ce sont d'autres maux qu'à nous annoncer tu te plais,
Jamais tu ne dis rien de bon qui s'accomplisse avec succès.
Et tu viens en prophétisant de dire aux enfants de la Grèce
Que le céleste archer sur eux lance la mort et la détresse,
Parce que je n'ai pas voulu laisser la jeune Chryséis
Pour une splendide rançon. Car, moi, je voulais à tout prix
L'avoir chez nous, la préférant à Clytemnestre que pour femme
J'eus encor vierge; elle en effet ne lui cède, je le proclame,
Ni pour le corps, ni pour l'esprit, ni pour l'adresse en ses travaux.
Mais enfin je la laisserai, puisque c'est le plus à-propos.
Car je préfère le salut du peuple au mal qui le décime.
C'est donc à vous de me choisir un prix égal et légitime,
Afin que seul je ne sois pas sans prix, ayant droit aux meilleurs,
Car vous voyez tous de vos yeux ma récompense aller ailleurs.

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
« Ἀτρείδη κύδιστε, φιλοκτεανώτατε πάντων,
Πῶς γάρ τοι δώσουσι γέρας μεγάθυμοι Ἀχαιοί;
Οὐδέ τί που ἴδμεν ξυνήϊα κείμενα πολλά·
Ἀλλὰ, τὰ μὲν πολίων ἐξεπράθομεν, τὰ δέδασται,
Λαοὺς δ' οὐκ ἐπέοικε παλίλλογα ταῦτ' ἐπαγείρειν.
Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν τήνδε θεῷ πρόες· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
Τριπλῇ τετραπλῇ τ' ἀποτίσομεν, αἴ κέ ποθι Ζεὺς
Δῷσι πόλιν Τροίην εὐτείχεον ἐξαλαπάξαι. »
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
« Μὴ δ' οὕτως, ἀγαθός περ ἐὼν, θεοείκελ' Ἀχιλλεῦ,
Κλέπτε νόῳ· ἐπεὶ οὐ παρελεύσεαι, οὐδέ με πείσεις.
Ἦ ἐθέλεις, ὄφρ' αὐτὸς ἔχῃς γέρας, αὐτὰρ ἔμ' αὔτως
Ἦσθαι δευόμενον, κέλεαι δέ με τήνδ' ἀποδοῦναι;
Ἀλλ' εἰ μὲν δώσουσι γέρας μεγάθυμοι Ἀχαιοὶ,
Ἄρσαντες κατὰ θυμὸν, ὅπως ἀντάξιον ἔσται.
Εἰ δέ κε μὴ δώωσιν, ἐγὼ δέ κεν αὐτὸς ἕλωμαι
Ἢ τεὸν, ἢ Αἴαντος ἰὼν γέρας, ἢ Ὀδυσῆος
Ἄξω ἑλών· ὁ δέ κεν κεχολώσεται ὅν κεν ἵκωμαι.
Ἀλλ' ἤτοι μὲν ταῦτα μεταφρασόμεσθα καὶ αὖτις.
Νῦν δ', ἄγε, νῆα μέλαιναν ἐρύσσομεν εἰς ἅλα δῖαν,
Ἐς δ' ἐρέτας ἐπιτηδὲς ἀγείρομεν, ἐς δ' ἑκατόμβην
Θείομεν, ἂν δ' αὐτὴν Χρυσηΐδα καλλιπάρῃον
Βήσομεν· εἷς δέ τις ἀρχὸς ἀνὴρ βουληφόρος ἔστω,
Ἢ Αἴας, ἢ Ἰδομενεὺς, ἢ δῖος Ὀδυσσεὺς,
Ἠὲ σὺ, Πηλείδη, πάντων ἐκπαγλότατ' ἀνδρῶν,
Ὄφρ' ἡμῖν Ἑκάεργον ἱλάσσεαι, ἱερὰ ῥέξας. »
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·

Mais aussitôt lui répondit le prompt Achille Péléide :
« Atride le plus orgueilleux de tous comme le plus cupide,
Et que pourraient-ils te donner les magnanimes Achéens?
Car nous ne voyons pas grands lots réservés dans nos magasins :
Mais du butin pris aux cités que nous livrâmes au pillage,
Il ne convient pas, l'ayant fait, que l'on refasse le partage.
Rends-la donc au Dieu maintenant, et nous saurons bien en retour
Trois et quatre fois la payer, si Jupiter permet qu'un jour
Nous puissions emporter d'assaut Troie aux murailles bien bâties. »
Mais le puissant Agamemnon lui fait soudain ces reparties :
« N'espère pas, quoique plus fort, noble Achille aux rapides pas,
M'abuser, me persuader; non tu n'y réussiras pas.
Quoi! tu veux, conservant ta part, que moi je reste sans la mienne,
Tu m'invites à renvoyer cette captive ionienne,
Fort bien, mais j'exige à mon tour des magnanimes Achéens,
Qu'en l'assortissant à mon goût, ils mettent l'égale en mes mains.
Et s'ils ne me la donnent pas, moi j'irai, me faisant justice,
Saisir ton prix, celui d'Ajax, ou celui du prudent Ulysse,
L'emportant malgré le dépit de celui-là chez qui j'irai.
Mais c'en est assez, différons, tout à l'heure j'y penserai :
Quant à présent qu'un vaisseau noir soit lancé sur l'onde divine,
Mettons au complet les rameurs, puis l'hécatombe qu'on destine,
Et puis nous y ferons monter Chryséis aux traits ravissants,
En ayant soin d'élire un chef, et valeureux, et de bon sens,
Ajax, ou bien Idoménée, ou le sage et divin Ulysse,
Ou vous, Achille, des héros le plus effrayant dans la lice,
Et vous apaiserez Phébus en faisant de saints vœux pour nous. »
Mais d'un œil tors l'envisageant. Achille lui dit en courroux :

« Ὤ μοι! ἀναιδείην ἐπιειμένε, κερδαλεόφρον,
Πῶς τίς τοι πρόφρων ἔπεσιν πείθηται Ἀχαιῶν,
Ἢ ὁδὸν ἐλθέμεναι, ἢ ἀνδράσιν ἶφι μάχεσθαι;
Οὐ γὰρ ἐγὼ Τρώων ἕνεκ' ἤλυθον αἰχμητάων
Δεῦρο μαχησόμενος· ἐπεὶ οὔτι μοι αἴτιοί εἰσιν.
Οὐ γάρ πώποτ' ἐμὰς βοῦς ἤλασαν, οὐδὲ μὲν ἵππους,
Οὐδέ ποτ' ἐν Φθίῃ ἐριβώλακι, βωτιανείρῃ,
Καρπὸν ἐδηλήσαντ'· ἐπειὴ μάλα πολλὰ μεταξὺ
Οὔρεά τε σκιόεντα, θάλασσά τε ἠχήεσσα.
Ἀλλὰ σοὶ, ὦ μέγ' ἀναιδὲς, ἅμ' ἑσπόμεθ', ὄφρα σὺ χαίρῃς,
Τιμὴν ἀρνύμενοι Μενελάῳ, σοί τε, κυνῶπα,
Πρὸς Τρώων· τῶν οὔτι μετατρέπῃ, οὐδ' ἀλεγίζεις.
Καὶ δή μοι γέρας αὐτὸς ἀφαιρήσεσθαι ἀπειλεῖς,
Ὧ ἔπι πόλλ' ἐμόγησα, δόσαν δέ μοι υἷες Ἀχαιῶν.
Οὐ μέν σοί ποτε ἶσον ἔχω γέρας, ὁππότ' Ἀχαιοὶ
Τρώων ἐκπέρσωσ' εὐναιόμενον πτολίεθρον·
Ἀλλὰ τὸ μὲν πλεῖον πολυάϊκος πολέμοιο
Χεῖρες ἐμαὶ διέπουσ'· ἀτὰρ ἤν ποτε δασμὸς ἵκηται,
Σοὶ τὸ γέρας πολὺ μεῖζον, ἐγὼ δ' ὀλίγον τε φίλον τε
Ἔρχομ' ἔχων ἐπὶ νῆας, ἐπὴν κεκάμω πολεμίζων.
Νῦν δ' εἶμι Φθίηνδ', ἐπειὴ πολὺ φέρτερόν ἐστιν
Οἴκαδ' ἴμεν σὺν νηυσὶ κορωνίσιν· οὐδέ σ' ὀΐω
Ἐνθάδ', ἄτιμος ἐὼν, ἄφενος καὶ πλοῦτον ἀφύξειν. »
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
« Φεῦγε μάλ', εἴ τοι θυμὸς ἐπέσσυται· οὐδέ σ' ἔγωγε
Λίσσομαι εἵνεκ' ἐμεῖο μένειν· παρ' ἔμοιγε καὶ ἄλλοι,
Οἵ κέ με τιμήσουσι, μάλιστα δὲ μητίετα Ζεύς.
Ἔχθιστος δέ μοί ἐσσι Διοτρεφέων βασιλήων·

« O chef d'impudence pétri qui n'as que l'instinct de la proie,
Comment quelqu'un des Achéens t'obéirait-il avec joie,
Soit qu'il faille se mettre en marche, ou bien s'attaquer aux plus forts?
Car moi je ne suis pas venu batailler ici pour les torts
Qu'ont eus envers moi les Troyens, puisqu'ils ne me sont pas hostiles.
Jamais ils ne m'ont enlevé mes bœufs ni mes coursiers agiles,
Ni jamais ils n'ont dans la Phthie aux sillons nourriciers de preux,
Ravagé mes jaunes moissons; car entre nous sont de nombreux,
De vastes monts à la longue ombre, et des plages retentissantes.
Mais nous venons, chef impudent, soumis à tes lois exigeantes,
Venger l'honneur de Ménélas, venger ton honneur, œil de chien,
Sur les Troyens, quoique oublieux tu ne nous saches gré de rien.
Et tu m'oses bien menacer de m'arracher la récompense,
Dont les Grecs pour tant de sueurs ont voulu payer ma vaillance.
Pourtant mon lot n'est pas égal au tien, lorsque les Achéens
Ont enlevé quelque cité bien bâtie aux braves Troyens.
Et quoique toujours le plus lourd, le plus sanglant faix de la guerre
Par mes mains soit bien soutenu; s'agit-il du partage à faire?
A toi le prix beaucoup plus grand, à moi le petit, que bien las
J'emmène cher en mes vaisseaux, harassé de mille combats.
Mais c'en est trop, je vais en Phthie, oui certe il est bien préférable
D'aller sur mes vaisseaux courbés chez nous, et je crois peu probable
Que d'ici, ne m'honorant plus, tu remportes gain ni renom. »
« Fuis donc, lui répondit soudain le chef des rois Agamemnon :
Tu peux fuir, poussé par ton cœur, et sans penser que je te prie
De rester ici pour ma cause, assez d'autres en ont envie
Qui sachent m'honorer, surtout l'impénétrable Jupiter.
Car tu m'es le plus odieux de tous les rois, homme de fer,

Αἰεὶ γάρ τοι ἔρις τε φίλη, πόλεμοί τε, μάχαι τε.
Εἰ μάλα καρτερός ἐσσι, θεός που σοὶ τόγ' ἔδωκεν.
Οἴκαδ' ἰὼν σὺν νηυσί τε σῇς καὶ σοῖς ἑτάροισι,
Μυρμιδόνεσσιν ἄνασσε· σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγίζω,
Οὐδ' ὄθομαι κοτέοντος· ἀπειλήσω δέ τοι ὧδε·
Ὡς ἔμ' ἀφαιρεῖται Χρυσηΐδα Φοῖβος Ἀπόλλων,
Τὴν μὲν ἐγὼ σὺν νηΐ τ' ἐμῇ καὶ ἐμοῖς ἑτάροισι
Πέμψω· ἐγὼ δέ κ' ἄγω Βρισηΐδα καλλιπάρῃον,
Αὐτὸς ἰὼν κλισίηνδε, τὸ σὸν γέρας, ὄφρ' εὖ εἰδῇς
Ὅσσον φέρτερός εἰμι σέθεν, στυγέῃ δὲ καὶ ἄλλος
Ἶσον ἐμοὶ φάσθαι, καὶ ὁμοιωθήμεναι ἄντην. »

Qui n'aimas jamais que querelle, et que guerres, et que bataille.
Si fort que tu sois, c'est d'un Dieu que tu tiens la force et la taille.
Va-t'en chez toi sur tes vaisseaux, et suivi de tes compagnons,
Règne, sans que je m'en soucie, oui, règne sur les Myrmidons;
Car moi qui brave ton courroux, je confirme ici ma menace :
Puisque Phébus Apollon veut m'enlever Chryséis, qu'il fasse,
Je vais sur un de mes vaisseaux, avec mes hommes bien choisis
L'envoyer; mais j'enlèverai la jeune et belle Briséis,
Oui moi-même, en ta tente allant, ton lot, pour que ton cœur connaisse
De combien sur toi je l'emporte, et que nul n'ait la hardiesse
De se comparer en égal à moi son chef supérieur. »

Β΄

ΜΗΝΙΣ

ΑΧΙΛΗΟΣ ΜΗΝΙΣ

Ὣς φάτο· Πηλείωνι δ' ἄχος γένετ', ἐν δέ οἱ ἦτορ
Στήθεσσιν λασίοισι διάνδιχα μερμήριξεν,
Ἢ ὅγε φάσγανον ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ,
Τοὺς μὲν ἀναστήσειεν, ὁ δ' Ἀτρείδην ἐναρίζοι,
Ἠὲ χόλον παύσειεν, ἐρητύσειέ τε θυμόν.
Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμον,
Ἕλκετο δ' ἐκ κολεοῖο μέγα ξίφος, ἦλθε δ' Ἀθήνη
Οὐρανόθεν· πρὸ γὰρ ἧκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
Ἄμφω ὁμῶς θυμῷ φιλέουσά τε, κηδομένη τε.
Στῆ δ' ὄπιθεν, ξανθῆς δὲ κόμης ἕλε Πηλείωνα,
Οἴῳ φαινομένη· τῶν δ' ἄλλων οὔτις ὁρᾶτο.
Θάμβησεν δ' Ἀχιλεὺς, μετὰ δ' ἐτράπετ' · αὐτίκα δ' ἔγνω
Παλλάδ' Ἀθηναίην· δεινὼ δέ οἱ ὄσσε φάανθεν·
Καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
« Τίπτ' αὖτ', αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, εἰλήλουθας,
Ἦ ἵνα ὕβριν ἴδῃ Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο ;

II

COLÈRE

COLÈRE D'ACHILLE

Il dit. Un noir chagrin saisit le fils de Pélée, et son cœur
Agité dans son sein velu se divise, et longtemps balance
Si du long de sa cuisse il doit tirer son glaive, et par avance
Écarter tous les opposants, puis égorger Agamemnon,
Ou bien dévorer sa colère, et la tenir sous la raison.
Tandis que du cœur à l'esprit il roulait cela dans sa verve,
Qu'il tirait déjà du fourreau son épée, arrive Minerve
Du haut des cieux d'où l'envoya Junon la Déesse aux bras blancs,
Qui pour eux avait même amour et mêmes soucis vigilants.
Elle se tient à son côté, saisit sa blonde chevelure,
Visible au seul fils de Pélée, et nul ne voyait sa figure.
Achille étonné se détourne, et tout aussitôt reconnaît
Pallas Athénée à cet œil terrible qui le fascinait,
Puis vers elle animant sa voix, lâche ces paroles ailées :
« Pourquoi, fille de Jupiter, es-tu venue aux assemblées ?
Est-ce pour voir Agamemnon sous tes yeux mêmes m'outrager ?

Ἀλλ' ἔκ τοι ἐρέω, τὸ δὲ καὶ τελέεσθαι ὀΐω·
Ἧς ὑπεροπλίῃσι τάχ' ἄν ποτε θυμὸν ὀλέσσῃ. »
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
« Ἦλθον ἐγὼ παύσουσα τὸ σὸν μένος, αἴ κε πίθηαι,
Οὐρανόθεν· πρὸ δέ μ' ἧκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
Ἄμφω ὁμῶς θυμῷ φιλέουσά τε, κηδομένη τε.
Ἀλλ' ἄγε, λῆγ' ἔριδος, μηδὲ ξίφος ἕλκεο χειρί·
Ἀλλ' ἤτοι ἔπεσιν μὲν ὀνείδισον, ὡς ἔσεταί περ.
Ὧδε γὰρ ἐξερέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
Καί ποτέ τοι τρίς τόσσα παρέσσεται ἀγλαὰ δῶρα
Ὕβριος εἵνεκα τῆσδε· σὺ δ' ἴσχεο, πείθεο δ' ἡμῖν. »
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
« Χρὴ μὲν σφωΐτερόν γε, θεά, ἔπος εἰρύσσασθαι,
Καὶ μάλα περ θυμῷ κεχολωμένον· ὡς γὰρ ἄμεινον.
Ὅς κε θεοῖς ἐπιπείθηται, μάλα τ' ἔκλυον αὐτοῦ. »
Ἦ, καὶ ἐπ' ἀργυρέῃ κώπῃ σχέθε χεῖρα βαρεῖαν·
Ἂψ δ' ἐς κουλεὸν ὦσε μέγα ξίφος, οὐδ' ἀπίθησε
Μύθῳ Ἀθηναίης. ἡ δ' Οὔλυμπόνδε βεβήκει
Δώματ' ἐς αἰγιόχοιο Διός, μετὰ δαίμονας ἄλλους.
Πηλείδης δ' ἐξαῦτις ἀταρτηροῖς ἐπέεσσιν
Ἀτρείδην προσέειπε, καὶ οὔπω λῆγε χόλοιο·
« Οἰνοβαρές, κυνὸς ὄμματ' ἔχων, κραδίην δ' ἐλάφοιο,
Οὔτε ποτ' ἐς πόλεμον ἅμα λαῷ θωρηχθῆναι,
Οὔτε λόχονδ' ἰέναι σὺν ἀριστήεσσιν Ἀχαιῶν
Τέτληκας θυμῷ· τὸ δέ τοι κὴρ εἴδεται εἶναι.
Ἦ πολὺ λώϊόν ἐστι, κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν
Δῶρ' ἀποαιρεῖσθαι, ὅστις σέθεν ἀντίον εἴπῃ.
Δημοβόρος βασιλεύς, ἐπεὶ οὐτιδανοῖσιν ἀνάσσεις

Mais je dis qu'il faut en finir, je te dis que pour me venger
De tant d'insolences je vais bientôt mettre un terme à sa vie. »
La Déesse aux yeux bleus Athène à la paix ainsi le convie :
« Je viens, si tu veux m'obéir, calmer par des mots consolants
Ton cœur : ici du haut des cieux m'envoya Junon aux bras blancs,
Qui pour vous deux d'un même amour, d'un même soin est occupée.
Mais allons, n'en viens pas au fait, ne mets plus la main à l'épée :
Il suffit que ton cœur s'exhale en parole, et laisse achever
L'imprudent. Car, je te le dis, cela doit bientôt arriver,
Oui, bientôt l'on viendra t'offrir un lot trois fois plus magnifique
Pour cette injure. Ainsi sois calme, et sache obéir sans réplique. »
« O Déesse, je me soumets, dit Achille aux rapides pas,
Puisqu'il le faut, que c'est le mieux, je cède et ne murmure pas;
Oui, bien qu'irrité dans mon cœur, j'obéis à ta voix suprême;
Car c'est en écoutant les Dieux qu'on en est écouté soi-même. »
Et puis sur le pommeau d'argent il appuya sa lourde main,
Et mettant l'épée au fourreau, fut docile au conseil divin.
Pallas Athène remonta dans l'Olympe jusqu'aux demeures
Du dieu porte-égide, et parmi les déités supérieures.
Mais déjà le fils de Pélée accablait d'outrageants discours
Son chef Atride Agamemnon, à la colère donnant cours :
« Pesant ivrogne, qui d'un chien as l'œil où l'impudeur s'affiche,
Non, jamais tu n'osas t'armer pour la mêlée, ô cœur de biche,
Jamais aller en embuscade avec les hardis Achéens,
Car c'est comme si tu voyais la mort aux saisissantes mains.
Ah ! sans doute il est plus facile au sein de l'armée achéenne
D'arracher son prix à celui qui par sa franchise te gêne,
Roi mange-peuple, aussi tiens-tu des hommes de rien sous tes lois,

Ἦ γὰρ ἄν, Ἀτρείδη, νῦν ὕστατα λωβήσαιο·
Ἀλλ' ἔκ τοι ἐρέω, καὶ ἐπὶ μέγαν ὅρκον ὀμοῦμαι·
Ναὶ μὰ τόδε σκῆπτρον, τὸ μὲν οὔποτε φύλλα καὶ ὄζους
Φύσει, ἐπειδὴ πρῶτα τομὴν ἐν ὄρεσσι λέλοιπεν,
Οὐδ' ἀναθηλήσει· περὶ γάρ ῥά ἑ χαλκὸς ἔλεψεν
Φύλλα τε καὶ φλοιόν· νῦν αὖτέ μιν υἷες Ἀχαιῶν
Ἐν παλάμῃς φορέουσι δικασπόλοι, οἵτε θέμιστας
Πρὸς Διὸς εἰρύαται· ὁ δέ τοι μέγας ἔσσεται ὅρκος·
Ἦ ποτ' Ἀχιλλῆος ποθὴ ἵξεται υἷας Ἀχαιῶν
Σύμπαντας· τοῖς δ' οὔτι δυνήσεαι, ἀχνύμενός περ,
Χραισμεῖν, εὖτ' ἂν πολλοὶ ὑφ' Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο
Θνήσκοντες πίπτωσι· σὺ δ' ἔνδοθι θυμὸν ἀμύξεις,
Χωόμενος, ὅτ' ἄριστον Ἀχαιῶν οὐδὲν ἔτισας. »
Ὣς φάτο Πηλείδης· ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ,
Χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον, ἕζετο δ' αὐτός.
Ἀτρείδης δ' ἑτέρωθεν ἐμήνιε. τοῖσι δὲ Νέστωρ
Ἡδυεπὴς ἀνόρουσε, λιγὺς Πυλίων ἀγορητής,
Τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.
Τῷ δ' ἤδη δύο μὲν γενεαὶ μερόπων ἀνθρώπων
Ἐφθίαθ', οἵ οἱ πρόσθεν ἅμα τράφεν ἠδ' ἐγένοντο
Ἐν Πύλῳ ἠγαθέῃ, μετὰ δὲ τριτάτοισιν ἄνασσεν.
Ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
« Ὢ πόποι! ἦ μέγα πένθος Ἀχαιΐδα γαῖαν ἱκάνει·
Ἦ κεν γηθήσαι Πρίαμος, Πριάμοιό τε παῖδες,
Ἄλλοι τε Τρῶες μέγα κεν κεχαροίατο θυμῷ,
Εἰ σφῶϊν τάδε πάντα πυθοίατο μαρναμένοιϊν,
Οἳ περὶ μὲν βουλὴν Δαναῶν, περὶ δ' ἐστὲ μάχεσθαι.
Ἀλλὰ πίθεσθ'· ἄμφω δὲ νεωτέρω ἐστὸν ἐμεῖο.

Ou tu les aurais outragés enfin pour la dernière fois.
Mais voilà ce que je t'affirme, et ce qu'avec serment je jure :
Oui, par ce sceptre qui jamais n'aura ni feuilles ni ramure
Depuis qu'il a laissé sa tige et sa racine au Pélion,
Ni fleurs non plus, puisque le fer autour n'a laissé nul scion,
Nulles feuilles et nulle écorce, et que les enfants de la Grèce
Ont dans les mains, rois justiciers à qui Jupiter ici laisse
Le dépôt de ses lois, je jure, et mes serments ne sont pas vains,
Que le regret d'Achille un jour viendra saisir les Achéens
Tous ensemble; et tu ne pourras, malgré ton désespoir, Atride,
Non tu ne pourras les sauver, lorsque sous Hector l'homicide
Ils tomberont mourants : et toi, tu sauras en rongeant ton cœur
Ce que c'est que de n'avoir pas honoré des Grecs le meilleur. »
Quand il eut fini de parler Péléide jeta par terre
Son sceptre embelli de clous d'or, et s'assit comme à l'ordinaire.
Mais à son tour Agamemnon de colère avait le cœur gros,
Quand se leva le vieux Nestor, suave orateur de Pylos,
Et de la langue lui coulaient plus douces que miel les paroles.
Deux âges d'hommes sont passés que sous ses regards bénévoles
Il avait vus, et naître, et vivre, et mourir sans afflictions.
Roi né dans la sainte Pylos depuis trois générations.
Celui-ci pour eux bienveillant se lève, et se met à leur dire :
« O malheur! qui va sur la Grèce étendre son funeste empire.
Priam et les fils de Priam auraient lieu de s'en réjouir,
Et les autres Troyens aussi pourraient de joie en tressaillir
S'ils venaient jamais à penser que la discorde vous travaille,
Vous les premiers des Achéens au conseil comme à la bataille.
Mais laissez-vous persuader, vous plus jeunes que moi tous deux,

Ἤδη γάρ ποτ᾽ ἐγὼ καὶ ἀρείοσιν, ἠέπερ ὑμῖν,
Ἀνδράσιν ὡμίλησα, καὶ οὔποτέ μ᾽ οἵγ᾽ ἀθέριζον·
Οὐ γάρ πω τοίους ἴδον ἀνέρας, οὐδὲ ἴδωμαι,
Οἷον Πειρίθοόν τε, Δρύαντά τε, ποιμένα λαῶν,
Καινέα τ᾽, Ἐξάδιόν τε καὶ ἀντίθεον Πολύφημον.
[Θησέα τ᾽ Αἰγείδην, ἐπιείκελον ἀθανάτοισιν.]
Κάρτιστοι δὴ κεῖνοι ἐπιχθονίων τράφεν ἀνδρῶν·
Κάρτιστοι μὲν ἔσαν, καὶ καρτίστοις ἐμάχοντο,
Φηρσὶν ὀρεσκῴοισι, καὶ ἐκπάγλως ἀπόλεσσαν.
Καὶ μὲν τοῖσιν ἐγὼ μεθομίλεον, ἐκ Πύλου ἐλθὼν,
Τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης· καλέσαντο γὰρ αὐτοί·
Καὶ μαχόμην κατ᾽ ἔμ᾽ αὐτὸν ἐγώ· κείνοισι δ᾽ ἂν οὔτις
Τῶν, οἳ νῦν βροτοί εἰσιν ἐπιχθόνιοι, μαχέοιτο.
Καὶ μέν μευ βουλέων ξύνιον, πείθοντό τε μύθῳ.
Ἀλλὰ πίθεσθε καὶ ὔμμες· ἐπεὶ πείθεσθαι ἄμεινον.
Μήτε σὺ τόνδ᾽, ἀγαθός περ ἐὼν, ἀποαίρεο κούρην,
Ἀλλ᾽ ἔα, ὥς οἱ πρῶτα δόσαν γέρας υἷες Ἀχαιῶν·
Μήτε σὺ, Πηλείδη, ᾽θελ᾽ ἐριζέμεναι βασιλῆϊ
Ἀντιβίην· ἐπεὶ οὔποθ᾽ ὁμοίης ἔμμορε τιμῆς
Σκηπτοῦχος βασιλεὺς, ᾧτε Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν.
Εἰ δὲ σὺ καρτερός ἐσσι, θεὰ δέ σε γείνατο μήτηρ,
Ἀλλ᾽ ὅγε φέρτερός ἐστιν, ἐπεὶ πλεόνεσσιν ἀνάσσει.
Ἀτρείδη, σὺ δὲ παῦε τεὸν μένος· αὐτὰρ ἔγωγε
Λίσσομ᾽, Ἀχιλῆϊ μεθέμεν χόλον, ὃς μέγα πᾶσιν
Ἕρκος Ἀχαιοῖσιν πέλεται πολέμοιο κακοῖο. »

Τὸν δ᾽ ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
« Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, γέρον, κατὰ μοῖραν ἔειπες.
Ἀλλ᾽ ὅδ᾽ ἀνὴρ ἐθέλει περὶ πάντων ἔμμεναι ἄλλων,

Car moi jadis aussi j'en vis des héros, et qui valaient mieux
Que vous, avec qui je vivais et qui daignaient aussi m'entendre.
En effet je n'en ai plus vu, je ne dois plus même en attendre
De tels qu'étaient Pirithoüs, Drias des peuples le pasteur,
Cénée, Exadius, Thésée, et Polyphême le lutteur,
Hommes pareils aux immortels, et qui se plaisaient à la guerre,
Car c'étaient bien les plus vaillants qui fussent nourris sur la terre,
Qui très-vaillants en combattaient de très-vaillants assurément,
Les Centaures nés dans les monts qu'ils battirent terriblement.
Je vivais donc au milieu d'eux, venant de Pylos ma patrie,
Loin de la presqu'île d'Apis, appelé par eux en frérie.
J'y combattais selon ma force, et certes je puis ajouter
Que nul parmi ceux de nos jours avec eux n'eût voulu jouter.
Eh bien, ils suivaient mes conseils, ils reconnaissaient ma parole,
Obéissez-y donc aussi, puisque c'est le meilleur symbole.
Quoique puissant, toi, ne prends pas la jeune épouse du guerrier,
Mais laisse tout comme les Grecs ont voulu le gratifier :
Ni toi, Péléide non plus, ne l'apostrophe pas en face,
Puisqu'il est roi, puisque jamais aucun roi de l'humaine race
N'eut un sceptre auquel Jupiter ait dévolu semblable honneur.
Car si tu naquis le plus fort, à Thétis devant ce bonheur,
Il est lui beaucoup plus puissant, puisqu'il règne sur le plus d'hommes.
Atride, apaise ton orgueil, et nous si nombreux que nous sommes
Nous supplions Achille aussi de modifier son courroux,
Lui qui dans la mauvaise guerre est le meilleur rempart de tous »
Et le puissant Agamemnon à lui répondre ainsi s'empresse :
« Tout ce que tu nous dis, vieillard, est bien conforme à la sagesse ;
Mais ce que veut cet homme-là, c'est par-dessus tous de primer ;

Πάντων μὲν κρατέειν ἐθέλει, πάντεσσι δ' ἀνάσσειν,
Πᾶσι δὲ σημαίνειν, ἅ τιν' οὐ πείσεσθαι ὀΐω.
Εἰ δέ μιν αἰχμητὴν ἔθεσαν θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
Τοὔνεκά οἱ προθέουσιν ὀνείδεα μυθήσασθαι; »
Τὸν δ' ἄρ' ὑποβλήδην ἠμείβετο δῖος Ἀχιλλεύς·
« Ἦ γάρ κεν δειλός τε καὶ οὐτιδανὸς καλεοίμην,
Εἰ δή σοι πᾶν ἔργον ὑπείξομαι ὅττι κεν εἴπῃς·
Ἄλλοισιν δὴ ταῦτ' ἐπιτέλλεο, μὴ γὰρ ἔμοιγε
Σήμαιν'· οὐ γὰρ ἔγωγ' ἔτι σοι πείσεσθαι ὀΐω.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσι·
Χερσὶ μὲν οὔτοι ἔγωγε μαχήσομαι εἵνεκα κούρης,
Οὔτε σοὶ, οὔτε τῳ ἄλλῳ, ἐπεί μ' ἀφέλεσθέ γε δόντες·
Τῶν δ' ἄλλων, ἅ μοί ἐστι θοῇ παρὰ νηῒ μελαίνῃ,
Τῶν οὐκ ἄν τι φέροις ἀνελὼν, ἀέκοντος ἐμεῖο.
Εἰ δ' ἄγε μὴν, πείρησαι, ἵνα γνώωσι καὶ οἵδε·
Αἶψά τοι αἷμα κελαινὸν ἐρωήσει περὶ δουρί. »

ΒΡΙΣΗΙΔΟΣ ΑΡΠΑΓΗ

Ὣς τώγ' ἀντιβίοισι μαχησαμένω ἐπέεσσιν,
Ἀνστήτην· λῦσαν δ' ἀγορὴν παρὰ νηυσὶν Ἀχαιῶν.
Πηλείδης μὲν ἐπὶ κλισίας καὶ νῆας ἐΐσας
Ἤϊε σύν τε Μενοιτιάδῃ καὶ οἷς ἑτάροισιν·
Ἀτρείδης δ' ἄρα νῆα θοὴν ἅλαδε προέρυσσεν,
Ἐς δ' ἐρέτας ἔκρινεν ἐείκοσιν, ἐς δ' ἑκατόμβην
Βῆσε θεῷ· ἀνὰ δὲ Χρυσηΐδα καλλιπάρηον
Εἷσεν ἄγων· ἐν δ' ἀρχὸς ἔβη πολύμητις Ὀδυσσεύς.

Il voudrait tout soumettre ici, par la force tout opprimer,
Tout faire marcher à sa guise. Et croit-il qu'il nous persuade?
Si les Dieux éternels l'ont fait pour la guerre et pour l'embuscade.
Est-ce donc pour qu'il ait le droit odieux de nous insulter? »
Mais soudain le divin Achille à son tour de lui riposter :
« Ah! que je mériterais bien d'être appelé vaurien et lâche,
Si je t'obéissais en tout comme si c'était là ma tâche.
Aux autres tu peux commander, mais ne t'adresse plus à moi,
Tu ne peux me persuader d'obéir jamais à ta loi.
Je n'ai plus à dire qu'un mot, fais qu'il se grave dans ton âme :
Moi, je ne veux point de mes mains combattre au sujet de la femme
Contre toi, ni contre nul autre, ô vous tous qui voulez ravoir
Ce que vous m'avez bien donné. Mais de ce que mon vaisseau noir
Enferme, n'en enlève rien malgré moi, pas la moindre chose.
Essaie, afin qu'on soit témoin si, du moment que ta main l'ose,
Ton sang noir ne coulera pas autour de ma lance d'airain. »

ENLÈVEMENT DE BRISÉIS

Ayant donc ainsi combattu par l'insulte et par le déda'n,
On se lève, on rompt l'assemblée auprès des vaisseaux d'Argolide.
Soudain vers ses égales nefs et vers ses tentes Péléide
Vient suivi du divin Patrocle et de ses autres compagnons,
Tandis qu'Atride lance en mer un de ses vaisseaux les plus prompts.
Lui-même il choisit vingt rameurs, il fait monter à l'abordage
L'hécatombe due à Phébus, et Chryséis au beau visage,
L'amenant, et le chef Ulysse ingénieux en coups de mains.

Οἱ μὲν ἔπειτ' ἀναβάντες ἐπέπλεον ὑγρὰ κέλευθα·
Λαοὺς δ' Ἀτρείδης ἀπολυμαίνεσθαι ἄνωγεν.
Οἱ δ' ἀπελυμαίνοντο, καὶ εἰς ἅλα λύματ' ἔβαλλον·
Ἕρδον δ' Ἀπόλλωνι τεληέσσας ἑκατόμβας
Ταύρων ἠδ' αἰγῶν παρὰ θῖν' ἁλὸς ἀτρυγέτοιο·
Κνίσση δ' οὐρανὸν ἷκεν, ἑλισσομένη περὶ καπνῷ
Ὣς οἱ μὲν τὰ πένοντο κατὰ στρατόν· οὐδ' Ἀγαμέμνων
Λῆγ' ἔριδος, τὴν πρῶτον ἐπηπείλησ' Ἀχιλῆϊ·
Ἀλλ' ὅγε Ταλθύβιόν τε καὶ Εὐρυβάτην προσέειπεν,
Τώ οἱ ἔσαν κήρυκε καὶ ὀτρηρὼ θεράποντε·
« Ἔρχεσθον κλισίην Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος,
Χειρὸς ἑλόντ' ἀγέμεν Βρισηΐδα καλλιπάρηον.
Εἰ δέ κε μὴ δώησιν, ἐγὼ δέ κεν αὐτὸς ἕλωμαι,
Ἐλθὼν σὺν πλεόνεσσι· τό οἱ καὶ ῥίγιον ἔσται. »
Ὣς εἰπὼν, προΐει, κρατερὸν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν·
Τὼ δ' ἀέκοντε βάτην παρὰ θῖν' ἁλὸς ἀτρυγέτοιο,
Μυρμιδόνων δ' ἐπί τε κλισίας καὶ νῆας ἱκέσθην.
Τὸν δ' εὗρον παρά τε κλισίῃ καὶ νηῒ μελαίνῃ
Ἥμενον· οὐδ' ἄρα τώγε ἰδὼν γήθησεν Ἀχιλλεύς.
Τὼ μὲν ταρβήσαντε καὶ αἰδομένω βασιλῆα
Στήτην, οὐδέ τί μιν προσεφώνεον, οὐδ' ἐρέοντο·
Αὐτὰρ ὁ ἔγνω ᾗσιν ἐνὶ φρεσὶ, φώνησέν τε·
« Χαίρετε, κήρυκες, Διὸς ἄγγελοι ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν,
Ἆσσον ἴτ'· οὔτι μοι ὔμμες ἐπαίτιοι, ἀλλ' Ἀγαμέμνων,
Ὁ σφῶϊ προΐει Βρισηΐδος εἵνεκα κούρης.
Ἀλλ' ἄγε, Διογενὲς Πατρόκλεις, ἔξαγε κούρην,
Καί σφωϊν δὸς ἄγειν· τὼ δ' αὐτὼ μάρτυροι ἔστων
Πρός τε θεῶν μακάρων, πρός τε θνητῶν ἀνθρώπων,

Ceux-ci donc étant tous montés s'ouvraient les humides chemins,
Puis Agamemnon commanda les ablutions générales,
Et les peuples purifiés jetaient en mer les eaux lustrales,
Et l'on voyait pour Apollon au bord de l'humide élément
Des hécatombes de taureaux et de chèvres se consumant,
Dont la graisse montait au ciel en hélice avec la fumée.
Atride, pendant que cela se passait au sein de l'armée,
N'oubliait pas non plus Achille et la menace qu'il lui fit.
Aussitôt il mande Eurybate et Talthybius, et leur dit,
Car ils étaient ses deux hérauts, ses deux exécuteurs agiles :
« Allez-vous-en vite à la tente où siége Péléide Achilles,
Et saisissez pour l'amener sa Briséis aux beaux appas,
Ou je l'enlèverai moi-même, allant, s'il ne la donne pas,
Allant, pour qu'il en souffre plus, avec la plus nombreuse escorte. »
Ainsi parlant il les envoie, et lâche une parole forte.
Ceux-ci donc, marchant à regret le long des infertiles eaux,
Venaient parmi les Myrmidons, parmi les tentes, les vaisseaux,
Et trouvèrent Achille assis près sa tente, vers sa nef noire,
Et quand il les vit, celui-ci ressentit un amer déboire.
Mais tous deux saisis de frayeur à l'aspect du plus fort des rois
Se tenaient là, pleins de respect et sans proférer une voix ;
Ce que voyant dans son esprit, il leur adressa ce langage :
« Salut! hérauts, de Jupiter et des hommes porte-message,
Approchez, vous ne m'êtes pas hostiles, mais Agamemnon
Qui pour la jeune Briséis ici vous envoie en son nom.
Allons, Patrocle issu des Dieux, fais donc venir la jeune femme,
Et la donne pour l'emmener, mais que chacun des deux proclame
Devant les Dieux qui sont toujours, et devant les hommes mortels.

Καὶ πρὸς τοῦ βασιλῆος ἀπηνέος, εἴποτε δ' αὖτε
Χρειὼ ἐμεῖο γένηται ἀεικέα λοιγὸν ἀμῦναι
Τοῖς ἄλλοις... ἦ γὰρ ὅγ' ὀλοιῇσι φρεσὶ θύει,
Οὐδέ τι οἶδε νοῆσαι ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω,
Ὅππως οἱ παρὰ νηυσὶ σόοι μαχέοιντο Ἀχαιοί. »
Ὣς φάτο· Πάτροκλος δὲ φίλῳ ἐπεπείθεθ' ἑταίρῳ·
Ἐκ δ' ἄγαγε κλισίης Βρισηΐδα καλλιπάρηον,
Δῶκε δ' ἄγειν· τὼ δ' αὖτις ἴτην παρὰ νῆας Ἀχαιῶν·
Ἡ δ' ἀέκουσ' ἅμα τοῖσι γυνὴ κίεν. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
Δακρύσας, ἑτάρων ἄφαρ ἕζετο νόσφι λιασθεὶς,
Θῖν' ἔφ' ἁλὸς πολιῆς, ὁρόων ἐπὶ οἴνοπα πόντον.
Πολλὰ δὲ μητρὶ φίλῃ ἠρήσατο, χεῖρας ὀρεγνύς·
« Μῆτερ, ἐπεί μ' ἔτεκές γε μινυνθάδιόν περ ἐόντα,
Τιμήν πέρ μοι ὄφελλεν Ὀλύμπιος ἐγγυαλίξαι
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης· νῦν δ' οὐδέ με τυτθὸν ἔτισεν·
Ἦ γάρ μ' Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
Ἠτίμησεν· ἑλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας. »

Et devant ce chef insensé, que si dans les combats cruels
Les autres ont besoin de moi qui seul peux repousser leur perte
Imminente..... mais sa folie aux maux laisse la route ouverte,
Et jamais il ne sait rien voir du passé ni de l'avenir,
Afin qu'auprès de leurs vaisseaux les Grecs combattent sans périr. »
Il dit ; et Patrocle obéit au compagnon dont il se loue,
Et de la tente il fait venir Briséis à la belle joue
Qu'il leur donne pour l'emmener. Ils vont aux vaisseaux argiens,
Et la femme à regret les suit. Mais Achille bien loin des siens
En pleurant vint s'asseoir tout seul au bord du divin promontoire,
Et là près des flots blanchissants, les yeux fixés sur l'onde noire,
Il priait sa mère chérie en son cœur, étendant les mains :
« O mère qui m'as enfanté pour vivre peu chez les humains,
Le Dieu de l'Olympe aurait dû m'accorder au moins quelque gloire ;
Mais là-haut Jupiter-Tonnant a bien peu soin de ma mémoire,
Car le puissant Agamemnon qui, plein d'orgueil, n'écoute rien,
Vient de m'offenser, car il a, l'ayant pris lui-même, mon bien. »

Γ′

ΤΙΜΩΡΙΑ

ΘΕΤΙΣ

Ὣς φάτο δακρυχέων· τοῦ δ' ἔκλυε πότνια μήτηρ,
Ἡμένη ἐν βένθεσσιν ἁλὸς παρὰ πατρὶ γέροντι.
Καρπαλίμως δ' ἀνέδυ πολιῆς ἁλὸς, ἠΰτ' ὀμίχλη
Καί ῥα πάροιθ' αὐτοῖο καθέζετο δακρυχέοντος,
Χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ', ἔκ τ' ὀνόμαζε·
« Τέκνον, τί κλαίεις; τί δέ σε φρένας ἵκετο πένθος;
Ἐξαύδα, μὴ κεῦθε νόῳ, ἵνα εἴδομεν ἄμφω. »
Τὴν δὲ βαρυστενάχων προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
« Οἶστα· τίη τοι ταῦτ' εἰδυίῃ πάντ' ἀγορεύω;
Ὠχόμεθ' ἐς Θήβην, ἱερὴν πόλιν Ἠετίωνος,
Τὴν δὲ διεπράθομέν τε, καὶ ἤγομεν ἐνθάδε πάντα.
Καὶ τὰ μὲν εὖ δάσσαντο μετὰ σφίσιν υἷες Ἀχαιῶν,
Ἐκ δ' ἕλον Ἀτρείδῃ Χρυσηΐδα καλλιπάρῃον.
Χρύσης δ' αὖθ', ἱερεὺς ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος,
Ἦλθε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,

III

LA VENGEANCE

THÉTIS

Il parle les larmes aux yeux, et sa mère tout éplorée
L'entend aux profondeurs des eaux, assise auprès du vieux Nérée.
Aussitôt de l'onde elle sort comme un nuage de vapeurs,
Vient s'asseoir auprès de son fils dont le visage était en pleurs,
Et le caressant de la main, lui parle et par son nom l'appelle.
« O mon fils, pourquoi pleures-tu? Quel chagrin en toi se recèle,
Parle, et ne me le cache pas, qu'au moins nous le sachions tous deux. »
Et le prompt Achille lui dit avec un soupir douloureux :
« Tu le sais, pourquoi donc veux-tu que je te dise encor ma plainte?
Vainqueurs du prince Ηéétion nous entrons dans Thèbe la sainte,
Et l'ayant toute ravagée, on en avait pris le butin
Qu'on partagea comme d'usage à chaque soldat achéen.
Atride avait choisi pour lui Chryséis à la belle joue;
Mais Chrysès aimé d'Apollon, au culte duquel il se voue,
S'en vint aux rapides vaisseaux des guerriers cuirassés d'airain,

Λυσόμενός τε θύγατρα, φέρων τ' ἀπερείσι' ἄποινα,
Στέμματ' ἔχων ἐν χερσὶν ἑκηβόλου Ἀπόλλωνος
Χρυσέῳ ἀνὰ σκήπτρῳ, καὶ ἐλίσσετο πάντας Ἀχαιοὺς,
Ἀτρείδα δὲ μάλιστα δύω, κοσμήτορε λαῶν.
Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἐπευφήμησαν Ἀχαιοὶ
Αἰδεῖσθαί θ' ἱερῆα, καὶ ἀγλαὰ δέχθαι ἄποινα·
Ἀλλ' οὐκ Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι ἥνδανε θυμῷ,
Ἀλλὰ κακῶς ἀφίει, κρατερὸν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν.
Χωόμενος δ' ὁ γέρων πάλιν ᾤχετο· τοῖο δ' Ἀπόλλων
Εὐξαμένου ἤκουσεν, ἐπεὶ μάλα οἱ φίλος ἦεν.
Ἧκε δ' ἐπ' Ἀργείοισι κακὸν βέλος· οἱ δέ νυ λαοὶ
Θνῆσκον ἐπασσύτεροι· τὰ δ' ἐπῴχετο κῆλα θεοῖο
Πάντῃ ἀνὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν. ἄμμι δὲ μάντις
Εὖ εἰδὼς ἀγόρευε θεοπροπίας Ἑκάτοιο.
Αὐτίκ' ἐγὼ πρῶτος κελόμην θεὸν ἱλάσκεσθαι·
Ἀτρείωνα δ' ἔπειτα χόλος λάβεν· αἶψα δ' ἀναστὰς,
Ἠπείλησεν μῦθον, ὃ δὴ τετελεσμένος ἐστί.
Τὴν μὲν γὰρ σὺν νηῒ θοῇ ἑλίκωπες Ἀχαιοὶ
Ἐς Χρύσην πέμπουσιν, ἄγουσι δὲ δῶρα ἄνακτι·
Τὴν δὲ νέον κλισίηθεν ἔβαν κήρυκες ἄγοντες
Κούρην Βρισῆος, τήν μοι δόσαν υἷες Ἀχαιῶν.
Ἀλλὰ σὺ, εἰ δύνασαί γε, περίσχεο παιδὸς ἑῆος·
Ἐλθοῦσ' Οὔλυμπόνδε, Δία λίσαι, εἴποτε δή τι
Ἢ ἔπει ὤνησας κραδίην Διὸς, ἠὲ καὶ ἔργῳ.
Πολλάκι γάρ σεο πατρὸς ἐνὶ μεγάροισιν ἄκουσα
Εὐχομένης, ὅτ' ἔφησθα κελαινεφέϊ Κρονίωνι
Οἴη ἐν ἀθανάτοισιν ἀεικέα λοιγὸν ἀμῦναι,
Ὁππότε μιν ξυνδῆσαι Ὀλύμπιοι ἤθελον ἄλλοι,

Afin de délivrer sa fille, apportant des rançons sans fin;
Et tenant en mains les bandeaux du Dieu dont la flèche est mortelle,
Appuyé sur son sceptre d'or, à tous les Grecs il en appelle,
Mais aux deux Atrides surtout des peuples les ordonnateurs.
Et tous les autres Achéens murmuraient du fond de leurs cœurs
Qu'il fallait, honorant le prêtre, accepter la rançon immense;
Mais en son cœur Agamemnon l'écoute avec impatience,
Et le renvoie impitoyable, et lui lâche un mot insolent.
Le vieillard indigné partit, et priait, tout en s'en allant,
Phébus Apollon qui l'écoute, et lance pour celui qu'il aime
Un mauvais dard aux Argiens, et les peuples aussitôt même
Pêle-mêle entassés mouraient. Mais tandis que le trait divin
Volait sur l'armée accablée, un irréprochable devin
Et bien-voyant nous découvrit l'oracle de l'archer céleste;
Et je dis, moi tout le premier, d'apaiser le Dieu de la peste.
Mais Agamemnon se leva d'indignation tout rempli,
Et me dit un mot menaçant, et ce mot vient d'être accompli;
Car les Argiens aux yeux noirs déjà sur une nef rapide
Conduisent la captive à Chryse et les dons au Dieu pour Atride,
Et de ma tente des hérauts viennent de sortir à présent.
Avec la jeune Briséis dont les Grecs m'avaient fait présent.
Mais toi, si tu peux à ton fils prêter ta divine assistance,
Monte en Olympe et va prier le Dieu suprême avec instance,
Si jamais tu plus à son cœur, soit en paroles, soit en faits;
Car dans les palais de mon père avec orgueil tu nous disais
Que seule entre les immortels, écartant d'imminents outrages,
Tu sauvas le fils de Saturne au front ceint des plus noirs nuages,
Quand les autres olympiens voulaient l'entourer de leurs lacs,

Ἥρη τ' ἠδὲ Ποσειδάων καὶ Παλλὰς Ἀθήνη.
Ἀλλὰ σὺ τόνγ' ἐλθοῦσα, θεὰ, ὑπελύσαο δεσμῶν,
Ὦχ' ἑκατόγχειρον καλέσασ' ἐς μακρὸν Ὄλυμπον,
Ὃν Βριάρεων καλέουσι θεοὶ, ἄνδρες δέ τε πάντες
Αἰγαίων' (ὁ γὰρ αὖτε βίη οὗ πατρὸς ἀμείνων),
Ὅς ῥα παρὰ Κρονίωνι καθέζετο, κύδεϊ γαίων.
Τὸν καὶ ὑπέδδεισαν μάκαρες θεοὶ, οὐδέ τ' ἔδησαν.
Τῶν νῦν μιν μνήσασα παρέζεο, καὶ λαβὲ γούνων,
Αἴ κέν πως ἐθέλῃσιν ἐπὶ Τρώεσσιν ἀρῆξαι,
Τοὺς δὲ κατὰ πρύμνας τε καὶ ἀμφ' ἅλα ἔλσαι Ἀχαιοὺς
Κτεινομένους, ἵνα πάντες ἐπαύρωνται βασιλῆος,
Γνῷ δὲ καὶ Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
Ἣν ἄτην, ὅτ' ἄριστον Ἀχαιῶν οὐδὲν ἔτισε. »
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Θέτις κατὰ δάκρυ χέουσα·
« Ὤ μοι! τέκνον ἐμὸν, τί νύ σ' ἔτρεφον, αἰνὰ τεκοῦσα!
Αἴθ' ὄφελες παρὰ νηυσὶν ἀδάκρυτος καὶ ἀπήμων
Ἧσθαι! ἐπεί νύ τοι αἶσα μίνυνθά περ, οὔτι μάλα δήν·
Νῦν δ' ἅμα τ' ὠκύμορος καὶ ὀϊζυρὸς περὶ πάντων
Ἔπλεο· τῷ σε κακῇ αἴσῃ τέκον ἐν μεγάροισι.
Τοῦτο δέ τοι ἐρέουσα ἔπος Διῒ τερπικεραύνῳ,
Εἶμ' αὐτὴ πρὸς Ὄλυμπον ἀγάννιφον, αἴ κε πίθηται.
Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισι,
Μῆνι' Ἀχαιοῖσιν, πολέμου δ' ἀποπαύεο πάμπαν.
Ζεὺς γὰρ ἐς Ὠκεανὸν μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας
Χθιζὸς ἔβη κατὰ δαῖτα, θεοὶ δ' ἅμα πάντες ἕποντο·
Δωδεκάτῃ δέ τοι αὖτις ἐλεύσεται Οὔλυμπόνδε,
Καὶ τότ' ἔπειτά τοι εἶμι Διὸς ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ,
Καί μιν γουνάσομαι, καί μιν πείσεσθαι ὀΐω. »

Et Junon, et le fort Neptune, et la belliqueuse Pallas.
Mais toi, tu vins à son secours, tu rompis ses liens, Déesse,
En appelant l'hécatonchire au haut de l'Olympe en détresse.
Les Dieux le nomment Briarée, et tous les hommes Égéon.
Ce géant plus fort que son père, à ta sollicitation,
Vint tout fier et tout radieux s'asseoir près du fils de Saturne,
Et les Dieux ne l'ont pas lié, craignant le géant taciturne.
L'en ayant donc fait souvenir, humblement prends-lui les genoux,
Et tâche qu'il prête sa force aux Troyens, qu'en faveur de nous
Il refoule les Achéens jusqu'aux vaisseaux, jusqu'au rivage,
Massacrés et remplis d'effroi, jouissant tous d'un roi si sage,
Pour que ce fier Agamemnon connaisse bien l'affreux malheur
D'avoir froissé le plus vaillant des Achéens dans son honneur. »
Alors Thétis lui répondit en versant d'abondantes larmes :
« O mon enfant, t'ai-je engendré, t'ai-je nourri pour tant d'alarmes!
Du moins auprès de tes vaisseaux devais-tu rester sans chagrin,
Puisque ta vie à peine éclose est soumise au plus court destin.
Et te voilà près de mourir le plus sujet à la misère,
Ainsi c'est par un mauvais sort que je t'engendrai chez ton père.
Oui, j'irai vers le Dieu suprême à qui plaît le foudre orageux,
J'irai pour le persuader dans l'Olympe le plus neigeux ;
Mais toi, restant toujours assis auprès de tes vaisseaux rapides,
Garde rancune aux Achéens, et fuis les combats homicides.
Car au delà de l'Océan, chez les bons Éthiopiens,
Hier il alla festiner avec tous les Olympiens ;
Mais il reviendra dans l'Olympe avec la douzième lumière,
Alors en son palais d'airain j'irai lui porter ma prière
Dans l'espoir de le décider en me mettant à ses genoux. »

Ὣς ἄρα φωνήσασ' ἀπεβήσατο· τὸν δ' ἔλιπ' αὐτοῦ
Χωόμενον κατὰ θυμὸν ἐϋζώνοιο γυναικὸς,
Τήν ῥα βίῃ ἀέκοντος ἀπηύρων.

ΟΔΥΣΣΗΟΣ ΑΓΓΕΛΙΑ

Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
Ἐς Χρύσην ἵκανεν, ἄγων ἱερὴν ἑκατόμβην.
Οἱ δ' ὅτε δὴ λιμένος πολυβενθέος ἐντὸς ἵκοντο,
Ἱστία μὲν στείλαντο, θέσαν δ' ἐν νηῒ μελαίνῃ·
Ἱστὸν δ' ἱστοδόκῃ πέλασαν, προτόνοισιν ὑφέντες
Καρπαλίμως· τὴν δ' εἰς ὅρμον προέρυσσαν ἐρετμοῖς·
Ἐκ δ' εὐνὰς ἔβαλον, κατὰ δὲ πρυμνήσι' ἔδησαν·
Ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βαῖνον ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης·
Ἐκ δ' ἑκατόμβην βῆσαν ἑκηβόλῳ Ἀπόλλωνι·
Ἐκ δὲ Χρυσηῒς νηὸς βῆ ποντοπόροιο.
Τὴν μὲν ἔπειτ' ἐπὶ βωμὸν ἄγων, πολύμητις Ὀδυσσεὺς
Πατρὶ φίλῳ ἐν χερσὶ τίθει, καί μιν προσέειπεν·
« Ὦ Χρύση, πρό μ' ἔπεμψεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
Παῖδά τε σοὶ ἀγέμεν, Φοίβῳ θ' ἱερὴν ἑκατόμβην
Ῥέξαι ὑπὲρ Δαναῶν, ὄφρ' ἱλασόμεσθα ἄνακτα,
Ὃς νῦν Ἀργείοισι πολύστονα κήδε' ἀφῆκεν. »
Ὣς εἰπὼν, ἐν χερσὶ τίθει· ὁ δ' ἐδέξατο χαίρων
Παῖδα φίλην. τοὶ δ' ὦκα θεῷ κλειτὴν ἑκατόμβην
Ἑξείης ἔστησαν ἐΰδμητον περὶ βωμόν·
Χερνίψαντο δ' ἔπειτα, καὶ οὐλοχύτας ἀνέλοντο.
Τοῖσιν δὲ Χρύσης μεγάλ' εὔχετο, χεῖρας ἀνασχών·
« Κλῦθί μευ, Ἀργυρότοξ', ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας,
Κίλλαν τε ζαθέην, Τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις.

Après ces mots elle partit, le laissant en proie au courroux,
Tant il est fâché dans son cœur pour la femme à la belle taille
Que l'on emmène malgré lui, bien qu'à regret elle s'en aille.

MESSAGE D'ULYSSE

Cependant Ulysse arrivait, menant l'hécatombe à Chrysa.
Ceux-ci donc étant dans le port que la nature s'y creusa,
On plie et l'on place aussitôt les voiles dans le noir navire,
Puis on abat sur le coursier le mât qu'avec le câble on tire,
Puis on pousse jusqù'au rivage, et l'on rame à force de bras,
Et l'on jette l'ancre de pierre, et l'on serre le câble ras,
Et l'on s'empresse de sauter sur les lisières maritimes,
Et l'on tire pour Apollon son hécatombe de victimes,
Et l'on fait sortir du vaisseau qui fendit l'humide chemin
Chryséis, que le sage Ulysse à l'autel conduit par la main,
Et la met au bras de son père, et dit en le comblant de joie :
« Le roi des hommes, ô Chrysès, Atride Agamemnon m'envoie
Afin de ramener ta fille, et d'offrir en notre faveur
La sainte hécatombe à Phébus, pour que nous apaisions son cœur,
Car il vient d'accabler de maux les tristes bandes argiennes. »
Il dit, la remet de ses mains à celui-ci qui dans les siennes
Reçoit sa fille avec amour. Et vite on range pour le Dieu
L'hécatombe autour de l'autel bien construit sur le même lieu.
Ensuite on se lave les mains, on prépare l'orge sacrée,
Et Chrysès, les mains vers le ciel, priait d'une bouche inspirée.
« Exauce-moi, divin chasseur à l'arc d'argent qui ceins Chrysa,
Et qui règnes sur Ténédos et sur la très-sainte Cilla.

Ἤδη μέν ποτ' ἐμεῦ πάρος ἔκλυες εὐξαμένοιο,
Τίμησας μὲν ἐμὲ, μέγα δ' ἴψαο λαὸν Ἀχαιῶν·
Ἠδ' ἔτι καὶ νῦν μοι τόδ' ἐπικρήηνον ἐέλδωρ·
Ἤδη νῦν Δαναοῖσιν ἀεικέα λοιγὸν ἄμυνον. »
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' εὔξαντο, καὶ οὐλοχύτας προβάλοντο,
Αὖ ἔρυσαν μὲν πρῶτα, καὶ ἔσφαξαν καὶ ἔδειραν,
Μηρούς τ' ἐξέταμον, κατά τε κνίσση ἐκάλυψαν,
Δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν.
Καῖε δ' ἐπὶ σχίζης ὁ γέρων, ἐπὶ δ' αἴθοπα οἶνον
Λεῖβε· νέοι δὲ παρ' αὐτὸν ἔχον πεμπώβολα χερσίν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχν' ἐπάσαντο,
Μίστυλλόν τ' ἄρα τἄλλα, καὶ ἀμφ' ὀδελοῖσιν ἔπειραν,
Ὤπτησάν τε περιφραδέως, ἐρύσαντό τε πάντα.
Αὐτὰρ ἐπεὶ παύσαντο πόνου τετύκοντό τε δαῖτα,
Δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐίσης.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
Κοῦροι μὲν κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο·
Νώμησαν δ' ἄρα πᾶσιν, ἐπαρξάμενοι δεπάεσσιν.
Οἱ δὲ πανημέριοι μολπῇ θεὸν ἱλάσκοντο,
Καλὸν ἀείδοντες παιήονα, κοῦροι Ἀχαιῶν,
Μελποντες Ἑκάεργον· ὁ δὲ φρένα τέρπετ' ἀκούων.
Ἦμος δ' ἠέλιος κατέδυ, καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθε,
Δὴ τότε κοιμήσαντο παρὰ πρυμνήσια νηός.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
Καὶ τότ' ἔπειτ' ἀνάγοντο μετὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν.
Τοῖσιν δ' ἴκμενον οὖρον ἵει ἑκάεργος Ἀπόλλων.
Οἱ δ' ἱστὸν στήσαντ', ἀνά θ' ἱστία λευκὰ πέτασσαν·

Car déjà tu m'as entendu, lorsque je t'ai fait ma prière,
Tu me vengeas, tu déployas sur les Achéens ta colère;
Et je viens encore une fois te prier d'accomplir mes vœux,
A présent même fais cesser le fléau qui sévit contre eux. »
Et le Dieu se laissa fléchir du haut de la voûte azurée.
La prière finie, on jette aux victimes l'orge sacrée,
Puis leur ayant levé le col, on égorgea, l'on dépouilla,
Puis l'on mit une double graisse autour des cuisses qu'on coupa,
Puis on enveloppa le tout d'un épais faisceau de chairs crues,
Et sur le bûcher le vieillard les fit brûler de vin imbues,
Et là des jeunes gens tenaient la broche à cinq dards dans leur main.
Lorsque tout est brûlé, l'on goûte aux entrailles. Pour le festin
On coupe le reste en morceaux, on met ces morceaux à la broche.
On les fait rôtir avec soin, on les retire, et l'on s'approche.
Quand tous les apprêts sont finis, que l'on a paré le repas,
Chacun mange, et le mets égal à l'appétit ne manque pas.
Mais sitôt qu'ils ont satisfait le besoin de manger et boire,
Que des jeunes gens ont rempli les urnes de la liqueur noire,
Et dans les coupes l'ont versée, à chacun la distribuant;
Ceux-ci tout le reste du jour désarment le Dieu par leur chant.
Car les enfants des Achéens dans un beau péan d'Ionie
Chantaient l'éloge d'Apollon, qui jouissait de l'harmonie.
Lorsque le soleil fut couché, que l'ombre étendit son rideau,
Cessant les chants, ils vont dormir près des amarres du vaisseau.
Mais quand l'Aurore aux doigts de rose apparaît avec la lumière,
On songe à regagner le camp, on adresse au dieu sa prière,
Et soudain l'archer Apollon, les favorisant d'un vent frais,
Le mât levé, l'on déploya les blanches voiles, les agrès,

Ἐν δ' ἄνεμος πρῆσεν μέσον ἱστίον, ἀμφὶ δὲ κῦμα
Στείρῃ πορφύρεον μεγάλ' ἴαχε, νηὸς ἰούσης·
Ἡ δ' ἔθεεν κατὰ κῦμα, διαπρήσσουσα κέλευθον.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἵκοντο κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν,
Νῆα μὲν οἵγε μέλαιναν ἐπ' ἠπείροιο ἔρυσσαν
Ὑψοῦ ἐπὶ ψαμάθοις, ὑπὸ δ' ἕρματα μακρὰ τάνυσσαν·
Αὐτοὶ δ' ἐσκίδναντο κατὰ κλισίας τε νέας τε.

ΘΕΤΙΔΟΣ ΑΓΓΕΛΙΑ

Αὐτὰρ ὁ μήνιε, νηυσὶ παρήμενος ὠκυπόροισι,
Διογενὴς Πηλέος υἱὸς, πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς.
Οὔτε ποτ' εἰς ἀγορὴν πωλέσκετο κυδιάνειραν,
Οὔτε ποτ' ἐς πόλεμον· ἀλλὰ φθινύθεσκε φίλον κῆρ,
Αὖθι μένων, ποθέεσκε δ' ἀϋτήν τε πτόλεμόν τε.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἐκ τοῖο δυωδεκάτη γένετ' ἠώς,
Καὶ τότε δὴ πρὸς Ὄλυμπον ἴσαν θεοὶ αἰὲν ἐόντες
Πάντες ἅμα, Ζεὺς δ' ἦρχε. Θέτις δ' οὐ λήθετ' ἐφετμέων
Παιδὸς ἑοῦ, ἀλλ' ἥγ' ἀνεδύσατο κῦμα θαλάσσης,
Ἠερίη δ' ἀνέβη μέγαν οὐρανὸν Οὔλυμπόν τε.
Εὗρεν δ' εὐρύοπα Κρονίδην ἄτερ ἥμενον ἄλλων
Ἀκροτάτῃ κορυφῇ πολυδειράδος Οὐλύμποιο.
Καί ῥα πάροιθ' αὐτοῖο καθέζετο, καὶ λάβε γούνων
Σκαιῇ· δεξιτερῇ δ' ἄρ' ὑπ' ἀνθερεῶνος ἑλοῦσα,
Λισσομένη προσέειπε Δία Κρονίωνα ἄνακτα
« Ζεῦ πάτερ, εἴποτε δή σε μετ' ἀθανάτοισιν ὄνησα
Ἢ ἔπει, ἢ ἔργῳ, τόδε μοι κρήηνον ἐέλδωρ·
Τίμησόν μοι υἱὸν, ὃς ὠκυμορώτατος ἄλλων

Et le vent au milieu soufflait, et l'onde en pressant la carène.
Blanchissait toute gémissante, et le vaisseau mû par l'haleine
Volait sur la face des eaux, sans peine s'ouvrant les chemins.
Mais sitôt qu'ils sont arrivés au vaste camp des Achéens,
Ils attirent le vaisseau noir sur les arènes littorales,
Puis l'ayant mis sur des rouleaux, vont parmi les tentes égales.

MESSAGE DE THÉTIS

Cependant près de ses vaisseaux, assis en proie à ses affronts,
Se tenait le fils de Pélée et des Dieux, Achille aux pieds prompts,
Sans jamais aller au conseil où l'homme se couvre de gloire,
Sans jamais aller au combat; mais dévorant son humeur noire
Il regrettait le cri d'alarme et les martiales fureurs.
Mais lorsque la douzième Aurore étala ses fraîches couleurs,
Qu'en Olympe les immortels revenaient avec allégresse
Sous Jupiter tous assemblés, Thétis pensait à sa promesse
Envers son fils, et matinale elle s'éleva sur la mer,
Et monta jusques au grand ciel où l'Olympe était le plus clair,
Et trouva le fils de Saturne à l'œil vaste assis solitaire
Sur le dôme le plus altier de l'Olympe à la crête altière.
De sa gauche elle lui pressait les genoux tout en s'inclinant,
Et de sa droite elle lui prit le menton, et le suppliant,
Elle disait à Jupiter fils de Saturne et roi suprême :
« Jupiter père, si jamais parmi les immortels moi-même
Par la parole ou par l'effet je te complus, exauce-moi,
Venge mon fils qui le plus tôt du trépas doit subir la loi.

Ἔπλετ᾽· ἀτάρ μιν νῦν γε ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
Ἠτίμησεν· ἑλὼν γὰρ ἔχει γέρας, αὐτὸς ἀπούρας.
Ἀλλὰ σύ πέρ μιν τῖσον, Ὀλύμπιε, μητίετα Ζεῦ·
Τόφρα δ᾽ ἐπὶ Τρώεσσι τίθει κράτος ὄφρ᾽ ἂν Ἀχαιοὶ
Υἱὸν ἐμὸν τίσωσιν, ὀφέλλωσίν τέ ἑ τιμῇ. »
Ὣς φάτο· τὴν δ᾽ οὔτι προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς,
Ἀλλ᾽ ἀκέων δὴν ἧστο· Θέτις δ᾽, ὡς ἥψατο γούνων,
Ὣς ἔχετ᾽ ἐμπεφυυῖα, καὶ εἴρετο δεύτερον αὖτις·
« Νημερτὲς μὲν δή μοι ὑπόσχεο καὶ κατάνευσον
Ἢ ἀπόειπ᾽· ἐπεὶ οὔ τοι ἔπι δέος· ὄφρ᾽ εὖ εἰδῶ
Ὅσσον ἐγὼ μετὰ πᾶσιν ἀτιμοτάτη θεός εἰμι. »
Τὴν δὲ μέγ᾽ ὀχθήσας προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
« Ἦ δὴ λοίγια ἔργ᾽, ὅτε μ᾽ ἐχθοδοπῆσαι ἐφήσεις
Ἥρῃ, ὅτ᾽ ἄν μ᾽ ἐρέθῃσιν ὀνειδείοις ἐπέεσσιν.
Ἡ δὲ καὶ αὔτως μ᾽ αἰεὶ ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι
Νεικεῖ, καί τέ μέ φησι μάχῃ Τρώεσσιν ἀρήγειν.
Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν αὖτις ἀπόστιχε, μή σε νοήσῃ
Ἥρη· ἐμοὶ δέ κε ταῦτα μελήσεται, ὄφρα τελέσσω.
Εἰ δ᾽ ἄγε, τοι κεφαλῇ κατανεύσομαι, ὄφρα πεποίθῃς·
Τοῦτο γὰρ ἐξ ἐμέθεν γε μετ᾽ ἀθανάτοισι μέγιστον
Τέκμωρ· οὐ γὰρ ἐμὸν παλινάγρετον, οὐδ᾽ ἀπατηλὸν,
Οὐδ᾽ ἀτελεύτητον, ὅ τι κεν κεφαλῇ κατανεύσω. »
Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ᾽ ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων·
Ἀμβρόσιαι δ᾽ ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ᾽ ἀθανάτοιο· μέγαν δ᾽ ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.
Τώγ᾽ ὣς βουλεύσαντε διέτμαγεν· ἡ μὲν ἔπειτα
Εἰς ἅλα ἆλτο βαθεῖαν ἀπ᾽ αἰγλήεντος Ὀλύμπου,
Ζεὺς δὲ ἑὸν πρὸς δῶμα· θεοὶ δ᾽ ἅμα πάντες ἀνέσταν

Agamemnon roi des guerriers à présent lui fait une offense,
Il garde, après l'avoir ravi, le lot qu'il eut en récompense.
Toi donc, au moins pour le venger, ô maître des Olympiens,
Mets sur les Troyens, mets ta force, et la retire aux Achéens
Jusqu'à ce qu'ils comblent mon fils des honneurs dus à son courage. »
Elle dit, mais sans lui répondre assis le maître de l'orage
Longtemps restait silencieux. Et Thétis pressait ses genoux,
Toujours s'y tenant attachée, et le suppliait loin de tous.
« Réponds-moi bien sincèrement, tu peux exaucer, disait-elle,
Ou refuser, tu ne crains rien, afin que je sache, immortelle,
Si parmi tous les autres Dieux, j'ai le plus part à ton mépris. »
Jupiter ayant soupiré profondément, dit à Thétis :
« Ah! quel trouble tu vas causer en me faisant mettre en colère
Contre Junon, lorsqu'il faudra supporter son humeur altière,
Elle qui même sans motif me reproche au milieu des Dieux
De favoriser les Troyens pour les rendre victorieux.
Mais hâte-toi de t'en aller de peur qu'ici ne t'aperçoive
Junon, car avant d'accomplir il faut que mon esprit conçoive.
Mais je vais signer de ma tête afin de te persuader,
Car c'est parmi les immortels ce qui doit de tout décider,
Et moi-même je ne puis plus annuler cet irrévocable,
Cet infaillible engagement qu'a signé mon âme immuable. »
Il dit, et de ses noirs sourcils le fils de Saturne signa,
Et la chevelure *ambrosée* en se hérissant témoigna
Sur le crâne immortel du Dieu l'arrêt dont l'Olympe tressaille.
Ayant donc ainsi consulté, l'on se sépare, afin qu'elle aille
Au fond des abîmes marins, et quitte le ciel radieux.
Jupiter vient dans son palais où réunis les autres Dieux

Ἐξ ἑδέων, σφοῦ πατρὸς ἐναντίον· οὐδέ τις ἔτλη
Μεῖναι ἐπερχόμενον, ἀλλ' ἀντίοι ἔσταν ἅπαντες.
Ὣς ὁ μὲν ἔνθα καθέζετ' ἐπὶ θρόνου· οὐδέ μιν Ἥρη
Ἠγνοίησεν ἰδοῦσ' ὅτι οἱ συμφράσσατο βουλὰς
Ἀργυρόπεζα Θέτις, θυγάτηρ ἁλίοιο γέροντος.
Αὐτίκα κερτομίοισι Δία Κρονίωνα προσηύδα·
« Τίς δ' αὖ τοι, δολομῆτα, θεῶν συμφράσσατο βουλάς;
Αἰεί τοι φίλον ἐστὶν, ἐμεῦ ἀπονόσφιν ἐόντα,
Κρυπτάδια φρονέοντα δικαζέμεν· οὐδέ τί πώ μοι
Πρόφρων τέτληκας εἰπεῖν ἔπος ὅττι νοήσῃς. »
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
« Ἥρη, μὴ δὴ πάντας ἐμοὺς ἐπιέλπεο μύθους
Εἰδήσειν· χαλεποί τοι ἔσοντ', ἀλόχῳ περ ἐούσῃ.
Ἀλλ' ὃν μέν κ' ἐπιεικὲς ἀκουέμεν, οὔτις ἔπειτα
Οὔτε θεῶν πρότερος τόνγ' εἴσεται, οὔτ' ἀνθρώπων·
Ὃν δέ κ' ἐγὼν ἀπάνευθε θεῶν ἐθέλοιμι νοῆσαι,
Μήτι σὺ ταῦτα ἕκαστα διείρεο, μηδὲ μετάλλα. »
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη·
« Αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες!
Καὶ λίην σε πάρος γ' οὔτ' εἴρομαι, οὔτε μεταλλῶ·
Ἀλλὰ μάλ' εὔκηλος τὰ φράζεαι ἅσσ' ἐθέλησθα.
Νῦν δ' αἰνῶς δείδοικα κατὰ φρένα μή σε παρείπῃ
Ἀργυρόπεζα Θέτις, θυγάτηρ ἁλίοιο γέροντος.
Ἠερίη γὰρ σοίγε παρέζετο καὶ λάβε γούνων.
Τῇ σ' οἴω κατανεῦσαι ἐτήτυμον ὡς Ἀχιλῆα
Τιμήσῃς, ὀλέσῃς δὲ πολέας ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν. »
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
« Δαιμονίη, αἰεὶ μὲν οἴεαι, οὐδέ σε λήθω·

De leurs siéges s'étaient levés afin d'aller à sa rencontre.
Et nul n'ose rester en place, et chacun empressé se montre.
Mais aussitôt qu'il fut assis sur son trône à son tour Junon
Savait, l'ayant vu, qu'il a pris en secret sa décision
Avec Thétis au pied d'argent, fille du vieux marin Nérée.
Aussitôt au fils de Saturne elle s'adressa tout outrée :
« Et qui des Dieux est donc venu pour comploter seul avec toi :
Sans que je le sache toujours tu te plais, astucieux roi,
A rouler, à déterminer en toi quelque sombre pensée,
Car de toi-même en tes conseils jamais tu ne m'as immiscée. »
Et le père des immortels et des hommes lui répondit :
« Junon, n'espère pas savoir tout ce que mon âme se dit,
Car c'est insondable à toi-même, encor que tu sois mon épouse.
Pour ce qu'il convient qu'on entende, alors tu peux être jalouse
Qu'aucun des hommes ni des Dieux ne le sache plus tôt que toi ;
Mais ce que j'aurai résolu de penser loin des Dieux en moi,
N'espère jamais en savoir, en imaginer quelque chose. »
Et la vénérable Junon aux yeux de bœuf reprend sa cause :
« O terrible fils de Saturne, à quel propos dis-tu cela ?
Jamais de te questionner mon cœur avant ne se mêla.
Tu peux méditer à loisir ce que tu veux en ta pensée,
Mais je crains que pour te gagner vers toi ne se soit avancée
Cette Thétis au pied d'argent qu'engendra le vieillard marin ;
Car elle a saisi tes genoux en suppliante ce matin,
Et sans doute tu lui promis de venger l'offense d'Achille,
Et de fouler jusqu'aux vaisseaux les Achéens tués par mille. »
Mais le Dieu qui pousse la nue avec empire lui répond :
« Démon qui, m'épiant toujours, de tout veux connaître le fond,

Πρῆξαι δ' ἔμπης οὔτι δυνήσεαι, ἀλλ' ἀπὸ θυμοῦ
Μᾶλλον ἐμοὶ ἔσεαι· τὸ δέ τοι καὶ ῥίγιον ἔσται.
Εἰ δ' οὕτω τοῦτ' ἐστὶν, ἐμοὶ μέλλει φίλον εἶναι.
Ἀλλ' ἀκέουσα κάθησο, ἐμῷ δ' ἐπιπείθεο μύθῳ·
Μή νύ τοι οὐ χραίσμωσιν ὅσοι θεοί εἰσ' ἐν Ὀλύμπῳ,
Ἆσσον ἰόνθ', ὅτε κέν τοι ἀάπτους χεῖρας ἐφείω. »
 Ὣς ἔφατ' · ἔδδεισεν δὲ βοῶπις πότνια Ἥρη·
Καί ῥ' ἀκέουσα καθῆστο, ἐπιγνάμψασα φίλον κῆρ.
Ὤχθησαν δ' ἀνὰ δῶμα Διὸς θεοὶ Οὐρανίωνες.
Τοῖσιν δ' Ἥφαιστος κλυτοτέχνης ἦρχ' ἀγορεύειν,
Μητρὶ φίλῃ ἐπίηρα φέρων, λευκωλένῳ Ἥρῃ·
 « Ἦ δὴ λοίγια ἔργα τάδ' ἔσσεται, οὐδ' ἔτ' ἀνεκτὰ,
Εἰ δὴ σφὼ ἕνεκα θνητῶν ἐριδαίνετον ὧδε,
Ἐν δὲ θεοῖσι κολῳὸν ἐλαύνετον· οὐδέ τι δαιτὸς
Ἐσθλῆς ἔσσεται ἦδος, ἐπεὶ τὰ χερείονα νικᾷ.
Μητρὶ δ' ἐγὼ παράφημι, καὶ αὐτῇ περ νοεούσῃ,
Πατρὶ φίλῳ ἐπίηρα φέρειν Διῒ, ὄφρα μὴ αὖτε
Νεικείῃσι πατὴρ, σὺν δ' ἡμῖν δαῖτα ταράξῃ.
Εἴπερ γάρ κ' ἐθέλῃσιν Ὀλύμπιος ἀστεροπητὴς
Ἐξ ἑδέων στυφελίξαι· ὁ γὰρ πολὺ φέρτατός ἐστιν.
Ἀλλὰ σὺ τόνγ' ἐπέεσσι καθάπτεσθαι μαλακοῖσιν·
Αὐτίκ' ἔπειθ' ἵλαος Ὀλύμπιος ἔσσεται ἡμῖν. »
 Ὣς ἄρ' ἔφη· καὶ ἀναΐξας, δέπας ἀμφικύπελλον
Μητρὶ φίλῃ ἐν χερσὶ τίθει, καί μιν προσέειπε·
« Τέτλαθι, μῆτερ ἐμὴ, καὶ ἀνάσχεο, κηδομένη περ,
Μή σε, φίλην περ ἐοῦσαν, ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἴδωμαι
Θεινομένην· τότε δ' οὔτι δυνήσομαι, ἀχνύμενός περ,
Χραισμεῖν· ἀργαλέος γὰρ Ὀλύμπιος ἀντιφέρεσθαι.

Mais sans jamais y réussir, tu m'en seras plus odieuse,
Et d'autant plus loin de mon cœur que tu deviens plus soucieuse.
Si donc cela doit arriver, c'est parce que cela me plaît,
Mais en silence reste assise, et sois docile à mon arrêt,
De peur qu'ensemble tous les Dieux ne pussent t'être secourables
En s'approchant, si j'abaissais sur toi mes deux mains redoutables. »
Il dit, et l'auguste Junon aux yeux de bœuf tremble de peur
Et silencieuse s'assied, tâchant à contenir son cœur.
Tous les Dieux étaient consternés dans le céleste capitole,
Quand l'habile ouvrier Vulcain se mit à prendre la parole
Pour essayer de consoler sa mère Junon aux bras blancs.
« Certes voilà de tristes faits, insupportables, désolants,
De vous voir pour d'humbles mortels ainsi livrés à la dispute,
En proie aux furieux propos, quittant le festin pour la lutte.
Ah! c'en est donc fait de la joie, il faut donc que tout aille au pis.
Mais moi j'ose engager ma mère, encore qu'elle ait des soucis,
A pacifier son époux, de peur qu'il ne reste en colère,
Et que notre joyeux festin ne soit troublé par notre père;
Car s'il voulait il pourrait bien cet Olympien foudroyant
De nos siéges nous renverser, lui de beaucoup le plus puissant.
Mais toi, cherches à l'adoucir par quelque agréable parole,
Et de suite l'Olympien nous redeviendra bénévole. »
Il lève la coupe à double anse, ayant achevé ses propos,
Et la met aux mains de sa mère en lui disant encor ces mots :
« Calme-toi, ma mère, et supporte; il le faut, quoique soucieuse,
De peur que, même sous mes yeux, je ne te voie et malheureuse,
Et frappée, et bien qu'ulcéré, quelque chère que tu me sois,
Je ne pourrais te secourir, tant il est fort ce roi des rois.

Ἤδη γάρ με καὶ ἄλλοτ', ἀλεξέμεναι μεμαῶτα,
Ῥῖψε, ποδὸς τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ θεσπεσίοιο·
Πᾶν δ' ἦμαρ φερόμην, ἅμα δ' ἠελίῳ καταδύντι
Κάππεσον ἐν Λήμνῳ· ὀλίγος δ' ἔτι θυμὸς ἐνῆεν·
Ἔνθα με Σίντιες ἄνδρες ἄφαρ κομίσαντο πεσόντα. »
Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ θεὰ λευκώλενος Ἥρη·
Μειδήσασα δὲ παιδὸς ἐδέξατο χειρὶ κύπελλον.
Αὐτὰρ ὁ τοῖς ἄλλοισι θεοῖς ἐνδέξια πᾶσιν
Ὠνοχόει, γλυκὺ νέκταρ ἀπὸ κρητῆρος ἀφύσσων.
Ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσιν,
Ὡς ἴδον Ἥφαιστον διὰ δώματα ποιπνύοντα.
Ὣς τότε μὲν πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
Δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐΐσης,
Οὐ μὲν φόρμιγγος περικαλλέος, ἣν ἔχ' Ἀπόλλων,
Μουσάων θ', αἳ ἄειδον ἀμειβόμεναι ὀπὶ καλῇ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατέδυ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
Οἱ μὲν κακκείοντες ἔβαν οἶκόνδε ἕκαστος,
Ἧχι ἑκάστῳ δῶμα περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις,
Ἥφαιστος, ποίησεν ἰδυίῃσι πραπίδεσσι.
Ζεὺς δὲ πρὸς ὃν λέχος ἤϊ' Ὀλύμπιος ἀστεροπητὴς,
Ἔνθα πάρος κοιμᾶθ', ὅτε μιν γλυκὺς ὕπνος ἱκάνοι·
Ἔνθα καθεῦδ' ἀναβάς· παρὰ δὲ, χρυσόθρονος Ἥρη.

Car jadis, lorsque je voulus te prêter ma faible assistance,
Lui, m'ayant saisi par le pied, me lança loin du ciel immense,
Et moi je roulai tout le jour, et ce n'est qu'au soleil couchant
Que je suis tombé dans Lemnos, mon souffle à peine s'épanchant.
Là des hommes, des Sintiens me relevèrent de ma chute. »
Il dit, et l'auguste Junon aux bras blancs sourit, s'exécute,
Et reçoit tout en souriant la coupe des mains de son fils.
Puis celui-ci présente à tous les autres Dieux épanouis
Le doux nectar en le versant du large cratère en leur coupe,
Et ce n'était qu'un ris sans fin parmi la bienheureuse troupe
De voir Vulcain par le palais qui s'empressait à les servir.
Et jusqu'au coucher du soleil le jour entier fut au plaisir,
Au festin, et rien ne manquait au désir, ni la part égale,
Ni le très-beau luth qu'Apollon maniait de sa main royale,
Ni les Muses qui s'alternaient en chantant d'une belle voix !
Mais lorsque l'éclat du soleil eût disparu tout à la fois,
Eux-mêmes s'allèrent coucher chacun dans la chambre secrète
Que l'habile ouvrier Vulcain avait construite pour retraite
Dans le palais qu'à chacun d'eux il édifia savamment.
Et le foudroyant Jupiter vers son lit marche gravement,
Il y va comme pour dormir, lorsque le doux sommeil le dompte,
Y monte, se couche, et Junon au trône d'or près de lui monte.

DANTE ALIGHIERI

ITALIEN-FRANÇAIS

SPÉCIMEN

INFERNO

CANTO III

Per me si va nella città dolente :
Per me si va nell'eterno dolore :
Per me si va tra la perduta gente.

Giustizia mosse 'l mio alto fattore :
Fecemi la divina potestate,
La somma sapienza, e 'l primo amore.

Dinanzi a me non fur cose create,
Se non eterne, ed io eterno duro :
Lasciate ogni speranza, voi che 'ntrate.

Queste parole di colore oscuro
Vid' io scritte al sommo d'una porta :
Perch'io, Maestro, il senso lor m'è duro.

ENFER

CHANT III

« Par moi l'on va dans la cité de Dite,
Dans la cité d'éternelle douleur ;
Par moi l'on va parmi la gent maudite.

Un juste arrêt poussa mon haut facteur,
Lorsque me fit la divine Puissance,
La grand' Sagesse, et le premier Amour.

Rien de créé qu'éternel ne devance
L'heure où je fus éternel à mon tour.
Vous, dès qu'entrés, laissez toute espérance. »

A ces versets empreints d'un coloris obscur,
Que je voyais écrits au sommet d'une porte :
Maître, dis-je, leur sens à mon esprit est dur.

Ede gli a me, come persona accorta,
Qui si convien lasciar ogni sospetto :
Ogni viltà convien, che quì sia morta.

Noi sem venuti al luogo, ov'io t'ho detto,
Che vederai le genti dolorose,
Ch'hanno perduto il ben dello 'ntelletto.

E poichè la sua mano alla mia pose,
Con lieto volto, ond' io mi confortai,
Mi mise dentro alle secrete cose.

Quivi sospiri, pianti, ed alti guai
Risonavan, per l'aere senza stelle,
Perch'io al cominciar ne lagrimai.

Diverse lingue, orribili favelle,
Parole di dolore, accenti d'ira,
Voci alte e fioche, e suon di man con elle.

Facevan un tumulto, il qual s'aggira
Sempre 'n quell'aria senza tempo tinta,
Come la rena, quando 'l turbo spira.

Ed io, ch'avea d'error la testa cinta,
Dissi, Maestro, che è quel, ch'i' odo?
E che gent'è, che par nel duol sì vinta?

Et lui, me répondant comme personne accorte :
Il convient de chasser ici de son esprit
Tout soupçon; toute peur ici doit rester morte.

Car nous voilà venus où, comme je t'ai dit,
Tu verras larmoyer les âmes douloureuses
Qui perdirent du ciel les grâces bienheureuses.

Puis ranimant mon cœur, et me prenant la main,
Avec joyeux visage, avec façons discrètes
Il m'entraîne, il me met dans les choses secrètes.

Là soupirs, pleurs coupés d'un hurlement soudain,
Dans cet air sans étoile ont jeté des alarmes
Telles qu'à peine entré déjà j'étais en larmes.

Puis langages divers, horribles truchements,
Paroles de souffrance, expressions de rage,
Voix sourdes et sons forts mêlés aux battements

Des mains, formaient de bruits un ténébreux nuage
Toujours tournant dans l'air, sans mesure et sans ton,
Ainsi que fait l'arène au sein d'un tourbillon.

Et moi, tout étourdi, d'erreur la tête ceinte :
Maître, dis-je, qu'entends-je? Apprends-moi quelle gent
Par la douleur vaincue exhale tant de plainte.

Ed egli a me : Questo misero modo
Tengon l'anime triste di coloro,
Che visser senza infamia, e senza lodo.

Mischiate sono a quel cattivo coro
Degli angeli, che non furon ribelli,
Nè fur fedeli a Dio, ma per se foro.

Cacciarli i Ciel, per non esser men belli :
Nè lo profondo inferno gli riceve,
Ch'alcuna gloria i rei avrebber d'elli.

Ed io : Maestro, che è tanto greve
A lor, che lamentar li fa sì forte?
Rispose : dicerolti molto breve.

Questi non hanno speranza di morte :
E la lor cieca vita è tanto bassa,
Che 'nvidiosi son d'ogni altra sorte.

Fama di loro il mondo esser non lassa;
Misericordia e giustizia gli sdegna.
Non ragioniam di lor, ma guarda, e passa.

Ed io, che riguardai, vidi una insegna,
Che girando correva tanto ratta,
Che d'ogni posa mi pareva indegna :

C'est ainsi, répond-il, qu'en ce triste élément
Se meuvent à jamais, misérables phalanges,
Ceux qui tous ont vécu sans honte et sans honneur.

Ils sont ici mêlés au lâche chœur des anges
Qui, ne considérant que leur propre bonheur,
Ne furent à leur Dieu ni soumis ni rebelles.

Jaloux de ses beautés le Ciel les a proscrits,
Et l'Enfer n'en veut pas, de peur que le mépris
N'enfle près d'eux l'orgueil des âmes criminelles.

Mais, repris-je, quel poids sur eux pesant si fort
Les fait se lamenter, les grève de sa masse?
En peu de mots, ils n'ont espérance de mort,

Répond-il, et leur vie aveuglée est si basse
Qu'envieux, des damnés ils regrettent le sort.
Mais que d'eux sur la terre aucun bruit ne se fasse,

Et que Miséricorde, et que Justice enfin
Dans l'un et l'autre monde à bon droit les dédaigne,
N'en parlons plus, regarde, et passe ton chemin.

Et moi qui regardai, j'aperçus une enseigne
Qui semblait empressée à tournoyer toujours,
Sans que d'aucune pose elle rompît son cours.

E dietro le venia sì lunga tratta
Di gente, ch'io' non avrei mai creduto,
Che morte tanta n'avesse disfatta.

Poscia ch'io v'ebbi alcun riconosciuto,
Guardai, e vidi l'ombra di colui,
Che fece, per viltate il gran rifiuto.

Incontanente intesi, e certo fui,
Che quest'era la setta de' cattivi
A Dio spiacenti, ed a' nemici sui.

Questi sciaurati, che mai non fur vivi,
Erano ignudi, e stimolati molto
Da mosconi, e da vespe, ch'eran ivi.

Elle rigavan lor di sangue il volto,
Che mischiato di lagrime a' lor piedi
Da fastidiosi vermi era ricolto.

E poi ch'a riguardar oltre mi diedi,
Vidi gente alla riva d'un gran fiume :
Perch'io dissi : Maestro, or mi concedi,

Ch' io sappia, quali sono, e qual costume,
Le fa parer di trapassar sì pronte,
Com'io discerno per lo fioco lume.

À sa suite venait une si longue traite
De gens, qu'alors j'étais loin de m'imaginer
Que la Mort de sa faux en pût tant moissonner.

J'en reconnus plus d'un qui battait en retraite,
Et regardant, je vis l'âme de ce perclus
Qui par poltronnerie a fait le grand refus.

Aussitôt je compris, et je vis sans surprise
Que cette secte était celle que Dieu méprise,
Ceux-là que les damnés repoussent comme intrus.

Vile boue, aucun feu n'échauffa leur ornière,
Aussi guêpes, frelons autour de leurs corps nus,
S'acharnant à leur peau comme une fourmilière,

Tiraient de leur visage un sang bientôt glacé
Qui, détrempé de pleurs, retombait en gouttière,
Par d'insipides vers à leurs pieds ramassé.

Puis, portant mes regards plus loin dans l'étendue,
Sur le bord d'un grand fleuve apparaît à ma vue
Une foule de gens : maître, fais-moi savoir,

Dis-je, quels sont ceux-ci, quel inconnu pouvoir,
Autant que je discerne en cette sombre nue,
Les stimule à passer les eaux du fleuve noir?

Ed egli a me : le cose ti fien conte,
Quando noi fermeremo i nostri passi
Su la trista riviera d'Acheronte.

Allor con gli occhi vergognosi e bassi,
Temendo che 'l mio dir gli fusse grave,
Infino al fiume di parlar mi trassi.

Ed ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo,
Gridando, guai a voi, anime prave!

Non isperate mai veder lo cielo :
I' vegno per menarvi all' altra riva
Nelle tenebre eterne in caldo e 'n gielo :

E tu, che se' costì, anima viva,
Partiti da cotesti, che son morti :
Ma poich' e' vide, che non mi partiva,

Disse : Per altre vie, per altri porti
Verrai a piaggia, non qui, per passare :
Più lieve legno convien che ti porti.

E 'l duca a lui : Caron, non ti crucciare :
Vuolsi così colà, dove si puote
Ciò che si vuole : e più non dimandare.

Les choses te seront mises à la lumière,
Dit-il, lorsqu'arrivés sur la triste *rivière*
Qui côtoie Achéron nous fixerons nos pas.

De honte alors tenant le regard bas et louche,
Jusqu'au terme prescrit je n'ouvris pas la bouche,
Craignant que de m'entendre il ne fût déjà las.

Et voilà que vers nous dans sa barque s'avance
Un robuste vieillard, au poil antique et blanc,
Criant : Malheur à vous, malheur, perverse engeance!

N'espérez jamais voir le Ciel, mais bien l'étang
Où l'on gèle, où l'on bout sous la nuit éternelle,
A la rive où je viens vous mener en nacelle.

Mais toi, vivant esprit, qui restes là dehors,
Va-t'en, sépare-toi de ceux-là qui sont morts.
Comme je persistais à rester sur la plage :

C'est par d'autres chemins, dit-il, par d'autres ports
Que tu dois arriver, par ici nul passage;
Un plus léger esquif ailleurs pour toi se meut.

Et mon guide : Caron, çà! modère ta rage :
Ainsi le veut-on là, là, te dis-je, où l'on peut,
N'en demande pas plus, où l'on peut ce qu'on veut

Quinci fur quete le lanose gote
Al nocchier della livida palude,
Che 'ntorno agli occhi avea di fiamme ruote.

Ma quell' anime, ch' eran lasse e nude,
Cangiar colore, e dibattero i denti,
Ratto che 'nteser le parole crude.

Bestemmiavano Iddio, e i lor parenti,
L' umana specie, il luogo, il tempo, e 'l seme
Di lor semenza, e di lor nascimenti.

Poi si ritrasser tutte quante insieme,
Forte piangendo, alla riva malvagia,
Ch' attende ciascun uom, che Dio non teme.

Caron dimonio, con occhi di bragia,
Loro accennando, tutte le raccoglie.
Batte col remo, qualunque s' adagia.

Come d' autunno si levan le foglie,
L' una appresso dell' altra, infin che 'l ramo
Rende alla terra tutte le sue spoglie;

Similemente il mal seme d' Adamo :
Gittansi di quel lito ad una ad una,
Per cenni, com' augel per suo richiamo.

Confondu, le vieillard à la laineuse joue,
Nocher du noir marais, laissa tomber sa moue,
Et fixa de ses yeux les orbes flamboyants.

Mais les âmes qui là restaient lasses et nues,
De changer de couleur et de claquer des dents
Aux redoutables sons de ses paroles crues.

Elles blasphémaient Dieu, maudissaient leurs parents,
Le genre humain entier, le fruit de leur semence,
Et le temps et le lieu de leur propre naissance.

Puis de se retourner toutes, toutes d'accord,
En poussant de grands pleurs vers la rive mauvaise
Pour qui ne craint pas Dieu, l'attendant à la mort.

Caron, démon terrible, avec des yeux de braise
Les appelle du geste, et tout en menaçant
Avec sa rame il bat quiconque prend son aise.

Et tel que feuille à feuille un arbre pâlissant
Jonche à ses pieds la terre au moindre vent d'automne;
Telles, quand de Caron la grondeuse voix tonne,

Du bord l'une après l'autre elles vont se jetant,
Graine d'Adam mauvaise, au geste qui les presse,
Comme tombe l'oiseau sur la main qui le dresse.

Così sen vanno su per l' onda bruna,
Ed avanti che sien di là discese,
Anche di quà nuova schiera s' aduna.

Figliuol mio, disse il maestro cortese,
Quelli, che muojon nell 'ira di Dio,
Tutti convegnon qui d'ogni paese:

E pronti sono al trapassar del rio,
Chè la divina giustizia gli sprona,
Sì che la tema si volge in disio.

Quinci non passa mai anima buona:
E però se Caron di te si lagna,
Ben puoi saper omai, che 'l suo dir suona.

Finito questo, la buja campagna
Tremò sì forte, che dello spavento
La mente di sudore ancor mi bagna.

La terra lagrimosa diede vento,
Che balenò una luce vermiglia,
La qual mi vinse ciascun sentimento:

E caddi, come l' uom, cui sonno piglia.

Ainsi par l'onde noire ils vont au triste lieu,
Et ne sont pas encor descendus sur la rive
Que, pour les remplacer, une autre foule arrive.

Mon fils, quiconque meurt dans l'ire de son Dieu,
Me dit alors le maître à la bouche courtoise
En nombre, hélas! ici de tout pays se croise,

S'empressant de passer le terrible Achéron,
Car ils ne craignent plus ni l'Enfer ni sa flamme
Tant le courroux divin pousse de l'éperon.

Et si jamais par là ne passe une bonne âme,
Ne sois pas étonné que le hargneux Caron,
Courroucé de t'y voir, en démon ne déclame.

Il dit, et la campagne en toute sa noirceur
Trembla si fort, si fort que de mon épouvante
Le souvenir me baigne encore de sueur.

Puis le vent que souffla la terre larmoyante
S'enflamma tout à coup d'un éclair rougissant
Que ne put soutenir mon âme défaillante,

Et je tombai tout comme homme s'assoupissant.

PURGATORIO

CANTO XXX

Quando 'l settentrion del primo cielo,
Che nè occaso mai seppe, nè orto,
Nè d'altra nebbia che di colpa velo,

E che faceva lì ciascuno accorto
Di suo dover, come 'l piu basso face
Qual timon gira per venire a porto,

Fermo s' affisse; la gente verace
Venuta prima tra 'l grifone ed esso,
Al carro volse sè, come a sua pace :

E un di loro quasi da ciel messo,
Veni, sponsa, de Libano, cantando,
Gridò tre volte, e tutti gli altri appresso.

PURGATOIRE

CHANT XXX

Du premier Ciel quand le septentrion
Sans nul coucher, sans nulle ascension,
Jamais couvert, si coulpe ne le voile,

Et qui rendait ici chacun accort
A son devoir, comme fait l'autre étoile
Pour le pilote, afin qu'il vienne au port,

Fut arrêté, la gent des vrais oracles
D'abord venue entre eux et le griffon
Se tourne au char de paix et d'union.

Un d'eux, commis du Ciel pour ces miracles :
« *Veni, sponsa, de Libano;* » trois fois
Il chante, et tous après lui d'une voix.

Quale i beati al novissimo bando
Surgeran presti, ognun di sua caverna,
La rivestita carne alleviando;

Cotali in su la divina basterna
Si levar cento, *ad vocem tanti senis*,
Ministri e messaggier di vita eterna.

Tutti dicean : *Benedictus qui venis*,
E fior gittando di sopra e dintorno,
Manibus o date lilia plenis.

Io vidi già nel cominciar del giorno
La parte oriental tutta rosata,
E l'altro ciel di bel sereno adorno :

E la faccia del Sol nascere ombrata,
Sì che, per temperanza di vapori,
L'occhio lo sostenea lunga fiata :

Così dentro una nuvola di fiori,
Che dalle mani angeliche saliva,
E ricadea in giù, dentro e di fuori,

Sovra candido vel, cinta d'oliva,
Donna m' apparve sotto verde manto,
Vestita di color di fiamma viva.

Tels les élus que la trompe rappelle
Se lèveront soudain de leurs tombeaux
En ravivant et leurs chairs et leurs os,

Tels sur le char d'alliance nouvelle
Se sont levés au chant : *Tanti senis,* »
Cent messagers de la vie éternelle.

Tous ils disaient : « *Benedictus venis,* »
Puis en jetant des fleurs en abondance :
« A pleines mains jetez, jetez des lis. »

Souvent j'ai vu, lorsque le jour commence
A l'orient tout l'horizon rosé
Et le Ciel, beau, de serein composé :

Et du soleil la face, à sa naissance
Assez voilée, et d'ombre, et de vapeurs
Pour que l'œil pût soutenir sa présence.

Ainsi, parmi ce nuage de fleurs
Que de leurs mains dans l'air jetaient les anges,
Et qui tombaient blanches et sans mélanges,

Sous voile blanc, couronne d'olivier,
Et manteau vert, et de robe vêtue
Couleur de flamme, une dame à ma vue

E lo spirito mio, che già cotanto
Tempo era stato che alla sua presenza
Non era di stupor tremando affranto,

Sanza degli occhi aver più conoscenza,
Per occulta virtù, che da lei mosse,
D' antico amor sentì la gran potenza.

Tosto che nella vista mi percosse
L'alta virtù, che già m'avea trafitto,
Prima ch' io fuor di puerizia fosse.

Volsimi alla sinistra col rispitto,
Col quale il fantolin corre alla mamma,
Quando ha paura, o quando egli è afflitto,

Per dicere a Virgilio : men che dramma
Di sangue m' è rimasa, che non tremi;
Conosco i segni dell' antica fiamma.

Ma Virgilio n'avea lasciati scemi
Di sè, Virgilio, dolcissimo padre,
Virgilio, a cui per mia salute diemi :

Nè quantunque perdèo l' antica madre
Valse alle guance nette di rugiada,
Che lagrimando non tornassero adre.

S'offre, et mon cœur qui de s'extasier
Et de trembler à sa seule présence
Ne songeait plus après tant, tant d'absence,

Sans que les yeux m'en eussent averti,
L'occulte attrait qui d'elle était sorti
D'antique amour réveilla la puissance;

Et de nouveau j'étais bouleversé
Comme au clin d'œil qui m'avait transpercé
Quand je n'étais pas même hors d'enfance.

J'allais, penché sur la gauche soudain,
Comme un enfant accourant vers sa mère
Quand il a peur ou qu'il a du chagrin,

Dire à Virgile : Il n'est goutte légère
De sang en moi qui ne tremble, je sens
Tous les effets de ma flamme première,

Mais las! Virgile était hors de céans,
Le doux Virgile, oui le plus tendre père,
Virgile à qui je fiais mon bonheur.

Le beau séjour que perdit l'antique Ève
Ne put, ma joue étant nette de pleur,
La laisser sèche, et j'arrosai la grève.

Dante, perchè Virgilio se ne vada,
Non piangere anco, non piangere ancora,
Che pianger ti convien per altra spada:

Quasi ammiraglio, che'n poppa ed in prora
Viene a veder la gente, che ministra
Per gli altri legni, ed a ben far la 'ncuora,

In su la sponda del carro sinistra,
Quando mi volsi al suon del nome mio,
Che di necessità qui si registra,

Vidi la donna, che pria m'apparìo
Velata sotto l'angelica festa,
Drizzar gli occhi ver me di quà dal rio.

Tutto che 'l vel, che le scendea di testa,
Cerchiato dalla fronda di Minerva,
No la lasciasse parer manifesta:

Regalmente nell' atto ancor proterva
Continuò, come colui, che dice,
E 'l più caldo parlar dietro riserva:

Guardami ben: ben son, ben son Beatrice:
Come degnasti d'accedere al monte?
Non sapei tu, che qui è l'uom felice?

Dante pourquoi, Virgile absent, d'abord
Pleurer ainsi; ne pleure pas encor,
Tu dois pleurer, touché d'un autre glaive.

Tel sur la poupe ou la proue amiral
Jette un coup d'œil sur les chefs d'équipage
Dans leurs vaisseaux, à bien faire encourage.

Telle en son char traîné par l'animal,
Et d'où partit cet appel nominal
Qui forcément met mon nom sur la page,

Je la revis comme elle m'apparut
Dame voilée ainsi que dans la fête,
Vers l'autre bord sur moi fixant son but.

Quoique le voile abaissé sur sa tête,
Bien entouré du rameau de la paix,
Ne laissât pas paraître ses attraits,

D'un ton royal la chrétienne Minerve
Continua, mais sut mettre en réserve
Pour clore tout le plus chaud de ses traits,

Regarde-moi, suis-je bien Béatrice?
Osas-tu bien gravir, toi vicieux,
Ce mont, sachant qu'ici fut l'homme heureux.

Gli occhi mi cadder giù nel chiaro fonte;
Ma veggendomi in esso io trassi all' erba,
Tanta vergogna mi gravò la fronte.

Così la madre al figlio par superba,
Com' ella parve a me: perchè d'amaro
Sente il sapor della pietate acerba.

Ella si tacque, e gli Angeli cantaro
Di subito: *In te Domine speravi*,
Ma oltre *pedes meos* non passaro.

Sì come neve tra le vive travi
Per lo dosso d'Italia si congela,
Soffiata e stretta dalli venti schiavi.

Poi liquefatta in sè stessa trapela,
Pur che la terra, che perde ombra, spiri,
Sì che par fuoco fonder la candela:

Così fui senza lagrime e sospiri
Anzi 'l cantar di que' che notan sempre
Dietro alle note degli eterni giri.

Ma poichè 'ntesi nelle dolci tempre
Lor compatire a me, più che se detto
Avesser: donna, perchè sì lo stempre?

Moi, je baissai les yeux vers l'onde lisse,
Mais m'y voyant, sur l'herbe au terne fond
Je les fixai, la honte sur le front.

Comme la mère au fils paraît superbe,
Me parut-elle à moi, car bien amer
Semble l'amour en son reproche acerbe.

Elle se tut; les anges de concert :
« En toi, Seigneur, j'ai mis mon espérance. »
Après *pedes meos* on fit silence.

Comme la neige en tombant dans les bois
Gèle et s'amasse au dos de l'Italie,
Lorsque les vents soufflent d'Esclavonie,

Puis le Siroc, faisant cesser les froids,
Liquéfiée, elle fond et dégèle
Sous le vent chaud comme au feu la chandelle;

J'étais glacé sans larme, sans soupir
Avant le chant de ceux dont les voix claires
Suivent l'accord des éternelles sphères.

Mais au doux chant qui semblait compatir
Pour moi bien plus que s'ils eussent dit : « Dame
Contre icelui pourquoi tant te raidir? »

Lo giel, che m'era 'ntorno al cuor ristretto,
Spirito ed acqua fessi, e con angoscia
Per la bocca e per gli occhi uscì del petto.

Ella pur ferma in su la detta coscia
Del carro stando, alle sustanzie pie
Volse le sue parole così poscia :

Voi vigilate nell'eterno die,
Sì che notte, nè sonno, a voi non fura
Passo che faccia 'l secol per sue vie :

Onde la mia risposta è con più cura,
Che m'intenda colui che di là piagne,
Perchè sia colpa e duol d'una misura.

Non pur per ovra delle ruote magne,
Che drizzan ciascun seme ad alcun fine,
Secondo che le stelle son compagne;

Ma per larghezza di grazie divine,
Che sì alti vapori hanno a lor piova,
Che nostre viste là non van vicine,

Questi fu tal nella sua vita nuova
Virtualmente, ch'ogni abito destro
Fatto averebbe in lui mirabil pruova.

Le froid qu'au cœur j'avais comme une lame
Se fait, et pleur, et soupir, et de l'âme
Tout par la bouche et les yeux il me sort.

Elle toujours droite sur ledit bord
Gauche du char, aux pieuses substances
Portait parole, et leur disait : « Essences,

Oui, vous veillez, dans le jour éternel
Où le sommeil ni la nuit, en vos joies
Ne peut du siècle oblitérer les voies.

Si donc je prends un tour plus ponctuel
Il atteindra celui qui pleure au fleuve
Où le péché d'égal remords s'abreuve.

Les orbes seuls n'ont pas fait son destin
En dirigeant chaque germe à sa fin
Selon qu'un astre à sa suite chemine,

Mais par influx de la grâce divine
Qui pour sa pluie a si haut ses vapeurs
Que pour notre œil elle a de profondeurs,

Ce pécheur-là dans sa vie encor neuve
Fut, je le dis, virtuellement droit,
Et pouvait faire une admirable épreuve ;

Ma tanto più maligno e più silvestro
Si fa 'l terren col mal seme, e non colto,
Quant' egli ha più di buon vigor terrestro.

Alcun tempo 'l sostenni col mio volto;
Mostrando gli occhi giovinetti a lui,
Meco 'l menava in dritta parte volto.

Sì tosto, come in su la soglia fui
Di mia seconda etade, e mutai vita,
Questi si tolse a me, e diessi altrui.

Quando di carne a spirto era salita,
E bellezza e virtù cresciuta m' era,
Fu' io a lui men cara e men gradita:

E volse i passi suoi per via non vera,
Immagini di ben seguendo false,
Che nulla promission rendono intera...

Nè l' impetrare spirazion mi valse,
Con le quali ed in sogno, ed altrimenti,
Lo rivocai: sì poco a lui ne calse.

Tanto giù cadde, che tutti argomenti
Alla salute sua eran già corti,
Fuor che mostrargli le perdute genti.

Mais le terrain le plus vigoureux doit,
Avec le grain mauvais et sans culture,
Prendre maligne et sauvage nature.

Je le soutins un temps par ma beauté,
Par mes beaux yeux dans leur jeunesse pure,
Je le menais au bien prémédité.

Mais quand je fus au seuil du second âge,
Que je changeai de vie et de séjour,
Il m'oublia pour un nouvel amour.

Moi, de la chair à l'esprit montant sage,
Plus la beauté, la vertu croît en moi,
Moins je suis chère et je plais au volage.

Il s'égara du chemin de la loi
Pour les faux biens dont l'image trompeuse
Ne rend jamais qu'une promesse creuse.

Pour l'inspirer, pour redresser ses pas,
Souvent par songe ou par autre intermède,
J'obtenais grâce; il en fit peu de cas.

Il en vint même au point que tout remède
Était déjà trop court pour son salut,
Hors lui montrer les Enfers par mon aide.

Per questo visitai l'uscio de' morti,
Ed a colui che l'ha quassù condotto,
Li prieghi miei piangendo furon porti.

L'alto fato di Dio sarebbe rotto,
Se Lete si passasse, e tal vivanda
Fosse gustata, senza alcuno scotto

Di pentimento che lagrime spanda.

Je visitai l'huis des morts dans ce but :
Les yeux en pleurs j'allai porter ma plainte
A qui guida ses pas vers Belzébut.

La haute loi de Dieu serait enfreinte
S'il eût passé le Léthé, bu l'eau sainte,
Sans qu'un remords se fût fait ressentir,

Sans qu'il payât l'écot du repentir. »

PARADISO

CANTO XXXIII

Vergine Madre, figlia del tuo Figlio,
Umile ed alta più che creatura,
Termine fisso d'eterno consiglio,

Tu se' colei che l'umana natura
Nobilitasti sì, che 'l suo fattore
Non disdegnò di farsi sua fattura :

Nel ventre tuo si raccese l'amore,
Per lo cui caldo nell'eterna pace
Così è germinato questo fiore.

Qui se' a noi meridiana face
Di caritade, e giuso intra mortali
Se' di speranza fontana vivace.

PARADIS

CHANT XXXIII

Vierge, mère de Dieu, de ton fils fille pure,
Humble et haute au delà de toute créature,
Et d'éternel conseil mystérieuse fin,

C'est toi qui relevas tant l'humaine nature
Que le verbe fait chair a pu trouver un sein
Digne de façonner sa créatrice main.

En ton ventre l'amour, par chaleur maternelle,
Rallumé, fit germer pour la paix éternelle
Cette fleur aux deux fruits, l'antique et le nouveau.

De charité pour nous méridien flambeau,
Sur terre où tant de soif vers ton onde s'élance
Tu coules dans les cœurs, fontaine d'espérance.

Donna, se' tanto grande, e tanto vali,
Che qual vuol grazia, e a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz'ali.

La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.

In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.

Or questi, che dall' infima lacuna
Dell' universo infin qui ha vedute
Le vite spiritali ad una ad una,

Supplica a te per grazia di virtute
Tanto che possa con gli occhi levarsi
Più alto verso l'ultima salute.

Ed io, che mai per mio veder non arsi
Più ch' io fo per lo suo, tutti i miei prieghi
Ti porgo, e prego che non sieno scarsi:

Perchè tu ogni nube gli disleghi
Di sua mortalità co' prieghi tuoi
Sì che 'l sommo piacer gli si dispieghi.

Dame, si grande au Ciel où tu règnes toujours,
Qu'espérer quelque grâce et n'avoir pas recours
A toi, c'est ne former qu'un désir privé d'aile !

Oui, ta bénignité donne à chacun secours,
Aussitôt qu'il demande, encor le prévient-elle,
Libérale à donner de son propre concours.

Miséricorde, amour, douceur, magnificence,
Tu réunis en toi, dans sa plus pure essence,
Tout ce que créature eut jamais de bonté.

Or, depuis la plus basse et plus froide lagune,
Centre de l'univers, jusqu'à nous transporté,
Celui-ci vit toute âme, et chacune et chacune.

Je te supplie, ô reine, afin qu'à son début
Le ciel le fortifie, en vertu de ta grâce,
Tant qu'il lève les yeux jusqu'au plus haut salut.

Et moi qui n'ai jamais aspiré plus au but
Que je ne fais pour lui, tout mon cœur ne se lasse
De te prier; fais donc que son vœu soit rempli.

Fais que son œil mortel à ta prière voie
Au delà de sa nue, et qu'à lui se déploie
Le suprême plaisir, tout entier, sans repli.

Ancor ti prego, Regina, che puoi
Ciò che tu vuoi, che gli conservi sani,
Dopo tanto veder, gli affetti suoi.

Vinca tua guardia i movimenti umani :
Vedi Beatrice con quanti beati
Per li miei prieghi ti chiudon le mani.

Gli occhi da Dio diletti e venerati
Fissi nell' orator ne dimostràro,
Quanto i devoti prieghi le son grati.

Indi all' eterno lume si drizzàro,
Nel qual non si può creder che s' invii
Per creatura l'occhio tanto chiaro.

Ed io, che al fine di tutti i disii
M' appropinquava sì com' io doveva,
L'ardor del desiderio in me finii.

Bernardo m'accenava, e sorrideva,
Perch' io guardassi, in suso : ma io era
Già per me stesso tal qual ei voleva :

Chè me la mia vista : venendo sincera,
E più e più entrava per lo raggio
Dell'alta luce che da sè è vera.

Encore je te prie, ô céleste madonne,
Qui peux ce que tu veux, fais qu'il conserve bonne
Son âme, ayant tout vu, qu'il garde ses goûts sains.

Tiens son âme à l'abri des mouvements humains;
Vois ici Béatrix, vois notre cour entière
Les mains jointes s'unir de cœur à ma prière.

Bientôt en se fixant sur l'orateur les yeux
Que Dieu chérit le plus, que le plus il honore,
La montrèrent propice à l'humble qui l'implore.

Puis vers l'astre éternel, ardents, fermes, pieux,
Ils montèrent si haut qu'à peine peut-on croire
Que créature humaine arrive à tant de gloire.

Et moi qui vers la fin, le but de tous souhaits,
M'efforçais d'approcher autant que je devais,
Par l'ardeur du désir j'atteignais la victoire.

Bernard me faisait signe et puis me souriait
Pour que je m'élevasse au pivot de la sphère,
Mais mon cœur par lui-même était tel qu'il voulait :

Car ma vue en progrès, devenant plus sincère,
Entrait de plus en plus par le point rayonnant
De pure vérité, de sublime lumière.

Da quinci innanzi il mio veder fu maggio
Che 'l parlar nostro ch' a tal vista cede,
E cede la memoria a tanto oltraggio.

Quale è colui che somniando vede,
E dopo 'l sogno la passione impressa
Rimane, e l' altro alla mente non riede:

Cotal son io, che quasi tutta cessa
Mia visione, ed ancor mi distilla
Nel cuore il dolce che nacque da essa:

Così la neve al Sol si disigilla:
Così al vento nelle foglie lievi
Si perdea la sentenza di Sibilla.

O somma luce, che tanto ti lievi
Da' concetti mortali, alla mia mente
Ripresta un poco di quel che parevi:

E fa la lingua mia tanto possente,
Ch' una favilla sol della tua gloria
Possa lasciare alla futura gente:

Che per tornare alquanto a mia memoria,
E per sonare un poco in questi versi,
Più si conceperà di tua vittoria.

Désormais son pouvoir allait s'agrandissant
A tel point, qu'il dépasse autant notre langage
Que la mémoire reste en deçà de l'outrage.

Et tel celui qui rêve à quelque passion,
Quand le songe est passé, pourtant l'impression
S'en fait encor sentir, et tout le reste passe :

Tel suis-je maintenant, qu'ayant perdu la trace
De cette vision, j'en sens encore au cœur
Le doux qui m'y distille et qui découle d'elle :

De même que la neige au soleil se dégèle :
De même aussi qu'au vent volait l'oracle et l'heur
Par la Sybille écrit sur la feuille légère.

Toi qui si haut surgis, ô suprême lumière,
Par delà nos concepts, à mon esprit absent
De ce que tu parus reprête une parcelle ;

Fais sortir de ma bouche un verbe assez puissant
Pour qu'il laisse une seule, une seule étincelle
De ta gloire ici-bas à la future gent.

Peut-être, s'il m'en reste un peu dans la mémoire,
Si j'en fais résonner quelque peu dans mes vers,
Qu'on en concevra mieux ta céleste victoire.

Io credo, per l'acume ch'io soffersi
Del vivo raggio, ch' io sarei smarrito
Se gli occhi miei da lui fossero avversi.

E mi ricorda, ch' io fui più ardito
Per questo a sostener tanto, ch'io giunsi
L'aspetto mio col valore infinito.

O abbondante grazia, ond' io presunsi
Ficcar lo viso per la luce eterna
Tanto, che la veduta vi consunsi !

Nel suo profondo vidi che s' interna
Legato con amore in un volume
Ciò che per l'universo si squaderna :

Sustanza, ed accidente, e lor costume,
Tutti conflati insieme per tal modo,
Che ciò ch' io dico è un semplice lume.

La forma universal di questo nodo
Credo ch' io vidi, perchè più di largo,
Dicendo questo, mi sento ch' io godo.

Un punto solo m' è maggior letargo,
Che venticinque secoli all' impresa,
Che fe' Nettuno ammirar l' ombra d'Argo.

Je crois, tant furent vifs les traits que j'ai soufferts
Du rayon, que ma vue, en dehors égarée,
Eût perdu sa valeur au seul lever des yeux.

Aussi, m'en souvient-il, je fus si studieux
A me violenter, que ma vue est entrée
Dans l'infini pouvoir qui domine les Cieux.

Oh! l'abondante grâce où mon cœur présuma
De fixer mon regard sur l'éternelle étoile
Tant que la vue en moi toute s'en consomma.

Dans son profond je vis, sans obstacle, sans voile,
Que s'y concentre, uni dans un tout par l'amour,
Tout ce qu'en l'univers il répand jour à jour.

L'accident, la substance, avec leur commun mode,
Tous ensemble liés d'un lien si commode,
Qu'à peine en voit-on l'ombre en ce que je redis.

La forme de ce nœud sans limite et sans marge,
Je crois que je l'ai vue, en ce que plus au large,
Quand j'en parle, il me semble encor que je jouis.

Mais un point dans ce nœud m'est un plus grand mystère
Que vingt-cinq siècles pleins n'ont de nuit pour Argo
Dont Neptune admira la course aventurière.

Così la mente mia tutta sospesa,
Mirava fissa immobile ed attenta,
E sempre di mirar faceasi accesa.

A quella luce cotal si diventa,
Che volgersi da lei per altro aspetto
È impossibil che mai si consenta:

Perocchè 'l ben, ch' è del volere obbietto,
Tutto s'accoglie in lei; e fuor di quella
È difettivo ciò che lì è perfetto.

Omai sarà più corta mia favella,
Pure a quel ch' io ricordo, che d' infante.
Che bagni ancor la lingua alla mammella.

Non perchè più ch'un semplice sembiante
Fosse nel vivo lume ch'io mirava,
Che tal è sempre qual era davante:

Ma per la vista, che s' avvalorava
In me guardando una sola parvenza,
Mutandom' io, a me si travagliava:

Nella profonda e chiara sussistenza
Dell'alto lume parvemi tre giri
Di tre colori e d'una contenenza:

Et moi, tout suspendu, comme il fut au vaisseau,
Fixe, je regardais le rayon de lumière,
Et toujours voyant plus, je brûlais plus d'y voir.

Car au point lumineux tel devient le vouloir,
Que de s'en détourner pour chose moins pressante,
Non, il ne se peut pas que jamais il consente,

Parce que du vouloir le bien étant l'objet,
Est tout dans la lumière, et qu'à peine on sort d'elle
Tout est défectueux qui dans elle est parfait.

Pour ce que la mémoire encore me révèle
Je ne puis guère plus en parler qu'un enfant
Qui se baigne la langue au lait de la mamelle,

Non que plus d'un aspect, plus d'un simple semblant
Fût dans le rayon vif où je plongeai ma vue,
Car il est bien toujours tel qu'il était avant.

Mais ma vue exercée en était plus aiguë,
Et plus je regardais, plus l'œil se transformait,
Plus, quoiqu'il fût constant, l'objet me travaillait.

Au milieu de la claire et profonde substance
Trois cercles m'ont paru dans leur communion
De diverses couleurs, d'égale contenance.

E l'un dall'altro, come Iri da Iri,
Parea riflesso : e 'l terzo parea fuoco
Che quinci e quindi igualmente si spiri.

O quanto è corto 'l dire, e come fioco
Al mio concetto! e questo a quel ch'io vidi
È tanto, che non basta a dicer poco.

O luce eterna, che sola in te sidi,
Sola t' intendi, e da te intelletta,
Ed intendente te ami ed arridi!

Quella circulazion, che sì concetta
Pareva in te, come lume riflesso
Dagli occhi miei alquanto circonspetta,

Dentro da se del suo colore istesso
Mi parve pinta della nostra effige :
Perchè 'l mio viso in lei tutto era messo.

Qual è il geomètra che tutto s'affige
Per misurar lo cerchio, e non ritruova,
Pensando, quel principio ond'egli indige,

Tale era io a quella vista nuova :
Veder voleva come si convenne
L'imago al cerchio, e come vi s'indova :

Comme Iris sort d'Iris par la réflexion,
L'un de l'autre sortait, le troisième en sa flamme
Paraissait s'expirer de l'une et de l'autre âme.

Oh! que le dire est court et qu'il est enroué
Pour rendre mon concept! Mais je m'y suis voué.
Dire ce que j'ai vu, ce n'est pas en peu dire.

O lumière éternelle, en toi seule siégeant,
Qui te comprends toi seule, et qui peux te suffire,
Qui, te comprenant, peux t'aimer et te sourire!

Ce cercle inclus en toi, du premier procédant,
Comme un rayon brisé sort de son rayon père,
Apparut à mes yeux dans son éclat prospère

D'une riche couleur de chair peint en dedans,
Et de figure humaine ayant les traits vivants,
Et ma face en la sienne était tout absorbée.

Semblable au géomètre attentif, obstiné
A chercher une droite en la ligne courbée
Du cercle, et le principe échappe au sens borné;

Tel étais-je devant l'apparence nouvelle,
Je m'obstinais pour voir comment se rapportait
Cette image à ce cercle, et comme il l'incluait.

Ma non eran da ciò le proprie penne:
Se non che la mia mente fu percossa
Da un fulgòre, in che sua voglia venne.

All' alta fantasia qui mancò possa:
Ma già volgeva il mio disiro e 'l *velle*,
Sì come ruota che igualmente è mossa,

L'Amor che muove il Sole e l' altre stelle.

FINE.

Mais pour un si haut vol trop courte était mon aile,
Lorsqu'un éclair soudain de son brillant fanal
Illumina ma vue et couronna mon zèle.

Mon songe eut dans l'éclair son sublime final,
Et déjà m'entraînait dans le vent de ses voiles,
Comme roue agitée à mouvement égal,

L'Amour qui meut le monde et toutes les étoiles.

FIN.

ERRATA

Pages :	*Lignes :*	*Au lieu de :*	*Lisez :*
310	1	Ede gli.	Ed egli.
312	1	Edegli.	Ed egli.
341	13	Je te supplie.	Il te supplie.

TABLE

DIZAIN III. Pages.

DIZAIN IV.

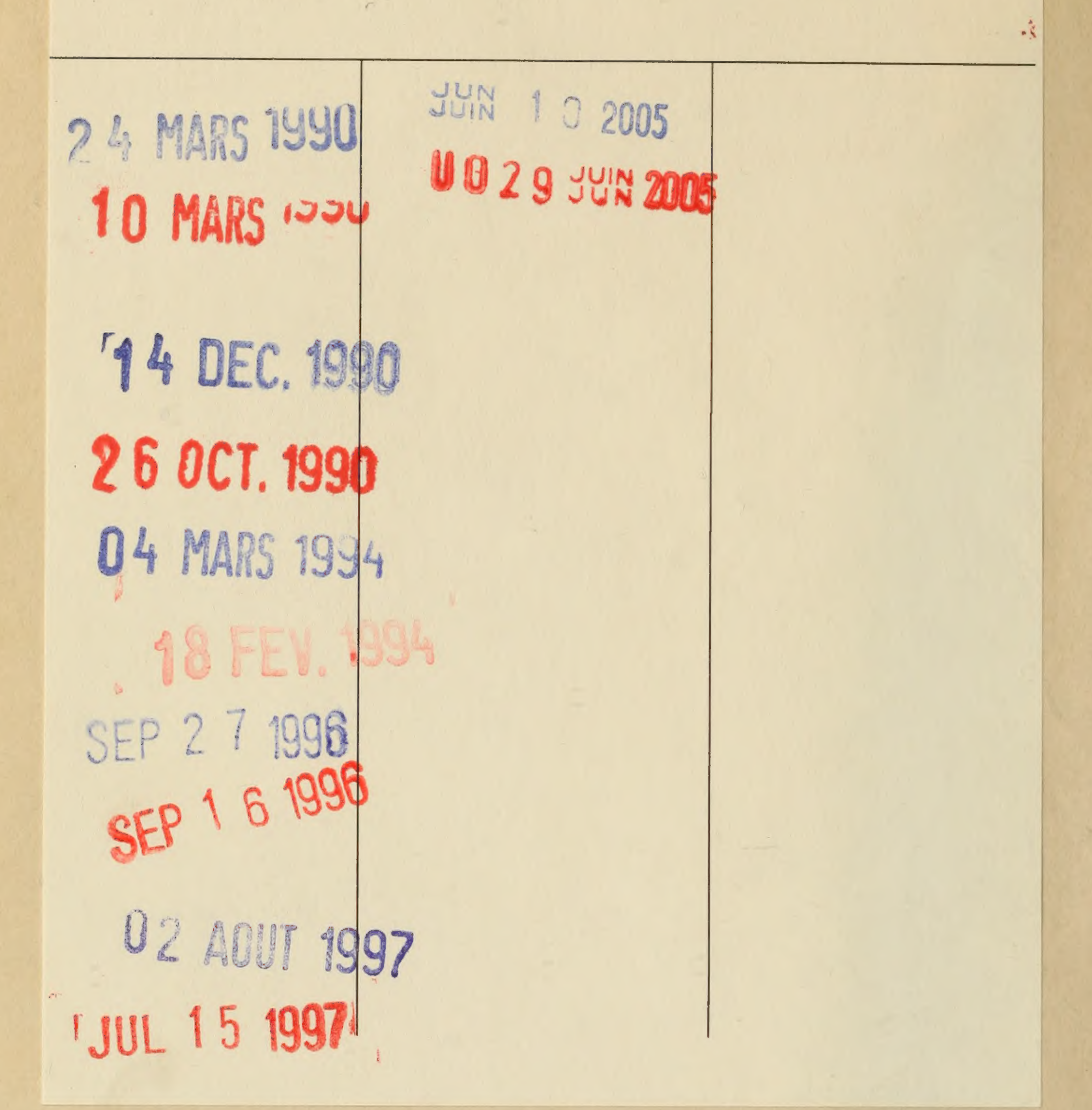
DIZAIN V.

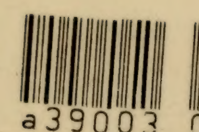
DIZAIN VI. Pages.

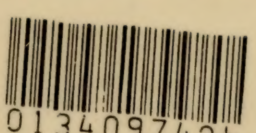
DIZAIN VII.

PIÈCES ANACRÉONTIQUES.

FIN DE LA TABLE.


24 MARS 1990
10 MARS 1990
14 DEC. 1990
26 OCT. 1990
04 MARS 1994
18 FEV. 1994
SEP 27 1996
SEP 16 1996
02 AOUT 1997
JUL 15 1997
JUN JUIN 10 2005
29 JUIN JUN 2005


a39003


013409742b

